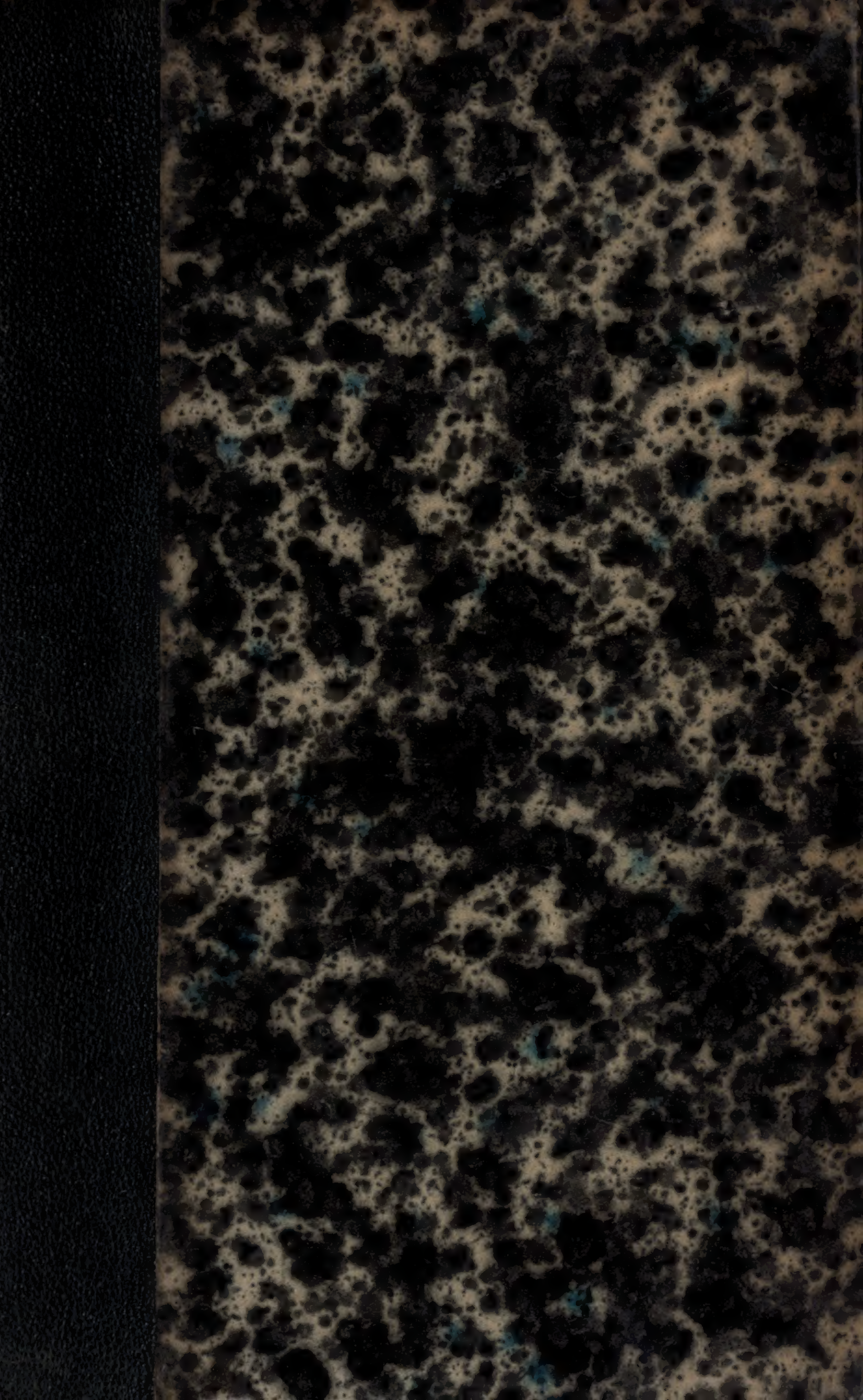



E.M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 40 RUE SCRIBE
NEW YORK 15 BEAVER ST



PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1906 —

Préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

Le Mouvement Littéraire

1906

DU MÊME AUTEUR

Le mouvement littéraire — 1904.
Préface de M. Paul Hervieu, de l'Académie française.

Le mouvement littéraire — 1905.
Préface de M. Henry Roujon, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

IMP DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 16918

PH.-EMMANUEL GLASER

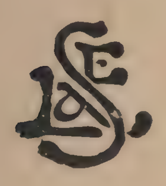
Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1906 —

Préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier du Japon
et cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse.

PRÉFACE

« Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous « savez des livres nouveaux et dites-moi bien, en « toute bonne foi, ce que je dois lire. » Ainsi écrivait à un gazetier de profession une grande dame du dix-huitième siècle retirée en son castel de province et avide encore de suivre — d'assez loin — ce qu'on appellerait aujourd'hui le mouvement littéraire parisien.

Plus d'une provinciale, et plus d'une parisienne aussi, pourrait adresser à M. Emmanuel Glaser la même prière. M. Glaser est par excellence le critique de l'actualité. Il devance parfois, pour les signaler à l'attention, l'apparition des livres. Il donne à ses lecteurs la primeur des œuvres attendues. C'est un journaliste-né et un bon serviteur des lettres. A l'article : *Critique*, dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire écrit : « Un excel-

« lent critique serait un artiste qui aurait beaucoup « de science et de goût sans préjugés et sans « envie. Cela est difficile à trouver. » Pas si difficile et j'en pourrais citer plus d'un. Mais je n'ai aujourd'hui qu'à signaler le jeune écrivain dont le père nous initia jadis aux littératures étrangères et qui, lui, nous tient au courant de ce qui se publie, de ce qui se lit, de ce qui paraît et disparaît. « Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez « des livres nouveaux... »

On ne lit plus à présent, dit-on. On ne lit plus les livres, du moins. On ne lit que les journaux et les magazines. Ce serait déjà quelque chose, et il se publie dans les revues une infinité d'articles d'un intérêt capital. Jamais le talent ne fut plus répandu. Il semble que tous les Français écrivent comme tous les Japonais dessinent. Et si l'on a le temps d'ouvrir ces revues de « jeunes », qui insèrent les vers et représentent la pensée des générations nouvelles, on est heureusement surpris de voir combien la moisson qui s'annonce est de bel aspect et de grand espoir. D'ailleurs, comme dit Ronsard, la verdure est « plaisante ».

Les jeunes sont tousjours victorieux.

Il est certain pourtant que l'on n'a point le loisir

de tout lire. Les rayons de la bibliothèque craquent sous le poids des livres à l'encre fraîche. Les volumes ont à peine le temps d'être mis en vente et de montrer leurs titres aux vitrines des libraires; ils sont remplacés avec une rapidité déconcertante par d'autres livres, et les in-18 me font l'effet de ces éphémères qui jouent durant quelques heures dans un rayon de soleil. Encore si le rayon, un moment, s'arrêtait sur eux !

La critique était ce rayon. A peu d'exceptions près, il n'est plus de critique ou de critiques pour les livres. On accorde au moindre vaudeville, en ce temps passionnément épris de théâtre, plus d'attention qu'à une reconstitution historique ou à un recueil de beaux vers. Si l'auteur n'ajoute pas quelque *bluff*, comme on dit aujourd'hui, à son œuvre, et ne fait point parler de sa personne autant que de son œuvre, on le négligera volontiers. Et puis les journaux n'ont « point de place » ! Le crime passionnel fait du tort à la variété littéraire. Messieurs les Apaches et leurs exploits intéressent plus que les romanciers avec toute leur psychologie ou leurs inventions dramatiques. Il faut déjà être hors de pair pour attirer l'attention de la foule.

Je me demande ce que le public penserait aujourd'hui d'un Sainte-Beuve qui publiait toute une

série d'articles sur un Jomini, sur un P.-J. Proudhon et, sous forme de Causeries, donnait à son journal un volume entier sur cette douloureuse et exquise Desbordes-Valmore qu'on a découverte depuis ses *Lundis*. Sainte-Beuve, évidemment, trouverait une gazette (et je sais laquelle) où caser sa *copie*. Mais c'est parce que ses longues études seraient signées Sainte-Beuve.

Aussi bien, M. Emmanuel Glaser a-t-il réussi à trouver un genre très personnel en fait de critique littéraire. A côté de M. Marcel Ballot qui, au *Figaro*, est un juge averti, il rend, lui aussi, des jugements cursifs, très vivants et très nets qui donnent au lecteur le tableau même, le tableau complet de ce mouvement littéraire contemporain que voulait suivre la grande dame lettrée. Mois par mois, ou plutôt semaine à semaine, il établit le bilan de la « production intellectuelle », puisqu'on accouple les deux mots. C'est le petit parquet, si je puis dire, la correctionnelle aux interrogatoires rapides à côté des grandes assises. Et c'est de la justice et de la meilleure, et de la plus intuitive et de la plus indépendante. Ces volumes de M. Glaser, si goûtés aujourd'hui, seront recherchés, plus tard, comme ces *Années littéraires* qui, du dix-huitième siècle à Gustave Vapereau, constituent l'arsenal

même des curieux, une mine de renseignements utiles.

Et que de vérités dans ces arrêts, dont « le raccourci » augmente la valeur !

« La critique a du bon, je l'aime et je l'honore... »

disait Voltaire en son *Épître à d'Alembert*. Il l'honorait quand il ne la trouvait pas détestable et ne comparait pas les critiques aux « crapauds qui sucent le venin de la terre » — ce qui d'ailleurs est faux. Si on lisait encore le *Dictionnaire philosophique* (mais M. Jules Lemaître nous a finement montré qu'on ne *lit* plus, et il a révélé la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social* à nos contemporains) — si on lisait cet étincelant *Dictionnaire*, on y verrait avec quelle colère Voltaire parle de ces langueyeurs de la littérature, qu'il compare à ces langueyeurs de porcs chargés d'examiner si les animaux amenés au marché ne sont point malades. Il n'aimait point qu'on le critiquât, M. de Voltaire. Il savait pourtant qu'un peu de satire relève, comme un peu de sel, l'éloge. Il citait même avec raison le vers de La Fontaine :

Tout liseur de journal doit tribut au salin.

Il reconnaîtrait que M. Emmanuel Glaser ne paye

tribut qu'à l'équité. Je trouve de l'esprit, de la verve, de l'érudition, beaucoup de goût et de talent dans ce volume nouveau qui constitue une série heureuse. Je n'y ai point découvert cette malice qui eût irrité les nerfs de Voltaire. Et je souhaite à mon jeune condisciple du lycée Condorcet (car, après avoir fait route avec le père, j'ai eu, président des anciens élèves, la joie de couronner le fils), je souhaite au critique loyal, averti, sincère, pénétrant, la fortune littéraire, le succès grandissant qu'il mérite.

« Mandez-moi ce que vous savez des livres nouveaux... »

M. Glaser vous l'eût dit, madame.

Jules CLARETIE.

21 avril 1907.

JANVIER

LES ROMANS

J.-H. ROSNY

Sous le Fardeau.

Œuvre forte, douloureuse, pessimiste, d'où il semble ressortir que les hommes sont pour l'ordinaire les dupes de la vie. On y voit une multitude de faibles, de déshérités, de malades, qui luttent et s'agitent « sous le fardeau. » Au milieu d'eux se dresse la figure du héros, Saint-Clair, un humble médecin, héroïque avec douceur, soutenu par la haute conscience de son devoir humain, qui tente de réconforter tous ces forçats de la vie. Puis c'est Tourzel, le peintre sans vocation et sans talent,

fils désolant de Murger, rongé par la maladie héréditaire; le père Morot, un travailleur aigri par une vie de détresse; Seilhac à l'âme basse, aux instincts avilissants de brute; Gilbert le charpentier, près de faiblir sous le poids des misères humaines, sous le « fardeau » inéluctable. Ce sont ensuite les femmes dolentes, elles aussi : Suzanne, Laurence, Madeleine, qui peinent et qui souffrent, écrasées par la vie. — On voit que ce n'est pas un livre folâtre : il laisse une impression de tristesse poignante; mais l'énergie tenace, stoïque, l'altruisme inlassable de son héros viennent à point pour lui donner toute sa valeur et sa haute portée philosophique et morale.

ALBERT BOISSIÈRE

Clara Bill, danseuse.

Cette œuvre aimable nous montre le vigoureux talent de M. Albert Boissière sous un jour tout à fait nouveau. Avec une gaieté légère, ironique, infiniment spirituelle, l'auteur nous y raconte la curieuse aventure de la candide petite danseuse Clara Bill, dépouillée un beau jour des prestigieux bijoux qui constituaient toute sa fortune et amenée, par ce providentiel cambriolage, à une plus saine

appréciation de la vie et à une retraite prématurée dans un manoir de province — ce qui est vraiment bien fâcheux pour Paris. L'histoire est simple et elle est délicieuse ; je l'ai lue d'un trait, avec le plus vif et le plus délicat plaisir, et je m'en voudrais de déflorer le vôtre par une analyse qui serait une trahison : l'œuvre vaut en effet par l'adresse grande de l'exécution, la finesse et la gaieté de l'observation. Les personnages — Clara Bill, la gentille danseuse; Max Hervier, amoureux fervent et cambrioleur honnête; Marcel Bussy, le journaliste arriviste — bien entendu! — Marius, le peintre méridional à la recherche de son génie; Lerebourg le policier, d'autres encore, sont campés avec une sûreté, une justesse étonnantes, et le livre est, je crois bien, le meilleur que nous ait donné encore M. Albert Boissière.

D'ARNOLDI

Marie de Keroulas.

Vous connaissez sans doute cette poétique légende orientale qui veut que le Tout-Puissant, au moment où il créa le monde, ait lancé à travers l'espace une multitude de pommes qu'il avait préalablement coupées en deux. Dispersées ainsi dans

l'univers, ces « moitiés » cherchent à se rejoindre, et quand elles y parviennent, c'est l'heureuse union, le bonheur parfait, logique et sans nuage. Mais c'est, hélas! une rare éventualité; presque toujours les moitiés qui s'unissent proviennent de pommes différentes et n'étaient pas destinées l'une à l'autre : de là, les unions malheureuses, les souffrances et les désaccords, et quand, au cours d'une de ces unions, le hasard met en présence les deux moitiés qui se devaient réunir, les plus fâcheux événements sont à redouter.

C'est justement l'aventure qui advient au marquis de Tresserves, le héros du roman *Marie de Kéroulas.* Ce gentilhomme hautain, orgueilleux, sensible, trompé par de vaines apparences, s'est épris de la belle Viane de Fontège et l'a épousée, mais bien vite il s'est aperçu de son erreur pour retomber dans une autre méprise en allant porter ses hommages aux pieds de Mme d'Arcy qui n'est pas non plus l'idéale « moitié »; mais voici la petite Marie de Kéroulas : celle-là le comprend, partage ses aspirations, ses goûts, ses pensées, — une idylle s'établit entre eux qui finirait en drame, si nos deux héros, sublimes de renoncement, ne sacrifiaient leur bonheur présent à la joie de pouvoir se souvenir...

L'histoire est intéressante, d'une philosophie un peu amère et désabusée, souriante cependant, et d'un joli sentiment.

PAUL HAREL

A l'Enseigne du Grand Saint André.

Sous ce titre, M. Paul Harel nous offre une suite de jolis tableaux tracés avec beaucoup d'esprit, de malice et d'ironie, qui se déroulent dans l'auberge de joyeuse mémoire qui connut des jours glorieux, qui fut fréquentée par des grands hommes dont la gloire rejaillit sur elle, par des poètes qui l'ont chantée dans leurs strophes. Les fastes de ce logis fameux « bâti par des ruraux, tenu par des paysans poètes, valaient d'être conservés, et son enseigne si longtemps balancée au gré du vent méritait de se déployer encore au front d'un livre ». Avec les paysans, les marchands, la vieille fille, l'abbé, les baladins, les gueux, le poète, dont les silhouettes pittoresques le traversent, le livre est tout à fait séduisant, et il se termine par une émouvante et aimable nouvelle.

HISTOIRE, POLITIQUE, MORALE, VOYAGES, ETC.

FRÉDÉRIC MASSON

Napoléon et sa famille.

(7e volume).

On a parlé souvent de la tyrannie exercée par Napoléon Ier sur les historiens qui se sont une fois laissé prendre par l'attrait dominateur de sa grande figure : parmi les heureuses victimes de cette tyrannie, la plus notoire sans doute en notre temps est M. Frédéric Masson, membre de l'Académie française, qui a produit jusqu'ici vingt et un volumes consacrés à ce prodigieux sujet qui est la personne — vous entendez bien, la personne, et non l'histoire générale — de Napoléon Ier. Et M. Frédéric Masson ne prétend pas avoir épuisé son sujet; non seulement il a encore plusieurs volumes à publier, mais il nous avertit que lorsqu'il aura mis le point

final à son œuvre, il y aura sans doute beaucoup à trouver encore.

C'est bien possible ; il faut avouer cependant qu'il aura projeté sur son héros une telle lumière que les « points obscurs » dont il nous parle dans l'avant-propos du vingt-deuxième volume de sa série, seront vraisemblablement bien petits et bien rares ; par lui, nous aurons vraiment connu Napoléon. Certes, M. Masson est animé d'une admiration, d'une tendresse, d'une passion profonde pour son héros, mais cet enthousiasme — qui était la condition même d'un tel travail — ne l'a jamais aveuglé, et le polémiste napoléonien n'a jamais fait tort à l'historien.

Pourtant, on ne peut s'empêcher de constater que le polémiste s'est manifesté avec une singulière vigueur dans le septième volume de *Napoléon et sa famille.*

Ce volume embrasse les années 1811 à 1813 : c'est la période où se prépare et se présage la fin douloureuse de la Grande Épopée, l' « écroulement de la plus haute fortune que jamais l'humanité a vue s'élever », et la douleur que ressent M. Frédéric Masson de la chute de l'Aigle le fait sortir du calme de la froide histoire.

Étudiant, à la veille du désastre, l'action exercée par les parents de Napoléon sur son œuvre, il entreprend de démontrer que sa déchéance fut préparée, pour la plus grande partie, « par leurs fautes ou leurs crimes », — et devant l'écroulement de cette

œuvre, il distribue les responsabilités avec une âpreté, une sévérité qui ne pardonnent pas, entre Pauline, Jérôme, Louis, Hortense, Caroline, Eugène, Murat, Bernadotte : c'est un véritable acte d'accusation d'une poignante lecture.

M. Frédéric Masson en l'écrivant était si ému et si indigné qu'il est sorti pour lui-même et pour ses propres affaires du calme dédaigneux qu'il s'est jusqu'ici imposé devant les attaques personnelles. Dans son avant-propos il y répond avec beaucoup de force et d'éloquence, et il en profite pour faire une déclaration de principes, d'une vigueur, d'une force, d'une violence même, impressionnante; et cela donne à son livre une allure plus vivante encore et plus actuelle.

LOUIS MADELIN

La Rome de Napoléon.

Encore une heureuse victime du despotisme napoléonien, encore un historien qui doit laisser tout espoir de sortir de l'Épopée et de consacrer ses études à quelque autre objet : M. Louis Madelin, qui nous avait donné naguère un ouvrage sur Fouché, est en train de faire l'expérience de la domination napoléonienne d'outre-tombe. Il nous donne, avec *la*

Rome de Napoléon, l'histoire de la Rome française, chef-lieu de l'un des cent trente départements qui constituèrent quelque temps notre pays; — elle n'est pas de longue durée : la France s'installa à Rome le 10 juin 1809, elle en sortit le 19 février 1814. Mais, en ces cinq années, que d'efforts intellectuels, que de travaux, que d'énergie dépensée, que de luttes soutenues, quel talent administratif déployé par des hommes tels que Miollis, de Tournon, Janet, Le Gonidec, Daru, de Norvins! Et quelle œuvre accomplie, dont, un siècle après, le souvenir reste et les traces demeurent! Il faut lire ce livre, d'une belle et forte documentation, où l'exagération et l'emphase nulle part ne trouvent place, pour se rendre compte du génie colonisateur — car ils voulaient coloniser l'Europe — déployé par les hommes de l'Épopée, et pour comprendre que « l'ombre de Napoléon plane encore sur la Rome des Césars, des Papes et des Rois. »

THIRION

Madame de Prie.

Une revision de procès! Notre temps est fertile en réparations posthumes auxquelles s'attachent des écrivains savants et désintéressés, pas-

sionnés pour des causes qui semblaient jugées et perdues depuis des siècles. Celle de *Madame de Prie*, la terrible conseillère du duc de Bourbon, semblait bien parmi les plus irrémédiablement compromises; c'est pourtant cette belle dame que M. Thirion entreprend de réhabiliter dans un livre bourré de documents jusqu'à en être surchargé.

Mme de Prie, que Saint-Simon trouvait « belle, bien faite, plus charmante par ces je ne sais quoi qui enlèvent », eut de son vivant une bien « mauvaise presse », à la médisance de qui se conformèrent par la suite tous les historiens ; et si l'on songe que cette femme qui souleva tant de haines, déchaîna tant de colères, eut une existence de moins de trente ans (née en 1698, elle mourut en 1727, âgée de vingt-huit ans), on doit admettre que ce fut en tout cas un être exceptionnellement doué et organisé. M. Thirion va plus loin : il commence par plaider pour la maîtresse du duc de Bourbon les circonstances atténuantes ; il dépeint le lamentable milieu où elle était née, la malhonnêteté de son père, les mœurs déplorables de sa mère, les luttes qu'elle dut soutenir, les pièges au milieu desquels elle vécut, la sincérité de son amour pour le duc de Bourbon ; il nous révèle qu'après avoir manié tant de puissance, elle mourut pauvre, et conclut en s'écriant : « Pauvre madame de Prie ! » Cette conclusion surprendra bien des gens ; elle n'indignera pas, car les passions ont eu le temps de se calmer, — et nous sommes, en ce siècle, disposés plus

qu'autrefois à écouter avec bienveillance l'avocat d'une de ces éternelles victimes dont nous méditons de faire nos tyrans, le défenseur d'une femme.

CHÉRADAME

Le Monde et la Guerre russo-japonaise.

« Nous dansons sur un volcan. » Jamais cette métaphore n'a paru plus en situation qu'aujourd'hui, et elle pourrait servir d'épigraphe au livre de M. Chéradame. Cet écrivain a publié naguère un livre sur les colonies allemandes dont les très philosophiques conclusions étaient inquiétantes ; celles de son nouveau livre, d'une portée plus générale, ne le sont pas moins. Après avoir exposé les faits précis, les causes multiples qui ont amené la guerre entre la Russie et le Japon, il s'est efforcé d'en dégager les résultats. Ces résultats sont considérables, et il n'y a pas eu, depuis la guerre de 1870, d'événement plus important dans l'histoire de l'équilibre du monde.

Nul écrivain, sans doute, n'était plus désigné que M. Chéradame, qui dès 1901 avait dit et prédit l'inévitable conflit, pour en relater l'histoire et en exposer les conséquences. Il faut lire son parallèle entre les nations russe et japonaise, sa

relation des négociations relatives à la Mandchourie et des faits essentiels de cette sanglante épopée. Il faut lire surtout ses considérations sur la situation nouvelle créée à tous les grands États du monde par la guerre russo-japonaise et son aperçu de la politique extérieure générale qui paraît la plus propre à rétablir l'équilibre des forces détruites par la défaite de la Russie.

PAUL DOUMER

Le Livre de mes fils.

On a beaucoup travaillé en 1906 au bonheur du peuple et cette année fut une année terriblement politique, ce qui n'impliqua pas nécessairement — comme certains étaient tentés de le croire — qu'elle fût d'une complète indigence littéraire. La politique et la littérature sont trop souvent — voyez les affiches électorales — des sœurs ennemies ; mais des hommes d'État se chargent parfois de les réconcilier : dès le début de cette année, MM. Paul Doumer et Raymond Poincaré ont fait cette tentative.

L'œuvre de M. Paul Doumer, *le Livre de mes fils,* eut la rare fortune d'être commenté et épluché par tout le monde.

On l'exaltait ou on le plaisantait selon que l'on

désirait ou que l'on redoutait l'entrée de son auteur au palais de l'Élysée.

En écrivant ce livre, M. Paul Doumer n'a eu pourtant d'autre prétention que de parler, à des jeunes gens qui arrivent à l'âge d'homme et que la vie appelle, « le langage tenu par les pères à leurs enfants sous mille formes, à tout instant, au hasard des conversations familiales ».

Ce sont donc, ordonnés et résumés, les propos de M. Doumer, chef d'une nombreuse famille et désireux de faire profiter tout le monde des conseils et des enseignements qu'il donna à ses fils.

L'intention est louable, les conseils sont excellents et empreints d'une haute et mâle vertu. Ils ne sont pas inédits, et M. Doumer le proclame en nommant ses inspirateurs qui sont tour à tour Sénèque, lord Avebury, Wordsworth, Turenne, La Rochefoucauld, Socrate, Proudhon, J.-J. Rousseau, La Fontaine, Confucius, Daudet, Corneille, Phocion, Victor Hugo, et aussi — souvent — le président Roosevelt...

Le livre est divisé en quatre parties : l'Homme, la Famille, le Citoyen, la Patrie, subdivisées elles-mêmes en des chapitres où la classification des ouvrages de philosophie est méthodiquement observée. Dans « l'Homme », M. Doumer envisage tour à tour la volonté, le devoir, le courage, l'action, la culture morale, la justice et la fraternité, la liberté et la tolérance, la culture intellectuelle et l'action du moral sur le physique.

Dans la « Famille », voici successivement les parents, l'amour, le mariage, les enfants, le bonheur et la richesse, la repopulation.

Avec le « Citoyen », il aborde les questions de République, de Constitution, de devoir civique, d'égalité, de liberté d'enseignement et d'assistance.

Dans la « Patrie » enfin, il nous rappelle le fondement moral et philosophique du patriotisme, flagelle les sophistes « théoriciens de décadence », et nous montre la France, puis l'humanité, qu'on ne saurait aimer et servir l'une sans l'autre.

Tout cela n'est pas d'une déconcertante originalité, mais on ne saurait nier que ce livre est pavé de bonnes intentions.

RAYMOND POINCARÉ

Idées contemporaines.

Le livre de M. Poincaré traite de sujets tout à la fois beaucoup moins vastes et infiniment plus divers : c'est en effet un choix des discours prononcés en ces dernières années par l'éminent orateur, tour à tour et tout à la fois homme politique, avocat, artiste et lettré, — et la merveilleuse lucidité de cet esprit, l'étonnante souplesse de ce talent se manifestent éloquemment dans ce volume où

l'on retrouve, côte à côte, de grands discours budgétaires, une exquise allocution sur La Fontaine, une conférence sur « l'Éducation des jeunes filles », de vibrantes et belles paroles sur l'idée nationale, sur le patriotisme, sur Jeanne d'Arc, une étude délicate sur Murger et le Pays latin, des éloges de Pasteur et de Meissonier, des notes sur Alexandre Dumas, et pour finir, la belle lettre adressée naguère à M. Jean Finot sur « l'Esprit français ».

Ces discours, qui furent prononcés au hasard de la vie politique de M. Poincaré, méritaient d'être conservés; ils forment dans leur ensemble un livre d'une rare séduction et d'une haute valeur littéraire, œuvre d'un homme d'État digne de cette République athénienne que rêvait Gambetta.

IVAN DE SCHAECK

Six mois en Mandchourie.

Page vécue d'histoire contemporaine, dont l'auteur, aux côtés du grand-duc Boris, puis du grand-duc Cyrille, fut admirablement placé pour tout voir, et qui nous retrace des « visions de guerre » d'une extraordinaire et formidable intensité. Parti le 24 février 1904 de Saint-Pétersbourg, il nous raconte son voyage à travers la Russie, avec Veretschaguine,

beau vieillard à barbe grise, vif et encore robuste, qui devait périr si tragiquement; nous conduit en Sibérie, sur le lac Baïkal, à Moukden, à Port-Arthur, à Dalny, puis de nouveau à Moukden, où il nous fait assister à une tragique messe de Pâques, qui « donnait l'impression d'un enterrement » ; c'est ensuite la bataille navale, la catastrophe du *Petropavlosk*, la mort de Veretschaguine, les péripéties du siège de Port-Arthur qui nous sont racontées sans art, mais, ce qui vaut bien mieux, avec une vie, une émotion profondes; à côté de ce document humain, on lira avec intérêt les réflexions très curieuses de M. Ivan de Schaeck sur le péril jaune, qui ne l'effraye pas outre mesure, sur les causes de la « reculade russe », attribuées à une constante infériorité des effectifs, sur les fautes de la stratégie japonaise, et enfin sur la misère effroyable des petits fermiers chinois, victimes principales d'une guerre où ils n'étaient pour rien.

ALBERT BORDEAUX

La Guyane inconnue.

M. Albert Bordeaux, qui nous a fait faire déjà de curieuses et pittoresques promenades en Sibérie, en Bosnie, au Transvaal, nous convie maintenant à

un bien instructif voyage dans *la Guyane inconnue*. Ce n'est pas seulement la relation d'une promenade pittoresque à travers un pays encore mystérieux, une série de descriptions des prodigieux décors d'une nature vierge, c'est aussi, et c'est surtout une étude pratique, une source de renseignements précieux. Après avoir quelque peu risqué sa vie, après avoir traversé dans une fragile pirogue les troncs d'arbres ensevelis dans une rivière, franchi les sauts, les chutes, les rapides, les barrages, le voyageur arrive en effet à la terre promise, au placer, à la mine d'or, dont la mise en valeur pratique peut faire de ce pays à fâcheuse réputation une très riche contrée.

ALPHONSE BERTRAND

Versailles.

Au début de l'an de grâce 1906, Versailles donna pendant quelques jours l'impression d'une grande ville vivante et tumultueuse ; mais cette résurrection dura peu ; sitôt le Congrès terminé et le nouveau Président élu, elle retomba dans sa solitude altière et son calme dédaigneux. Cet oubli dont on enveloppe Versailles, et dans lequel la ville elle-même se drape, semble-t-il, volontairement, apparaît plein

de périls à M. Alphonse Bertrand qui jette un cri d'alarme dans son livre *Versailles* : « Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il devrait être ». Si l'on n'y prend garde, la royale cité n'offrira bientôt plus qu'un piteux « aspect de ruine ». C'est pourtant un monument du passé artistique et historique qu'il importe de secourir et de sauver, et pour mieux nous en convaincre, M. Alphonse Bertrand nous raconte d'abord, en des pages documentées, le Versailles royal de 1683 à 1789, puis l'histoire du palais depuis la Révolution jusqu'à notre temps, et il termine en exposant l'effort nécessaire pour qu'on empêche qu'il ne s'en aille en lambeaux. Le livre est captivant, d'une belle et riche documentation, et l'appel mérite d'être entendu.

RENÉ DE MONTOZON

En vibrant.

M. René de Montozon, qui débute dans les lettres avec les plus précieux et les plus flatteurs patronages — celui notamment de M. le comte de Mun qui le présente au public en quelques lignes, — publie un ouvrage intitulé *En vibrant*. Le titre vous le dit, M. de Montozon a écrit ce livre avec toute la ferveur de son âme jeune, sensible, émotive.

« Prophète du passé », il voue aux choses d'antan, aux gloires obscurcies, aux splendeurs déchues, un culte passionné et attendri, inspiré par de très nobles sentiments et qui s'exprime en une langue fort littéraire.

MEMENTO DU MOIS DE JANVIER

ROMANS

Bernhardt (Maurice). — *Monsieur Cupi*, contes et nouvelles.
Bray (Max de). — *Sans défense.*
Butti (F. A). — *L'Amour triomphe*, traduit de l'italien par M. M. Lecuyer.
Chateau (Henri). — *La Cité des Idoles.*
Delcamp (André). — *Ménages panachés*, un volume pimenté.
Des Gachons (Jacques). — *Le Mauvais Pas*, un très joli roman.
Dostoïevski. — *Les Frères Karamazov*, (traduction de J.-W. Bienstock et Charles Torquet), roman tumultueux, troublant, parfois déconcertant.
Emery (René). — *Notre Amour quotidien*, « roman passionnel » — je le crois de reste.
Gros (Edmond). — *Il revient !..* un ravissant petit livre où l'auteur s'est révélé aussi spirituel écrivain qu'habile dessinateur et qui valut à la Librairie du Figaro un très aimable et vif succès.
Jaloux (Edmond). — *Le Jeune Homme au Masque.*
Lemaître (Mme Claude) — *Cadet Oui-Oui.*
Leroy-Allais (Jeanne). — *Ames Vaillantes*, roman illustré.
Payoud (Jean). — *Le petit de l'Hospice*, « roman et étude sociale ».

Prévost (Marcel). — *Cousine Laura.* (Nouvelle édition).
Remusat (Martine). — *L'Inoubliable Passé*, une très touchante et très féminine histoire.
Saussay (Victorien du). — *La Morphine*, « un roman vécu » sur les morphinomanes.
Themer. — *Coccinelle*, un chaste volume.
Theuriet (André). — *Mon oncle Flô.* Ce n'est pas — Dieu non ! — un roman à thèse ; c'est une de ces histoires simples et gracieuses où excelle le talent de M. André Theuriet, lequel est parvenu au maréchalat littéraire, sans jamais avoir recouru au scandale ni au bruit, en suivant paisiblement des sentiers ombreux, en décrivant des âmes simples et des scènes familières, — et c'est un très joli volume qu'on lit avec un très vif agrément.
Tinseau (Léon de). — *Les Étourderies de la Chanoinesse.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Allier (Raoul). — *Une Révolution*, conférences.
Baron (André). — *Les Sociétés secrètes et leurs crimes.*
Barraud (Dr J.). — *Les Promenades d'un médecin à travers l'Histoire.*
Barre (André). — *La Bosnie-Herzégovine*, une série d'études sur l'administration autrichienne de 1878 à 1903.
Bigeloir (John). — *Le Mystère du sommeil.*
Bildt (Baron de). — *Christine de Suède et le Conclave de Clément X.*
Boissier (Emile). — *Poèmes.* Ces premières œuvres qui révélèrent un poète du plus haut mérite furent sauvées de l'oubli grâce au très beau geste d'un certain nombre d'amis qui ont réuni leurs efforts pour en assurer la publication. Leur acte de piété pour la gloire d'un ami mort nous valut une œuvre très belle et vraiment digne de cette sollicitude.

Boschot (Adolphe). — *La Jeunesse d'un romantique : Hector Berlioz.*

Brémond (Henri). — *Newman*, « essai de biographie psychologique ».

Brenet (Lt). — *La Loi de deux ans,* étude critique.

Canora (Jean). — *Poèmes.* — « *Strophes et chansons.* » — « *La lente épreuve* ». « *Vers l'humanité* ».

Chantrel (Henri). — *La Mouette*, une émouvante et dramatique « Légende de mer » contée en des vers harmonieux et sonores.

Cheyssac (Léon de). — *Le Ralliement*, une page d'histoire contemporaine.

Christian (Arthur). — *Etudes sur le Paris d'autrefois*. un beau livre d'une très forte et très aimable érudition.

Cladel (Mme Judith). — *La vie de Léon Cladel*, une émouvante monographie, œuvre d'histoire littéraire et de filiale piété.

Cohendy (Claude). — *Visions d'Hellas*, poésies.

Colin (J. Cne d'Etat-Major breveté). — *Les campagnes du Maréchal de Saxe.* « *Fontenoy* ».

Corda (Cne). — *Le Régiment de La Fère. Le premier régiment d'artillerie.* Un volume d'histoire précédé d'une éloquente préface du général Amourel.

Denise (Louis). — V. Francisque Vial.

Dupuy (Mlle Marthe). — *La Volupté de souffrir*, volupté spéciale aux poètes et chantée par un auteur dont le jeune talent fut naguère consacré par le Prix Sully-Prudhomme.

Eymieu (Antonin). — *Le Gouvernement de soi-même*, « essai de psychologie pratique. »

Fleury (Cte). — *Les dernières années du marquis et de la marquise de Bombelles.*

Germain (Auguste) et Trebor (R). — *Fred.* « La seule pièce de la saison sans suicide ».

Gourmont (Remy de). — *Rivarol*, recueil des plus belles pages de l'écrivain qui sont d'une incomparable séduction.

Groffier (Valérien). — *Les Héros trop oubliés de notre épopée coloniale.*

Hamel (Henry). — *Causeries sur l'Art et les Artistes.*

Hennet de Goutel (Estienne). — *Les mémoires du général marquis Alphonse d'Hautpoul, pair de France*, publiés par son arrière-petit-fils.

Hen Vedette. — *L'Art de vaincre les Allemands.*
Hoche (Jules). — *Guillaume II intime.*
Jacob (Cne). — *Le discours d'un capitaine à ses soldats.*
Kamel-Pacha (Moustapha). — *Egyptiens et Anglais.*
Legrand. — *L'officier hygiéniste.*
Legros (Léon). — *Les Légendes thébaines.*
Leroy-Beaulieu (Paul). — *L'art de placer et gérer sa fortune.*
Lhopiteau (Gustave). — *Les Eglises et l'Etat*, commentaire très étudié de la loi de séparation.
Martin (Jules). — *Gustave Vasa et la Réforme en Suède.*
Mary (André). — *Les Sentiers du Paradis.*
Matter (P.). — *Bismarck et son temps*, où l'auteur poursuit son travail en un livre consacré à « *L'Action, 1863-1870* ».
Mikhaïlovitch (grand duc Nicolas). — *Le comte Paul Stroganof.*
Monaco (S. A. S. le prince Albert de). — *La carrière d'un navigateur.*
Montessus de Ballore (de). — *Les tremblements de terre.*
Montoya (Gabriel). — *Le baiser de Phèdre*, harmonieux hommage de la butte sacrée au doux Racine.
Morel (Maurice). — *L'âme de l'enfance*, poésies.
Ned (Edouard). — *L'Energie belge.*
Niox (Général). — *La guerre Russo-Japonaise.*
Périer (Joseph). — *L'Heure exquise*, un recueil de ravissantes poésies réunies sous un titre qui leur convient à merveille.
Picard (André). — *Jeunesse*, une jolie pièce dont la fortune fut très brillante et légitime
Romieu (Lt). *Le rôle et la condition du sous-officier nécessaires dans le service de deux ans.*
Rousseau (Maxime). — *Le Netzer.*
Sabatier (Paul). — *A propos de la séparation des Églises et de l'État*, une étude d'une intéressante documentation.
Saint-Saëns (Camille). — *La Parenté des plantes et des animaux*, une originale brochure du grand musicien qui se repose de *Samson et Dalila* en nous offrant de curieuses considérations sur un sujet imprévu.
Salomon (Michel). — *L'Esprit du temps.*
Tolstoï (Cte Léon). — *La Fin de notre ère.* Une brochure écrite à propos de la révolution russe.
Touchet (Mgr). — *L'Action de l'Église sur l'Évolution sociale*, un éloquent discours.

Trebor (R.). — V. Auguste Germain.

Troimaux. — *Les procès célèbres de l'année judiciaire 1904-1905*, un recueil de vivantes chroniques.

Vever (Henri). — *La Bijouterie au dix-neuvième siècle*, un fort bel ouvrage d'une riche et ingénieuse documentation.

Vial (Francisque) et Denise (Louis). — *Idées et Doctrines littéraires au dix-huitième siècle.*

XXX, diplomate. — *La Conférence d'Algésiras*, une page d'histoire émouvante.

Le vice-amiral Bergasse du Petit-Thouars, d'après sa correspondance et ses notes, qui embrassent une période de près de soixante ans (1832-1890) de voyages, de guerres et d'expéditions, et mettent en lumière une belle et intéressante figure.

Anonyme. — *Cinq ans sous le harnais, Echos d'une grande garnison*, qui interrompirent — enfin! — le règne des « petites garnisons ».

FÉVRIER

LES ROMANS

PAUL ADAM

Les Lions.

C'est toujours pour moi une joie très vive et un tourment véritable d'avoir à saluer une œuvre nouvelle de M. Paul Adam. J'éprouve en effet une grande admiration pour ce rare et troublant écrivain. J'ai conscience de ce qu'il faudrait dire pour l'exprimer et l'expliquer, mais la forme même de ces brèves chroniques m'empêche d'entrer dans le développement qui serait indispensable pour parler de tels livres ; j'en suis réduit dès lors à ces épithètes dont la valeur et la forme ne sont mal-

heureusement pas modifiables à l'infini et qui rapprochent vraiment trop les œuvres aimables et charmantes des œuvres belles et fortes.

Du moins, je suis sûr cette fois de pouvoir donner à mes lecteurs une exacte idée du sujet que M. Paul Adam a entendu traiter dans le roman *les Lions*, car, il me l'a expliqué lui-même dans la belle lettre qu'il m'écrivit l'automne dernier : « Je veux, disait-il, montrer dans ce livre les perturbations et les métamorphoses déterminées dans une province somnolente par l'apparition soudaine du concept Force, que symbolise l'arrivée d'un cirque avec ses fauves et leur dompteuse. »

Tel est le sujet du roman *les Lions*. Il est traité en une « simple et naïve histoire » : ce sont les expressions mêmes de l'auteur, et elles sont justes en ce sens que l'œuvre, dans sa fougue, dans son ampleur et dans sa profondeur, est accessible à tous et que le grand public en pourra très aisément goûter et comprendre le lumineux symbolisme.

J'avais déjà noté, lors de l'apparition du beau livre *le Serpent noir*, bâti par M. Paul Adam sur les théories de Nietzsche, l'évolution curieuse du talent de cet écrivain qui, sans rien renier de lui-même, de ses aspirations ni de son idéal, s'est peu à peu rapproché du grand public, récompensant ainsi par une inconsciente concession l'effort de ce dernier pour le comprendre et l'admirer.

Le roman *les Lions* marque une nouvelle étape

dans cette voie ; c'est un livre que la grande foule lettrée comprendra et admirera sans effort ; son symbole si curieux, si original, est d'une belle clarté, et l'histoire, l'anecdote amusante, dramatique, passionnante, vient à merveille éclairer encore et illustrer ce symbole.

M. Paul Adam nous y conte comment l'apposition, sur les murs de Pontis (mélancolique et terne petite ville), de flamboyantes affiches où se dressent rugissants les fauves du désert, dociles au geste d'une altière dompteuse, passionne les citadins naguère pacifiques de la petite ville. La hantise de ces affiches, puis le spectacle lui-même du cirque, où paraissent côte à côte la force indomptable et la volonté dompteuse, surexcitent, dans toutes les classes de la société, des énergies, des décisions, des sauvageries : les imaginations s'exaltent, les héroïsmes s'exaspèrent, les haines se déchaînent.

C'est un livre saisissant et jamais la souplesse de ce beau talent ne s'est montrée avec plus d'éclat, d'éloquence et de brio que dans cette peinture des mœurs d'une petite ville de province paisible, transformée tout à coup en une fournaise et traversée par une flamme d'épopée.

———

NONCE CASANOVA

Le Sanglot.

Œuvre de tendresse et de mélancolie profonde, *le Sanglot* présente sous un jour tout à fait nouveau le talent de l'écrivain tumultueux, désordonné et somptueux de *Messaline* et de *Sapho*.

C'est un roman de poésie et de lyrisme où l'auteur chante l'intense douleur de deux amants que doit bientôt séparer une mort attendue, fatale.

Il nous dit leur fuite éperdue, loin de Paris, fuite qui, hélas ! ne les sauve pas du lamentable épilogue, et le roman se termine douloureusement dans le déchirement et dans le deuil.

Ce n'est pas là un sujet nouveau, mais il n'en est pas de plus pathétique et de plus éternel que l'affolement de deux âmes qui frissonnent devant la terreur d'une prochaine et inéluctable séparation.

Nonce Casanova a trouvé, pour chanter une fois encore cette éternelle et douloureuse chanson, des traits d'une émotion frémissante, d'une observation aiguë, et son livre fera couler des pleurs...

HENRY KISTEMAECKERS

Will, Trimm and C°.

Pour nous remettre un peu d'aussi poignantes émotions, voici un livre jovial : il s'appelle *Will, Trimm and C°*, et Henry Kistemaeckers a voulu nous donner avec lui « le roman comique de l'automobilisme ». Ce nouveau fruit de l'union des sports avec la littérature est d'une agréable saveur : avec beaucoup de malice et d'humour, l'auteur, qui n'est pas un ennemi de l'automobilisme, égratigne cependant parfois ce monde né d'hier, dont il connaît très bien les travers.

Will et Trimm sont deux héros d'origine et de nature très diverses : le premier, descendant d'une aristocratique famille anglaise ; le second, pauvre, gueux, mendiant et loqueteux. La reine Automobile réunit ces deux héros qui se retrouvent : le premier amené, par l'amour du sport et le désir de bien le connaître, aux fonctions d'apprenti chez Poudre Descampette and C° (vous voyez le ton du livre !) ; l'autre élevé sur le pavois par des triomphes sportifs de bicycliste et de chauffeur, et couronnant — comme il convient — sa carrière dans un glorieux et final « écrabouillage ».

L'histoire est très amusante, sillonnée de silhouettes pittoresques extrêmemement vraisembla-

bles : les mauvaises langues prétendent même qu'elles sont vivantes ; mais ne le croyons pas : j'ai eu trop de plaisir à lire ce très divertissant volume pour vouloir admettre qu'il appartienne au genre abhorré du roman à clef.

HENRY BORDEAUX

Les Roquevillard.

En écrivant *les Roquevillard*, M. Henry Bordeaux n'a pas eu l'intention, nous dit-on, de faire un roman à thèse ; il a voulu seulement écrire l'histoire d'une famille secouée par une crise pathétique et donner une œuvre qui non seulement émût, mais donnât à penser.

J'ai bien cru pourtant, au cours de l'attachante lecture de ce livre où se retrouvent les maîtresses qualités de M. Henry Bordeaux, découvrir une thèse qui ressort éloquemment de cette émouvante anecdote : la thèse du traditionalisme, — vous savez combien le mot est à la mode depuis que M. Maurice Barrès le prit sous la protection de son autorité. Les Roquevillard, gens de loi de père en fils, attachés au sol, au passé et à la tradition, se voient menacés, par les fautes d'un fils entraîné dans une amoureuse aventure, de la ruine, du naufrage et du

déshonneur. Toutes ces catastrophes leur sont d'ailleurs évitées par l'héroïsme d'un père dépositaire de la tradition terrienne et qui sauve le coupable et toute la famille grâce à la toute-puissante protection de son passé, de ses ancêtres et de ses morts, tant il est vrai, comme le dit M. Henry Bordeaux, « que les traditions ne se gardent pas dans une armoire, mais se mêlent à notre vie, à nos sentiments pour leur donner un appui, une valeur féconde et une durée ». C'est là, ou je me trompe fort, une véritable thèse.

M. Henry Bordeaux l'a soutenue avec beaucoup d'éloquence et de verve et avec ce sentiment de l'honneur et de l'honnêteté qui domine toute son œuvre et lui donne dans la production contemporaine une place si particulière.

DE MAYAC

Cendra.

En publiant son roman *Cendra*, M. de Mayac ne s'est pas piqué de soulever d'aussi graves questions, et il a voulu simplement nous divertir et nous émouvoir en nous contant une idyllique histoire, charmante de simplicité, de candeur et de fraîcheur.

Cendra est une belle jeune fille à qui la nature réserva toutes ses grâces, mais qui manque de ce piment si propre à mettre en notre temps les séductions en valeur et qui s'appelle « la grosse fortune ». Elle en fait, — modeste et touchante Cendrillon —, la dure expérience ; mais tout s'arrange au dénouement, très moral et très consolant : la jeune fille pauvre, épouse son prince Charmant, type touchant de gentilhomme pauvre qui dédaigne pour elle les millions de sa cousine. Bel exemple à offrir à la jeune génération.

FERRI-PISANI

Le Cœur disséqué.

On n'a certainement pas oublié le nom de M. Ferri-Pisani, ce très jeune écrivain que recommande à la sympathie du public lettré une illustre parenté : M. Ferri-Pisani est, en effet, le neveu de George Sand, et il a débuté naguère dans les lettres avec un roman intitulé *les Pervertis*, que déparaient d'inutiles audaces, mais où se remarquaient néanmoins de très curieuses et fortes qualités. Son œuvre nouvelle, *le Cœur disséqué*, est un roman d'analyse psychologique, œuvre d'un romancier qui a remarquablement appris à cultiver et à analyser

son « moi » ; il l'observe, son Moi, il le contemple, il le « dissèque » avec complaisance, avec angoisse aussi ; il semble prendre un âpre plaisir à renouveler et à revivre, en les racontant, des douleurs et des désespérances éprouvées. Sans doute quelque jour M. Ferri-Pisani sortira de son « moi » et appliquera à la vie ses remarquables dons de psychologue et d'observateur ; en attendant, il nous a donné une œuvre jeune, sincère, vibrante.

AUGUSTE GERMAIN

Les Hystériques de Paris.

Je n'aime pas beaucoup ce titre. Hystériques ! C'est là un bien vilain mot dont on abuse beaucoup en notre temps et qu'on emploie, je crois, un peu à tort et à travers. Cette réserve faite, il me plaît d'avouer que, dans les « cas » qu'il a entrepris de nous présenter sous la forme de nouvelles, M. Auguste Germain a su garder la réserve et la tenue nécessaires. Son livre, bien sûr, ne figurera jamais dans la Bibliothèque rose, mais il évite avec soin, dans les scabreuses, émouvantes, passionnantes histoires qu'il nous conte, le mot déplaisant ou l'image fâcheuse et l'œuvre est fort attrayante et digne en tous points de la verve qui nous a valu

ces livres savoureux *En fête* et *Premier Prix du Conservatoire*, pour ne citer que ceux-là.

JEAN RAMEAU

La Bonne Étoile.

Ce n'est pas M. Jean Rameau qui nous obligera à de pareilles réserves. M. Jean Rameau est un romancier de tout repos et ses œuvres ne sont jamais — Dieu non! — ni troublantes ni malsaines. *La Bonne Étoile* ne ternira pas sa réputation. Dans son roman, M. Jean Rameau a repris le thème éternellement jeune de la fatalité, de la bonne ou mauvaise étoile plus forte que la volonté, que le talent et que le génie; il l'a développé en une anecdote touchante que je m'en voudrais de vous déflorer, car elle vaut justement par la façon dont elle est contée et par l'agrément de l'observation : c'est un des bons livres de M. Jean Rameau, appelé à séduire vivement le public dont cet écrivain a, depuis longtemps, fait la conquête.

CLAIRE ALBANE

L'Age de Raison.

Mme Claire Albane professe une bien mélancolique philosophie, et elle n'a pas pour notre pauvre humanité une très grande estime. *L'Age de raison*, c'est l'histoire douloureuse, émouvante et simple d'une jeune fille sans fortune éprise profondément d'un artiste qui l'aime, lui aussi, et qui, après des hésitations qui ne se prolongent pas outre mesure, renonce à cet amour et se donne tout entier à celui d'une autre femme — figure charmante, elle aussi — qui l'aime tendrement d'un amour auquel se mêle un vague sentiment maternel, car elle est beaucoup plus âgée que lui ; en même temps l'inconsolable jeune fille se résigne, elle aussi, à épouser un vieillard qui lui assure une confortable existence matérielle. Ainsi *l'Age de raison* triomphe sur toute la ligne. C'est là sans doute une aventure assez fréquente. Notons cependant qu'il existe, même en notre temps prosaïque, des amoureux même artistes et même pauvres, qui savent défendre leur amour avec un peu plus d'énergie.

PIERRE MAEL

Crépuscule d'amour.

C'est une aventure curieuse que celle du romancier Pierre Maël. Après avoir été, durant toute sa vie, d'une extraordinaire fécondité, il a continué par delà le tombeau à nous gratifier périodiquement d'un de ces romans qui firent la renommée de son nom. Et chose admirable ! il n'eut jamais tant de talent que depuis qu'il est mort — je le dis sans ironie : le livre qui paraît cette année sous sa signature est certainement l'un des meilleurs de cette longue série. Mélancolique comme son titre, *Crépuscule d'amour*, il nous fait le récit d'un drame intime, émouvant et chaste : l'histoire sentimentale de Jacques Le Franc, qui épouse, vers la quarantième année de son âge, une jeune fille, Blanche Bernot, malade, presque condamnée par la science, est bien faite pour émouvoir les âmes tendres que vient, d'ailleurs, réconforter un heureux dénouement, où l'on voit la jeune femme miraculeusement guérie au moment même où son âme s'ouvre à l'amour dont le « crépuscule » devient (l'ombre de Pierre Maël, sans doute, me permettra cette image) l'aurore d'un bonheur chaste et sans nuage. Dans tout cela, il n'y a ni thèse, ni étude de sentiments exceptionnels ou de « cas » invraisem-

blables ; c'est, comme toujours dans l'œuvre de Pierre Maël, une histoire simple où les personnages souffrent, rient et pleurent, comme dans la vie de tous les jours, où le lecteur, enfin, est justement séduit par cette pensée qu'il aurait agi lui-même, parlé et jugé comme le héros dont on lui raconte l'aventure ; c'est par cette simplicité (je n'ai pas dit cette banalité) que les livres de Pierre Maël ont fait tant de conquêtes, c'est par elle encore que triomphera *Crépuscule d'amour* dont le succès n'aura rien de déplaisant, car cette œuvre saine, généreuse et chaste, qui peut être mise entre toutes les mains, est faite pour nous donner une excellente opinion de l'humanité envers laquelle les romanciers de ce temps sont pour l'ordinaire si sévères.

GEORGE LECHARTIER

L'Irréductible force.

Œuvre austère et émouvante qui nous fait assister — comme jadis *le Duel*, la belle pièce de M. Henri Lavedan — à un drame de conscience palpitant, lequel met aux prises dans deux héros le désir de vivre, d'être heureux et d'aimer, et le sentiment du devoir appuyé sur la foi religieuse ;

c'est ce dernier qui triomphe. Tel Polyeucte, nos deux héros immolent avec ravissement leur bonheur terrestre à leur éternel devoir ; c'est très pathétique et très émouvant, ce n'est pas très courant : raison de plus pour savoir gré à M. Georges Lechartier de nous mettre d'aussi beaux exemples sous les yeux. Je ne suis pas très sûr qu'on les suive beaucoup; du moins on lira le livre avec intérêt, et c'est déjà quelque chose!

MAXIME FORMONT

Le Baiser rouge.

Le Baiser rouge est une œuvre empoignante où s'affirment les très belles qualités du romancier et l'évolution d'un talent sûr de lui désormais, et qui sait pouvoir séduire son public sans avoir besoin de le scandaliser. Ce n'est pas que *le Baiser rouge* soit un roman à l'eau de rose! Le titre, je suppose, vous en avertit suffisamment. C'est une belle histoire d'amour passionné et d'idylle malheureuse qui se dénoue dans un drame tragique et sanglant de corrida espagnole. Avec beaucoup de couleur, de force et de talent, M. Maxime Formont a peint ces tableaux et ces âmes d'Espagne, « Cosas de España », et son livre sera aussi apprécié sur les bords du Mançanarès que sur ceux de la Seine.

PONTSEVREZ

L'Amour commande.

Cet amour qui « commande » dans le roman de M. Pontsevrez n'est pas le sentiment impérieux, exclusif, brutal, qui enchaîne, asservit, meurtrit ; et qui, trop souvent, usurpe le nom de l'amour, de l'amour « qui consiste à vouloir posséder toujours le bien », de l'amour qui est « un », car, « dans son principe, l'amour réciproque des fiancés ne diffère pas de l'amour d'un aïeul pour sa petite-fille. »

Cette thèse — s'il est permis d'employer ce mot à propos d'un livre qui n'a rien d'un roman à thèse — est exposée au cours de l'histoire sentimentale de Mlle Sabine Préclair dont la pure adolescence se passe entre son grand-père, Guillaume Desoubeaux, et son fiancé, le lieutenant du Petit-Courtil. Ce grand-père a pour sa petite-fille une tendresse vigilante, profonde, exclusive. Il l'élève avec l'aide de Mlle Eudoxie Préclair, une vieille demoiselle — amusante et touchante figure — et c'est pour lui un déchirement lorsque l'échéance arrive, où il convient que l'amour du grand-père cède le pas à celui du fiancé. Il se résigne pourtant, et accepte avec noblesse ce sacrifice nécessaire, que la tendresse ingénieuse de sa petite-fille sait, par bonheur, atténuer.

Telle est, rapidement exposée, — et réduite à sa plus simple expression — l'anecdote dont M. Pontsevrez a fait une délicieuse histoire où abondent les descriptions heureuses, les observations ingénieuses et piquantes, — et où surtout il campe ses personnages avec un relief saisissant. On ne peut rien rêver de plus séduisant et de plus exquis que cette figure de jeune fille, petite sauvageonne pétrie de grâce et de séduction, à l'esprit de primesaut, aux allures impertinentes parfois, à la pensée candide, au cœur généreux, — c'est la petite Française idéale. — A côté d'elle, voici M. Desoubeaux, le grand-père, magnifique vieillard, à l'écorce un peu rude et au cœur tendre, et le brave, brillant et généreux lieutenant du Petit-Courtil, — et aussi la vieille fille, Mlle Eudoxie, éprise de belles manières et de bonne tenue.

Ce sont là des types pris sur le vif, peints avec esprit, talent et émotion, et qui viennent animer une œuvre originale et forte, d'un pathétique sobre et contenu, écrite avec un accent vibrant de sincérité et de simplicité.

MME JEAN BERTHEROY

Les Délices de Mantoue.

Parmi les femmes de lettres qui se sont si brillamment manifestées en notre temps, Mme Jean

Bertheroy occupe une place tout à fait éminente; douée des plus remarquables qualités de romancier, sachant à merveille exprimer les angoisses d'une âme et les drames d'une vie, elle excelle, en même temps, à évoquer à nos yeux les civilisations, les mœurs, les cités d'autrefois : c'est ainsi qu'elle fit tour à tour vivre, aimer et souffrir devant nous « Cléopâtre », et le «mime Bathylle », et la « danseuse de Pompéi » et les « vierges de Syracuse ».

C'est dans l'Italie de la fin du dix-septième siècle qu'elle nous transporte avec *les Délices de Mantoue*. Roman poignant et douloureux, c'est aussi un livre historique, évocateur d'une période troublée, de décadence, de splendeur, de raffinement et d'immoralité. M[me] Jean Bertheroy connaît merveilleusement cette histoire d'intrigues ténébreuses, de passions et de discordes, et elle la fait revivre à nos yeux avec une singulière intensité dans ce décor de Mantoue et de Venise que la nature fit si prodigieusement beau; c'est dans ce cadre de soleil et de lumière que se joue le drame d'amour, de faiblesse et de vice, qui arracha au dernier des Gonzagues sa couronne et sa royauté. Le héros du drame, Ferdinand de Gonzague, figure énigmatique et trouble de dégénéré et de dilettante, apparaît avec un relief saisissant, et son déplorable amour pour la belle et odieuse Pantella, ses luttes, ses sursauts d'énergie et de noblesse, ses chutes, sa fin pitoyable sont contés avec une maîtrise et un art merveilleux ; les autres personnages du drame :

l'altière archiduchesse, le comte Bulgarini, la douce et tendre Anne-Isabelle, poétique et rêveuse princesse qui apparaît dans ce tourbillon de vices et de crimes avec la grâce candide d'un lis, les politiques, les traîtres, les intrigants s'agitent, se démènent dans cette triste épopée, drame politique qui fait revivre à nos yeux un coin de l'histoire et du temps, drame d'amour et de haine, où palpite l'éternelle et douloureuse humanité.

WILLY

Une Plage d'amour.

Descendons de ces hauteurs ! Voici Willy qui nous convie à l'accompagner sur *Une Plage d'amour;* ce titre suffit à vous montrer qu'on ne nous a pas changé notre Willy. Il débute, selon son habitude, par un de ces détestables « à peu près », auxquels nous eûmes si grand tort de faire des succès ; il nous en réserve encore d'autres, le misérable ! et il en est très fier. Écoutez plutôt cet éloge du calembour prononcé par un des personnages d'*Une plage d'amour*, plein de sympathie pour Henry Maugis : « C'est, dit-il, un changement à vue, une fenêtre qui s'ouvre brusquement sur un horizon insoupçonné et qui projette soudain une

lumière lunaire de bémols au milieu d'une phrase toute chaude de dièses ; c'est du grand art ! » Du grand art, c'est peut-être beaucoup, mais j'avoue ma faiblesse, je trouve cela bien amusant et j'ai dégusté ceux qui émaillent le dernier-né de Willy. « Roman rosse, nous disait-il, qui va me brouiller avec quelques pontes de Biarritz, je me plais à l'espérer ! » Cette phrase que m'écrivait Willy cet automne ne laissa pas de m'inquiéter ; faudrait-il voir dans *Une Plage d'amour* un roman à clef ? et dans ses personnages : Nestaques, le musicographe ; Hanquinaux, le Belge gaffeur ; Sandier, le morphinomane ; Agostina, la petite sauvageonne, et tant d'autres, des personnages contemporains ? J'aime mieux croire que non ; en tout cas, je ne les ai point reconnus, et j'en suis ravi, car cela m'a permis de m'esbaudir sans arrière-pensée aux aventures qui se déroulent dans le cadre ensoleillé et ultra-parisien de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz. Ces aventures, je ne vous les conterai pas, car j'en serais bien vite empêché par le respect que je vous dois ; je ne me plaindrai pas non plus des audaces de Willy : il y a trop longtemps que je lui fais des reproches sans le moindre succès ; je commence à être persuadé maintenant qu'il mourra dans l'immoralité finale, et il a la vie dure et ses complices aussi — entendez ses lecteurs...

Mme MATHILDE ALANIC

Le Devoir d'un fils.

Rentrons dans la moralité. Mme Mathilde Alanic nous en offre une fort agréable occasion avec *le Devoir d'un fils.* J'ai déjà eu plusieurs fois, en ces dernières années, l'occasion de prononcer le nom de cet écrivain distingué qui nous a donné, avec *Norbert Dys* et *le Maître du Moulin-Blanc*, pour ne citer que celles-là, des œuvres d'une réelle et forte valeur; le *leitmotiv* de ce roman, c'est le devoir, l'honneur, le désintéressement : quoi qu'en pensent nos sceptiques modernes, ce sont là des mots qui correspondent encore parfois à des réalités; il est bon, en tout cas, de les voir exalter dans un roman intéressant, bien écrit, œuvre saine d'une imagination fertile, qui nous fait assister à un drame de conscience émouvant, lequel se termine le mieux du monde par la victoire de la vertu et le bonheur des gens vertueux.

CAMILLE LEMONNIER

Tante Amy.

Un beau livre. L'histoire d'amour dont il nous fait un poignant récit se déroule entre deux êtres charmants : un tout jeune homme à l'aurore de la vie et une femme de quarante ans que guette la mélancolie de l'automne ; entre ce premier amour ardent, volontaire, irrésistible et cette tendresse qui se défend — car la raison a des raisons que le cœur ignore — un drame se joue, sentimental, passionné et chaste, que l'auteur a su nous faire vivre avec une maîtrise et un art incomparables. Son héroïne, cette femme à qui la vie refusa toute joie durant sa jeunesse et qui, ayant décidé un beau jour « d'écrire ses livres avec ses propres douleurs », devint une femme de lettres fameuse sous le pseudonyme de « Tante Amy », est une des plus belles et des plus touchantes figures qui se puissent concevoir, et l'on ne peut se défendre d'une émotion profonde, lorsqu'au dénouement de ce beau livre, « ne voulant pas donner les lambeaux d'un cœur déchiré aux ronces du hallier », elle referme sur ce cœur « les portes de cette seconde jeunesse qu'elle avait cru ne point devoir finir », et renvoie à la vie et aux joies futures l'être qui l'aime...

MARCEL DHANYS

Le Rival du Roi.

J'ai souvent eu, dans ces dernières années, l'occasion de prononcer le nom de Marcel Dhanys, à qui nous devons une série de mémoires de femmes du dix-septième siècle d'une rare séduction. On n'a certainement pas oublié : Le *Journal d'une élève de Port-Royal*, les *Souvenirs d'une Bleue, Élève de Saint-Cyr*, *Mémoires d'une petite fiancée*, où cet écrivain fit revivre sous nos yeux avec tant d'art et d'ingéniosité les femmes du siècle de Louis XIV. Le nouveau livre *le Rival du Roi*, est digne en tout point de ces œuvres charmantes; je crois même qu'il leur est supérieur. Pour nous conter l'histoire sentimentale d'Henriette d'Angleterre, l'une de ces « charmantes idoles » dont nous parle Bossuet, et du comte de Guiche, Marcel Dhanys a donné la parole au héros lui-même de cette aventure romanesque qui fut quelque temps le rival du Grand Roi. Elle le fait écrire, elle le fait parler avec une si merveilleuse connaissance de la langue et du style du dix-septième siècle qu'on croirait lire des mémoires du temps. A ce degré de perfection, le pastiche devient de l'art véritable, et du plus original. C'est une vivante reconstitution des mœurs d'une époque

infiniment attrayante et brillante. Au cours de l'aventure sentimentale qui nous est contée, une foule de personnages au nom historique, au souvenir empanaché, viennent parler et vivre devant nous, et l'on sort ravi de la lecture de ce livre, avec la sensation que l'on s'est évadé pour un instant d'une époque grise et morne pour faire une fugue dans ces « saisons uniques de fraîcheur et de jeunesse dont parle Sainte-Beuve, qui se peuvent proprement appeler le printemps de Louis XIV ».

HISTOIRE, LITTÉRATURE,

VOYAGES, DIVERS

V^TE DE GROUCHY ET PAUL COTTIN

Le Journal inédit du duc de Croy.

On ne trouvera pas, dans ces deux gros volumes, les Mémoires complets du duc de Croy : il s'en faut, car ce dernier n'a pas écrit moins de quarante et un volumes in-4° pour raconter les soixante-six années de sa vie — de 1718 à 1784. Les auteurs de la publication actuelle ont jugé avec raison qu'un ouvrage en quarante et un volumes serait pour notre temps d'une lecture un peu indigeste, et il se sont bornés à reproduire la partie de ces Mémoires relative à Versailles et à Paris ; ce travail de sélection est le seul qu'ils se soient permis ; ils n'ont pas songé à « corriger le style », ce dont il convient de les féliciter grandement, car cette discrétion

laisse à l'œuvre toute sa couleur et tout son caractère. Elle est amusante, diverse et instructive au possible et remet en pleine lumière la figure très sympathique et très noble du duc de Croy, gentilhomme de fort ancienne maison (ses origines remontaient à l'année 1415), qui ne voulut pas se contenter de cette noblesse et entreprit de se créer lui-même une personnalité par la puissance du travail, l'énergie du caractère et la dignité de la vie. Ce n'était pas tout à fait le bon moyen pour arriver aux honneurs : le duc de Croy en fit souvent l'expérience et passa par des alternatives de découragement et d'espérance qu'il nous raconte fidèlement en une langue pittoresque, naïve, souvent éloquente ; il finit cependant au faîte des honneurs, « maréchal de France ». Cette histoire de la vie du duc de Croy est tout à fait intéressante, mais ce qui surtout confère du prix à l'œuvre qui nous est offerte aujourd'hui, c'est la peinture des milieux, les traits de mœurs et les souvenirs sur les grands personnages qu'il approcha, telles Mme de Pompadour sur laquelle il nous donne des lumières tout à fait inédites, la reine Marie-Antoinette et tant d'autres. C'est de l'histoire anecdotique vécue au jour le jour; on la lira avec infiniment de plaisir et de profit.

JAMES DE CHAMBRIER

De Sébastopol à Solférino.

Ce livre nous fait revivre une des heures les plus glorieuses et les plus brillantes de notre histoire. Pendant la période qu'il raconte, l'empereur des Français fut l'arbitre des destinées de l'Europe; partout l'influence de la France se manifesta triomphante et décisive jusqu'à cette année 1860, où, d'une voix unanime, l'Europe déclare que « l'Empire est comme porté par les événements ». M. James de Chambrier, qui est merveilleusement documenté sur cette histoire du second Empire, nous raconte les grands et les petits événements de ces quatre années : de Biarritz à Fontainebleau, de Neufchâtel à Stuttgard, il nous fait pénétrer tous les événements politiques et mondains; il nous dépeint en des traits pittoresques, amusants, inédits, les figures célèbres du temps : la comtesse de Castiglione, dont Hervé a écrit que « la Grèce l'eût divinisée et donnée pour modèle à Phidias et à Praxitèle »; Crispi, Persigny, Ferdinand de Lesseps, la princesse Clotilde, le général Cotte, le prince Jérôme, Garibaldi, tant d'autres encore. A lire ce récit de gloire, de puissance, de fortune, de bonheur, on est tenté d'oublier les funestes lendemains qui devaient ternir l'éclat de ces journées,

on se prend à regretter de n'avoir pas vécu dans un tel temps et on est reconnaissant à l'historien qui les fait revivre avec tant d'intensité.

GÉNÉRAL DE PIÉPAPE

Le Coup de grâce.

Ce lendemain terrible, M. le général de Piépape nous le raconte en un poignant volume : *le Coup de grâce*, — épilogue de la guerre franco-allemande. C'est l'histoire d'un long calvaire, qui commence à Héricourt pour finir en Suisse, du mois de décembre 1870 au mois de février 1871 ; c'est le dernier effort utile de la France contre l'envahisseur, celui qui une dernière fois inquiéta l'ennemi ; lorsque l'armée de Bourbaki dut se retirer en débandade vers la Suisse, tout fut perdu, la défense nationale avait reçu « le coup de grâce » : ce sont là des pages singulièrement douloureuses, mais bien belles et nobles, de notre histoire ; c'est notre devoir et c'est notre intérêt de les bien connaître !

K. WALISZEWSKI

La Crise révolutionnaire.

M. K. Waliszewski, auteur de fortes études sur « Catherine II » et « Ivan le Terrible », poursuit son histoire des « Origines de la Russie moderne » avec cette *Crise révolutionnaire*. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une œuvre inspirée par l'actualité; l'auteur s'est hâté de nous en informer en nous apprenant les dates où commence et où finit cette « crise révolutionnaire »: 1584-1614; rien d'actuel donc, dans ce « Smoutnoié Vrémia », ce « temps des troubles » — comme on l'appelle en Russie, — dont M. Waliszewski rétablit l'histoire entourée de mystères, de mensonges et d'inexactitudes, obscure, sanglante et grande, et qui, après avoir failli emporter le principe autocratique, vit sombrer une dynastie et en naître une autre, celle des Romanov; — cependant, comme le fait très justement remarquer l'auteur dans sa préface, on ne peut s'empêcher, en lisant cette histoire d'il y a trois siècles, de songer au drame d'aujourd'hui : c'est une coïncidence non voulue par l'auteur, mais d'où naissent des rapprochements qui s'imposeront, sans doute, au lecteur. Regardez plutôt ce tableau de l'an 1612 : « Plus de gouvernement, plus d'armée, plus d'administration, plus de justice

et plus de morale aussi, même au foyer des familles désunies, dispersées ou détruites; le règne de la violence sans bornes et de la licence sans frein, préludant à la paralysie des organes vitaux; tous les symptômes de la mort : c'est à cela qu'aboutissait, en 1612, la tourmente révolutionnaire. Et c'est de cela qu'en quelques mois, oui, en quelques mois, a surgi une Russie nouvelle qui s'est donné une dynastie universellement acclamée, qui a repris docilement le joug d'un régime promptement restauré sur ses anciennes bases, qui paisiblement est rentrée dans son ornière séculaire »; et comme M. Waliszewski ajoute que, « si la politique d'aujourd'hui est l'histoire de demain, elle est faite aussi en grande partie avec l'histoire d'hier », il semble qu'on puisse tirer de son livre, d'un passionnant intérêt, un enseignement et un pronostic...

GUSTAVE SIMON

Le Roman de Sainte-Beuve.

Il semblait bien que le dernier mot eût été dit sur le drame intime qui se joua, il y a trois quarts de siècle, entre Sainte-Beuve, Victor Hugo et la femme du grand poète et, il y a plus d'un an, lorsque M. Michaut eut publié son étude sur *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, j'exprimais le vœu

qu'on laissât désormais en paix les trois héros de cette histoire intime d'amour, de haine et de vengeance... Mais les grands hommes n'ont pas droit, paraît-il, au repos ni à la discrétion : leur histoire intime, la vertu de leur femme, leurs amours et leurs amitiés appartiennent au public.

Je le regrette et j'ai tort sans doute, car cette indiscrétion nous vaut un livre bien intéressant et curieux : *le Roman de Sainte-Beuve*, qui nous apporte pour notre édification définitive les lettres de Sainte-Beuve au cours du drame qui se termina par la brouille du grand poète et du célèbre critique.

Ces lettres ne modifieront pas l'impression que nous avaient laissée les études sur *le Livre d'amour*. Sainte-Beuve ne sort décidément pas grandi de l'aventure et c'est Victor Hugo qui apparaît admirable, émouvant et parfois sublime dans le rôle du mari, si difficile à tenir en littérature. Quant à Mme Victor Hugo, M. Gustave Simon semble convaincu que sa vertu ne subit jamais nulle atteinte et j'estime que nous aurons bien raison de l'en croire sans chercher plus avant. Contentons-nous d'apprendre, grâce au livre de M. Gustave Simon, qu'elle inspira de bien belles épîtres à Sainte-Beuve et de lire ces lettres où la passion, la colère, l'ironie, la haine même parfois, s'expriment en des pages souvent admirables et qui font beaucoup plus pour la gloire littéraire de Sainte-Beuve que son fâcheux *Livre d'amour*.

VICTOR GLACHANT

Benjamin Constant : Sous l'œil du guet.

Benjamin Constant attend encore son histoire définitive. Il l'aura sans nul doute ; on fera revivre sous nos yeux ce « caractère hardi, mais énervé par une volonté trébuchante », on analysera définitivement « l'œuvre de ce Suisse naturalisé Français et cosmopolite d'instinct sans cesser d'être bon patriote », on interprétera « la conduite de cet homme au tempérament si riche et déconcertant, aussi curieux peut-être par ses travers ou même par ses vices que par ses belles et réelles qualités ». Ce sont les paroles de M. Victor Glachant dans l'introduction de son livre. En les prononçant, M. Victor Glachant fait preuve d'une rare modestie, car cette histoire définitive, je crois bien qu'il vient de nous la donner dans ce livre curieux et passionnant, bourré de faits, de documents et de souvenirs, où très souvent il laisse la parole à son héros lui-même, dont il nous restitue une série de lettres fort peu connues à son intime ami Fauriel ; l'objet de M. Victor Glachant n'a été, si nous nous en référons au titre de son ouvrage, que de nous raconter les démêlés de Benjamin Constant avec la police de l'Empire, puis avec celle de la Restauration qui ne fut pas plus tendre

pour lui, et il nous les raconte, en effet, avec une documentation très pittoresque; mais, au cours même de ce récit, il est conduit à nous donner sur le héros libéral une très complète et très attrayante étude qui pourrait bien être définitive.

PIERRE LOUYS

Archipel.

C'est un événement que l'apparition d'un livre de M. Pierre Louys, car l'auteur d'*Aphrodite* ne se prodigue pas. Voilà tout près de cinq ans qu'il ne nous avait rien donné; il se fait gloire, d'ailleurs, de cette discrétion, et nous disait au cours de l'enquête de la saison dernière : « On publie trop, jadis il suffisait d'un livre pour illustrer un écrivain. Aujourd'hui le public veut 50 volumes! Un seul auteur contemporain est devenu célèbre sans avoir publié le tome II de ses œuvres complètes, et je lui suis uni par des liens trop proches pour oser le nommer, mais j'aimerais mieux imiter sa réserve que la fécondité des autres. »

Ce livre dont, nous a-t-il dit, les épreuves étaient depuis plus d'un an sur sa table — *Archipel*, — est une œuvre curieuse, diverse où se coudoient et se heurtent les questions et les genres les plus diffé-

rents : une nouvelle évocatrice de l'antiquité orientale, une étude sur la femme dans la poésie arabe, une histoire très moderne de mœurs faubouriennes, un plaidoyer social pour la liberté de l'amour et du mariage, que sais-je encore! Il y a là de petits drames rapides et formidables, des conférences philosophiques et sociales où M. Pierre Louys développe des idées d'une morale un peu bien subversive. Ce qui donne à ces chapitres épars la cohésion et la force d'un livre, c'est que partout on y retrouve la perfection d'un style ciselé par un orfèvre incomparable : poète, philosophe, conférencier, qu'il parle lui-même ou fasse parler Nephélis, la belle Égyptienne, ou Berthe, la petite ouvrière du faubourg, M. Pierre Louys trouve avec une sûreté sans seconde le mot efficace et le rythme évocateur.

MAURICE BARRÈS

Le Voyage de Sparte.

M. Maurice Barrès nous annonça jadis *le Voyage de Sparte* comme le « Voyage en Grèce d'un ignorant ». Si vraiment M. Maurice Barrès est aussi ignorant qu'il le veut faire proclamer, il faut avouer qu'il sait parer son ignorance d'une grâce merveilleuse.

La lecture de son livre m'a plongé dans le ravissement. Avec lui et bien moins averti que lui — vous pouvez m'en croire, car je n'ai pas connu ce Ménard dont il nous trace un si séduisant portrait, — j'ai parcouru les champs de l'Attique et de Lacédémone ; avec lui j'ai éprouvé l'émotion intense du Lorrain en admiration respectueuse et un peu dépaysée, du Lorrain qui en face de l'Acropole n'a pu se défendre de songer à la petite flèche de Domrémy.

Rempli de grâce, de profondeur, d'émotion, paré de la magie d'un style admirable, tel est le livre avec lequel M. Maurice Barrès fait son entrée sous la Coupole.

FERDINAND BAC

Vieille Allemagne.

La littérature française a fait, cette année, une recrue inattendue en la personne de M. Ferdinand Bac, le charmant artiste, dont le nom, jusqu'ici, ne suscitait à la pensée que ces frivoles images de petites femmes, ces légers tableaux de la vie de Paris, que, depuis des années, nous sommes accoutumés à déguster : sans crier gare, il a passé, avec armes et bagages — emportant, j'espère bien,

ses crayons et ses pinceaux — dans le camp des hommes sérieux qui seront sans doute un peu stupéfaits, mais qui ne pourront manquer, en bonne foi, de faire un accueil chaleureux à *Vieille Allemagne*, un livre tout à fait délicieux dont je voudrais pouvoir vous dire toute la séduction et le charme pénétrant.

C'est le voyage en Allemagne d'un amoureux du passé qui, en plein xxe siècle, en pleine époque, hélas ! d'Algésiras et de Tanger, a su faire revivre à nos yeux l'antique et douce Germanie, celle que nos poètes ont si bien comprise et si éloquemment chantée, celle qui était « lente, joviale et rêveuse, celle qui ne savait pas faire le pas de parade ».

Il est parti pour l'Allemagne avec le désir d'y regarder les manoirs antiques que Victor Hugo chanta dans *le Rhin*, d'y faire de pieux pèlerinages aux demeures d'Albert Dürer et de Schiller ; et, malgré les observations d'un de ses compagnons de voyage, épris du « Jung Deutschland », qui lui faisait remarquer combien il serait plus intéressant de visiter les usines d'électricité, d'admirer les docks de Hambourg, de dénombrer les arsenaux, les hauts fourneaux et les bateaux à vapeur, il a su retrouver les vestiges d'un passé encore vivant où palpite l'âme immuablement belle de « la Vieille Allemagne », que les ingénieurs, les caporaux et les hommes d'Etat ne sauraient dissimuler longtemps à l'œil d'un artiste et d'un amoureux d'idéal.

Au lieu d'aller chercher l'Allemagne à Berlin, à

Hambourg ou à Kiel, il s'est complu dans les paysages de Nuremberg, dont il n'a pas visité les usines, mais où il a refait la promenade des remparts, où il a visité pieusement « la rôtisserie à la Cloche aux saucisses », la Cathédrale, le Château impérial, la maison d'Albert Dürer. Il est allé à Louisbourg, patrie du rococo, berceau des princes allemands du XVIIIe siècle. Il est allé à Marbach où il a vu la maison natale de Schiller, où il a connu la petite-fille de la fiancée de Messine, où il a foulé le sol du « jardin de l'amitié » et du « jardin de l'amour ».

Au cours de cette promenade où, sous le présent raide, compassé, utilitaire, il a su retrouver le passé charmant et permanent, que d'anecdotes amusantes ou sentimentales, que de types croqués sur le vif, que de souvenirs évoqués et rappelés, et aussi quelle érudition aimable, quelle merveilleuse connaissance de l'histoire, du sol et de la langue !

J'ai lu ce livre avec un plaisir raffiné qui sera, je crois, partagé par le public, ravi de cette promenade à travers « la vieille Allemagne » si paisible, si délicieusement poétique, où l'on savait encore jouer avec les soldats de plomb de Nuremberg, que n'avaient point encore détrônés les joujoux mécaniques...

C'était une entreprise originale et hardie que d'évoquer à nos yeux, en l'an de grâce 1906, de telles images. M. Ferdinand Bac l'a menée à bien, en véritable artiste, en philosophe, en écrivain

doué des plus remarquables qualités littéraires ; c'est une étonnante surprise qu'il a faite là aux lettrés, et ces derniers sauront, je n'en doute pas, l'en récompenser par le plus franc et le plus légitime succès.

Mme THÉRÈSE VIANZONE

Les Impressions d'une Française en Amérique.

Mme Thérèse Vianzone, qui a fait un long et instructif voyage en Amérique et qui a approché le président Roosevelt et sa famille, nous communique *les Impressions d'une Française en Amérique* (Etats-Unis et Canada). Sous la forme familière de lettres écrites au jour le jour à une amie intime, Mme Vianzone se contente de noter ses impressions, de raconter ses visites, de dire ce qu'elle a vu et ce qu'elle a entendu ; mais, comme il se trouve qu'elle sait admirablement regarder et voir et que ses interlocuteurs furent tour à tour les représentants de toutes les classes et de toutes les opinions, depuis Carnegie jusqu'au cardinal Gibbons et à M. Wilfrid Laurier, elle est arrivée ainsi à nous donner un des documents les plus précieux, les plus originaux, les plus vivants que nous ayons eus depuis longtemps sur cette passionnante Amérique.

GEORGES MOREAU

L'Envers des États-Unis.

C'est, encore une fois, en Amérique que nous sommes conduits par M. Georges Moreau, en un volume intitulé *l'Envers des États-Unis*. Ce titre indique évidemment chez l'auteur l'espoir de nous révéler des choses qu'on ne nous a pas encore fait voir, et, de fait, il semble manquer un peu d'indulgence pour les « successeurs de Christophe Colomb » qui, depuis quelques années, s'acharnent à l'envi à découvrir l'Amérique ; sans nous attarder à rechercher si les critiques de M. Georges Moreau sont justifiées, avouons que son livre contient, en ses trois cents pages, une foule de documents intéressants et amusants. Ce diable de pays est décidément une mine admirable, et il y a de beaux jours encore pour les voyageurs qui viendront nous raconter, à nous, infortunés sédentaires, ce qu'ils y ont vu, admiré ou critiqué.

M. Georges Moreau étudie tour à tour le sol et ses produits, l'histoire, l'activité et la vie américaines ; il termine en nous exposant les « tares du nouveau monde » et les périls qui le menacent, après avoir ausculté l'oncle Sam, « un gros bonhomme très actif, vantard, goguenard et ignorant, menacé par l'alcoolisme et le sang noir, et devant crever

de pléthore ou succomber encore jeune, accablé par les maladies du vieil âge » sous les yeux de l'Europe, heureuse de voir disparaître le danger qui si longtemps l'aura menacée.

MEMENTO DU MOIS DE FÉVRIER

ROMANS

Alderic (Marie). — *Marinette.*

Aubry (Octave). — *La Face d'airain*, « roman de l'énergie individuelle ».

Beaume (Georges). — *La Bourrasque.*

Beaumont (Maurice de). — *Parpailhol.*

Bertsch (Hugo). — *Frère et Sœur*, œuvre d'un ouvrier allemand de New-York, traduite par Mme de Komar et préfacée par M. François Coppée.

Brulat (Paul). — *Rina*, un livre d'histoire et d'imagination.

Champol. — *Autre Temps.* Un chaste roman paru dans la collection « Hermine » et fait pour charmer les jeunes filles.

Daudet (Alphonse). — *L'Évangéliste*, nouvelle édition.

Debay (Victor). — *L'Étoile.* Émouvante histoire de mœurs théâtrales.

Delly. — *Une Femme supérieure.*

Dorlisheim. — *La Durmellière*, un livre tout à fait remarquable et émouvant.

Dostoïevski. — *Le Carnet d'un Inconnu*, roman inédit traduit par J.-W. Bienstock et Ch. Torquet.

Dubor (G. de). — *Les Baisers de Cnide.* C'est un roman tout à fait gracieux où de scabreuses histoires sont contées d'une plume légère : celle de la petite reine Lydie, qui vécut

dans l'antique Orient, au milieu des richesses de Sardes, dans des jardins enchanteurs, qui faisaient — c'est elle qui nous le dit — une ceinture de verdure et de fleurs à son palais de marbre rose. Le livre est très gracieux et il témoigne de la plus aimable et de la plus séduisante érudition.

Estrées-Guyencourt (d'). — *Les Aventures étonnantes de M. et Mme Fanor*, un livre divertissant, illustré d'étourdissante manière par Benjamin Rabier.

Fauvel (Henri). — *Le Docteur Jobert.*

Frapié (Léon). — *L'École.*

Gounouilhou (Jean). — *Cinq Contes pour les Antiquaires*, très amusants, très spirituels, très verveux.

Guillaumin (Emile). — *Près du Sol.*

Guitet-Vauquelin (Pierre). — *Le Triomphe de la Chair.* Un livre dont on me dit qu'il peut être mis entre toutes les mains, ce qui m'étonne un peu.

Hall Caine. — *L'Enfant prodigue.* Traduit de l'anglais par A. de Jassaud.

Hermant (Abel). — *Les Grands Bourgeois.* « Mémoires pour servir à l'histoire de la Société. » Le grand public a pris un vif plaisir à cette œuvre spirituelle et mordante, étonnante galerie de types éternels, intimement mêlés à la chronique d'aujourd'hui, où il est bien parfois pris un peu à parti, mais avec tant d'esprit, de verve et d'agrément qu'il est désarmé et conduit à rire ou à sourire de ses ridicules et de ses faiblesses.

Ivray (Mme Jean d'). — *Janua Cœli.* L'auteur a situé son roman dans une Alexandrie où sont aux prises le dogme chrétien et la sagesse néo-platonicienne. Mais de ce conflit doctrinal, le romancier fait, comme il sied, un conflit de sensibilités, et il entraîne ses personnages (et parmi eux cette docte et voluptueuse Hyppathia que la populace devait assassiner) dans un souple entrelacs d'événements où leur âme miroite de toutes ses facettes.

Laurie (André). — *Un semestre en Suisse.* Un nouveau livre de la passionnante collection « *Sur la vie de Collège dans tous les temps et dans tous les pays* ».

Louys (Pierre). — *Aphrodite.* Nouvelle édition illustrée par Calbet.

Mary (Jules). — *Le Fils d'un Voleur*. L'auteur qui fit couler aux « rez-de-chaussées » des journaux populaires tant de torrents de larmes nous attendrit une fois de plus avec cette émouvante aventure qui fait partie de la série « des Vaincus de la vie ». Dans ce genre M. Jules Mary est passé maître et nul mieux que lui ne sait faire trembler et sangloter une foule anxieuse.

Meade (L.T). — *Le Secret du Docteur*.

Meyer-Forster. — *Jeunesse de Prince*, traduit par Wilhem Bauer.

Mirbeau (Octave). — *Sébastien Roch*. Il est difficile de parler de cet âpre livre après tant de critiques qui lui ont assigné sa place parmi les œuvres maîtresses du roman contemporain ; du moins il m'est permis de louer la manière dont il a été cette fois présenté au public. L'éditeur en effet a voulu donner à ces pages une parure digne d'elles, et, pour faire de *Sébastien Roch* un objet de haute et précieuse bibliophilie, il a demandé au dessinateur H.-G. Ibels de l'illustrer. Celui-ci s'est acquitté de sa tâche avec un rare talent : il a parsemé le livre d'images pittoresques, spirituelles, passionnées et douloureuses, d'où il se dégage une poignante impression de vie et de réalité.

Nisson (C.). — *Intruse*.

Ouida. — *Les Deux petits sabots*, traduit par Claude Pascal.

Pert (Camille). — *L'Amour vengeur*.

Pierquin (Hubert). — *La Table d'émeraude*, un recueil de courtes nouvelles et de poèmes en prose. Leur style coloré, chatoyant, un peu mystique, est bien celui qui convenait à cette émouvante évocation d'histoire et de mythologie.

Remon (Maurice). — *La Retraite*, un roman tiré de l'œuvre célèbre de Beyerlein.

Revel (Jean). — *Terriens*.

Romeuf (Louis de). — *L'Entrave*.

Sander Pierron. — *Le Tribun*.

Straunik (Ivan). — *Les Mages sans étoile*, « Ames Russes ».

Toudouze (G.). — *Reine en sabots* (1813).

Verdène (Georges). — *Ceux qu'on méprise*, « roman de la vie actuelle en Russie ». Préface d'Anatole France.

Villers (Marc). — *Le Cyclone*, « roman d'un gentilhomme poitevin 1792-1815 ».

Voos de Ghiselles (Georges). — *L'autre Justice.*
Wildenbruch. — *Vice-Maman.* Traduit de l'allemand.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

André (Paul). *Le Problème du sentiment.* Un essai d'investigations littéraires.

Andriamena. — *A Madagascar.*

Andrieux (Louis). — *La Commune à Lyon en 1870 et 1871.* Le livre est d'une abondante documentation et d'une lecture très intéressante; ce n'est pas tout à fait de la froide histoire : le ton de la préface, où M. Andrieux se montre polémiste aussi violent que jamais, suffit à nous l'indiquer.

Armelin (Gaston). — *Le Poème de la Grande Armée (1805).* L'auteur a puisé sa documentation au Mémorial, aux Bulletins et aux estampes; son vers, de technique hugolienne, resplendit, s'ébroue, charge ou caracole et, sur ses douze pieds retentissants qui jamais ne bronchent, parcourt une héroïque carrière de trois cents pages, à travers Souabe, Autriche et Moravie.

Berard (Victor). — *L'Affaire marocaine.*

Bernard (Jean). — *La Vie de Paris.* L'auteur continue la publication de ses livres d'une si amusante documentation en un volume consacré à 1905.

Bernouard (Francis). — *Des roses sous la bruine.* Un recueil de ravissantes poésies.

Bernstein (Henry). — *La Rafale*, la pièce dont le succès fut si brillant au théâtre du Gymnase.

Berot (Mme). — *Conquêtes sociales.* Œuvre féministe.

Bompard (Jacques). — *L'Adolescence inquiète*, poésies.

Bos (Charles). — *La Marine qu'il nous faut.* Utile ouvrage préfacé par Edouard Lockroy.

Bourdeau (J.). — *Poètes et Humoristes de l'Allemagne.* Une intéressante étude où nous voyons « La France et les Français jugés à l'étranger ».

Brisson (P.). — *Histoire du travail et des travailleurs.*

Carlyle (Thomas). — *Pamphlets du dernier jour.* Une très littéraire traduction publiée par Edmond Barthélemy d'une œuvre où le célèbre écrivain anglais a voulu, dit M. John Morley, « nous montrer la dissolution morale et sociale qui s'opère parmi nous, le péril énorme qu'il y a à voguer les yeux fermés, sans gouvernail, sans carte, sans boussole ».

Caylus (Duc de). — *Où nous en sommes.* « Un Memento électoral » publié à la veille des élections législatives de 1906. Cette brochure contient l'établissement, sur documents officiels, de notre situation financière et passe en revue les lois et discussions principales de la dernière législature. Il est des lectures plus réconfortantes, il ne saurait en être de plus utiles!

Cayotte (Louis). — *Dictionnaire de rimes* Cet ouvrage, rédigé sur un plan assez nouveau, me paraît extrêmement commode et pratique; avec un tel livre et un peu d'inspiration on ne saurait manquer de devenir un excellent poète.

Chevillet (J.). — *Les Souvenirs de J. Chevillet, trompette du 8e régiment de chasseurs à cheval.* pages curieuses et pittoresques éloquemment préfacées par Henry Houssaye.

Citoleux (Marc). — *La Poésie philosophique au dix-neuvième siècle.*

Clausewitz — *La Campagne de 1799 en Italie et en Suisse.* Traduction du capitaine breveté A. Niessel.

Croisset (Francis de). — *Le Bonheur, Mesdames!* La triomphante pièce des Variétés.

Dalsème (A.-J.). — *L'Idéal*, une poétique saynète.

Daudet (Ernest). — *La Terreur Blanche.* « Épisodes et Souvenirs ».

Douarche. — *Les Tribunaux civils de Paris pendant la Révolution (1791-1800).* Très curieux documents inédits.

Druon (H.) — *Fénelon archevêque de Cambrai.*

Du Bois (Albert). — *Classiques ou Primitifs?* Étude littéraire.

Dujardin (Edouard). — *La Source du fleuve Chrétien.* « Histoire

critique du judaïsme ancien et du christianisme primitif » où abondent les aperçus nouveaux.

Dumas (Roger). — *Vers le Destin*, un poème préfacé par M. Lintilhac,

Dumolin (Maurice). — *Précis d'Histoire militaire.*

Duret (Théodore). — Manet, « son histoire et son œuvre ». Un livre orné de douze compositions originales où s'affirme le génie du peintre impressionniste. M. Théodore Duret était qualifié pour écrire ce livre, car il fut des premiers, avec Baudelaire et Zola, à comprendre et à défendre le peintre du *Déjeuner sur l'herbe*. Complétant les biographies antérieures d'Edmond Bazire et d'Antonin Proust, il précise, à la lumière d'anecdotes significatives, les rapports de Manet avec sa famille, ses amis, les jurys, les administrations, les visiteurs d'expositions et les collectionneurs.

Duval (Jules). — *Napoléon, Bülow et Bernadotte, 1813*, « offensives contre Berlin ».

Faguet (Emile). — *L'Anticléricalisme*, un livre où l'auteur continuant d'appliquer les principes qu'il énonça dans son « *Libéralisme* » juge avec quelque sévérité nos actuels politiciens.

Ferrand (Edmond). — *Première Jeunesse*, poésies.

Gachot (Edouard). — *Les Campagnes de 1799*, « Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande ».

Gaucher (Capitaine breveté). — *Thèmes tactiques vécus.*

Gonnard. — *La Femme dans l'Industrie.*

Grand-Carteret (John). — *Galanteries dix-huitième siècle*, « vers, prose et images ».

Grimal (Jean). — *La Guerre de 1870 et ses enseignements*, d'après le cours professé au 227e de ligne : « les causes de nos revers ».

Hamet (Ismaël). — *Les Musulmans français.*

Heine (Henri). — *Henri Heine*, un livre paru dans la précieuse « collection des plus belles pages », quelque temps après l'anniversaire de l'auteur et où apparaît, dans une sélection remarquablement faite, l'œuvre délicieuse du grand poète lyrique du XIXe siècle, de l'auteur de *l'Intermezzo*, *d'Atta Troll*, du *Tambour Legrand* et de tant de chefs-d'œuvre où s'épanouit pour notre joie le génie de

ce « rossignol allemand qui avait fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire ».

Hennet (L.). — *Les Volontaires nationaux pendant la Révolution*, un volume où l'auteur poursuivant son œuvre fait « l'historique militaire » et étudie les « états de service du 19e bataillon de Paris, dit du Pont-Neuf, du 27e (bataillon de la Réunion), des chasseurs et compagnies franches et du bataillon des grenadiers levés en 1792 ».

Joannidès (A.). — *La Comédie Française, année 1905*, où l'auteur poursuit la série de ses publications annuelles si intéressantes, si vivantes, si documentées.

Kessler (Général). — *La Patrie menacée.*

Lacour (Robert de). — *La Résistance aux actes de l'autorité publique*, (résistance légale), livre remarquable tout à la fois d'un historien, d'un juriste et d'un citoyen qui a l'exacte notion de ses droits.

La Hire (Jean de). — *Le Président Fallières*, une plaquette, illustrée de photographies et de dessins à la plume et remplie de documents intéressants et fort littérairement présentés.

Lallemand (Léon). — *Histoire de la charité au Moyen-Age du dixième au seizième siècle.*

Lautrec (Gabriel de). — *Les Roses noires*, poésies.

Lebey (André). — *Les trois coups d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte.*

Leblond (Marius-Ary). — *Leconte de Lisle*, une intéressante étude d'après des documents nouveaux.

Levallois (Ernest), adjoint au maire du XIe arr. — *Questions actuelles.*

Loviot (Louis). — *Les Lettres de Gabrielle Delzant*, où apparaît la plus originale, la plus jolie, la plus aimable figure de femme moderne qu'on puisse rêver.

Marion (Marcel). — *Le Garde des sceaux Lamoignon et la Réforme judiciaire de 1788.*

Marsan (Jules) — *La pastorale dramatique en France à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième siècle.*

Maumus (Le P.). — *Le Despotisme jacobin.* L'éloquent dominicain, dont personne ne saurait suspecter la foi républicaine et le libéralisme, publie sous ce titre ces « Lettres d'un Libéral », ardentes et fortes, qui constituent un véri-

table acte d'accusation contre la politique de ces deux dernières années.

Mézières (Alfred). — *Au temps passé*, un volume d'une grâce attachante où sont réunis les précieux souvenirs de l'auteur.

Mortimer-Megret (Cte). — *Piqûres d'épingle et Coups de fouet.*

Moulin (H. A). — *La question marocaine*, d'après les documents du Livre Jaune.

Nass (Dr). — *Pauvres Docteurs*, un livre de mœurs médicales.

Nerthal. — *Michelet*. Où l'auteur étudie les amours et les haines du grand historien.

Nidvine (Capitaine Serge). — *La Cavalerie russe* pendant la guerre russo-japonaise.

Noël (Octave). — *Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés*. Le troisième volume de cet ouvrage si important et si précieux, qui s'étend depuis la Révolution française jusqu'à la guerre de 1870.

Notovitch (Nicolas). — *La Russie et l'alliance anglaise*. Une étude historique et politique dans laquelle, se basant sur une étude approfondie du droit international et de l'histoire, l'auteur préconise la conclusion d'une triplice nouvelle entre la Russie, la France et l'Angleterre, triplice qui garantirait la paix du monde, et qui, pour cette seule raison, doit être, aux yeux de l'auteur, ardemment souhaitée par l'empereur Nicolas II et le roi Edouard VII, « Princes de la Paix ».

Palandrie (Georges de). — *Stabat Virgo Dolorosus*, le journal poétique d'un adolescent de sa quinzième à sa dix-huitième année.

atté (Paul). — *Hinterland moi.*

Péchard (Charles). — *Le Jiu-jitsu pratique*. Cette œuvre d'un commissaire de police de la ville de Paris, avec les 142 photographies qui l'illustrent, est tout à fait suggestive et elle nous donne à penser qu'on connaît dans le corps de la police parisienne « cent moyens d'arrêter, d'immobiliser, de terrasser, de conduire ou d'emporter un malfaiteur, même armé ». Les sergents de ville qui ont posé pour illustrer le livre de M. Péchard sont extrêmement brillants en image ; souhaitons qu'ils ne le soient

pas moins dans leurs duels des boulevards extérieurs avec les apaches !

Péroz (Lieutenant-colonel). — *Par vocation*. Ouvrage où cet officier a retracé sa vie militaire, vie émouvante s'il en fut, qui le conduisit dans les rangs carlistes où sa « vocation » et sa soif d'émotions guerrières l'entraînèrent à dix-huit ans, puis dans l'infanterie de marine, ce qui l'amena à servir et à guerroyer dans la plupart de nos colonies.

Pert (Mme Camille). — *Bonheur conjugal*, qui est, à ce qu'on m'affirme, « une curieuse, troublante, et audacieuse étude psycho-physiologique ».

Pie X (Pape). — *Lettre encyclique de N. T. S. P. le Pape Pie X*, aux archevêques, évêques, au clergé et au peuple sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

Pinon (René). — *La Lutte pour le Pacifique*.

Poirier (Auguste). — *L'Énéide*. L'auteur a renouvelé l'impossible tentative d'une traduction du poème de Virgile en des vers français qu'il veut faire coïncider mot pour mot avec les vers latins ; si chimérique que soit la tâche, il est du moins très honorable de l'avoir entreprise, et ce travail formidable est loin d'ailleurs d'être sans intérêt.

Pol (Stéphane). — *De Robespierre à Fouché*, « notes de police ».

Prévoisin (Robert de) et Vathaire (François de). — *Guide pratique de l'électeur*, un manuel précieux à consulter en temps de révision de listes électorales.

Sakellaridès (Mme Emma). — *La Correspondance d'Alfred de Vigny*, (1816-1863).

Saxe (Princesse Louise de). — *La Confession d'une Princesse*, sensationnelle autobiographie.

Schefer (P.). — *Dictionnaire des qualificatifs*, très ingénieux recueil d'adjectifs classés par analogie, et dont les chroniqueurs à court d'épithètes seront, sans nul doute, fort reconnaissants à l'auteur.

Scrive (Fernand). — *Simples feuilles au hasard du vent*. Cette œuvre d'un tout jeune poète lillois renferme des « fables, des contes et des strophes » d'une inspiration délicate, juvénile et jolie, et d'une harmonie tout à la fois très classique et très originale. Œuvre d'un poète très doué et dont il est permis d'attendre beaucoup.

Séailles (Gabriel). — *Léonard de Vinci*, « l'artiste et le savant, biographie psychologique ».

Shaw (Mme Mathilde). — *Illustres et Inconnus*. D'intéressants souvenirs préfacés par Jules Claretie.

Soloviev (Capitaine), du 34e régiment de tirailleurs de Sibérie orientale. — *Les Impressions d'un chef de compagnie pendant la guerre russo-japonaise.*

Tramar (Comtesse de). — *La Jeune Femme chez elle.* Où l'auteur, après avoir enseigné aux femmes l'art d'être belles, prétend leur apprendre à conduire une maison.

Varrego (Paul). — *A l'autre bout du monde.* Aventures et mœurs d'Australie.

Vathaire (François de). — V. Robert de Prévoisin.

Wallier (René). — *Le vingtième siècle politique*, année 1905.

MARS

LES ROMANS

JANE DE LA VAUDÈRE

La Sorcière d'Ecbatane.

Certain soir, Mme Jane de La Vaudère, se trouvant dans une réunion de spirites, eut la chance de voir évoquer devant elle le fantôme du mage Sariasys, qui fut célèbre sous Darius Ier, successeur de Cyrus et de Cambyse. Ce mage tint à son auditoire un discours empreint d'une grande noblesse et d'une philosophie un peu obscure, au cours duquel il s'écria : « Vous avez chanté les civilisations titanesques du monde primitif, les grands cycles intellectuels de Thèbes, de Babylone et de Ninive ;

il vous faut à présent deviner leurs erreurs ténébreuses..., raconter la réincarnation de Zaroccha, la sorcière de Médie, qui sortit de la tombe pour épouser son assassin et l'entraîner à sa suite dans la nuit éternelle. »

C'est à ce satanique entretien que nous devons *la Sorcière d'Ecbatane,* préfacée par « un esprit » auquel tout à l'heure j'ai laissé la parole. Il faut avouer que le mage fut bien inspiré en choisissant Mme Jane de La Vaudère comme interlocutrice et comme interprète, — car nulle mieux qu'elle n'était désignée, tout à la fois par la richesse de son imagination et par son étonnante connaissance des mœurs d'autrefois en Orient, pour évoquer dans des pages troublantes, tourmentées, la civilisation persane sous le règne de Darius, à l'orée du cinquième siècle, quelque temps avant la funeste entreprise des guerres médiques, — pour nous raconter ces mœurs raffinées et cruelles, cette société fastueuse et corrompue, au milieu de laquelle se déroule le « drame fantastique » qui met aux prises Nysista, la belle Égyptienne, Zaroccha, la sorcière d'Ecbatane, Arynès, le fils du satrape. Ces héros vivent un roman extraordinaire de passion, d'amour et de meurtre, où les fantômes se mêlent aux humains, où le rêve côtoie sans cesse la réalité. Tumultueux, coloré, singulièrement troublant, le roman de Mme Jane de La Vaudère est fait pour surexciter les imaginations ardentes et pour séduire les artistes épris de la

grâce perverse d'une antiquité que ressuscite à leurs yeux un très moderne écrivain.

FRÉDÉRIC BERTHOLD

Mirage d'amour.

Frédéric Berthold, à qui nous devons plusieurs romans d'un incontestable mérite, telle *l'Ombre rivale*, prétend dans son nouveau livre, *Mirage d'amour*, nous montrer le mal que peut faire à une nature ardente et enthousiaste l'idée religieuse de la renonciation volontaire et de la mortification. C'est l'histoire de Denise Chastel qui, ayant quitté le couvent à dix-neuf ans, y retourne après quelques mois de vie mondaine pour prendre le voile. Mais la vie monacale apparaît bientôt trop douce à cette assoiffée de martyre, et elle se jette dans la vie pour y étancher sa soif de douleur et de souffrance. Elle s'y efforce, je vous prie de le croire, par tous les moyens possibles, bizarres parfois et parfois un peu roides, car cette personne mystique et pieuse ne recule pas devant des démarches... audacieuses. Il est vrai que l'auteur nous explique que Denise, à son insu, « n'avait été toute sa vie qu'une amoureuse; sa piété : une illusion; ses désirs de perfection : un mirage suggestif ». Avec beaucoup de

finesse et un sens aigu d'observation, Frédéric Berthold nous a exposé ce « cas », et il a su, en un roman captivant, nous intéresser jusqu'au bout aux aventures de son inquiétante héroïne...

JEAN DORNIS

Le Voile du Temple.

Dans ce roman M. Jean Dornis aborde résolument l'un des problèmes les plus douloureux et les plus poignants de l'heure présente, celui de l'antagonisme social et religieux qui met aux prises deux catégories de Français, entre lesquels les malentendus et les outrances risquent de creuser un infranchissable fossé. Pour animer sa thèse et la personnifier, l'auteur nous conte l'aventure de Gabrielle Bernhardt, une jeune fille israélite, et de l'aristocratique lieutenant de Saint-Méhin qu'un pur et profond amour entraîne l'un vers l'autre, mais qui sont violemment séparés par les préjugés, les violences, les intransigeances de leurs races et de leurs milieux. Ces deux races, ces deux esprits, ces deux sociétés, M. Jean Dornis nous les dépeint avec une force, une précision remarquables, avec aussi le plus louable souci d'impartialité, — et entre ces deux camps si douloureusement ennemis,

il dresse la noble silhouette de l'abbé Livois, qui ne veut pas entendre parler de réprouvés, qui affirme avec force que « tous les hommes sont, au même titre, des enfants de Dieu », et qui, pour avoir voulu être, entre « la vieille chaîne des traditions et l'esprit nouveau qu'il faut infuser au catholicisme, l'anneau solide par où le passé se rattachera à l'avenir », se voit persécuté par une société impitoyable et intransigeante ; et, à côté de lui, celle de Robert de Sylvaire, qui, lui aussi, estime que « l'heure de la colère est finie, que les bûchers ne se rallumeront plus », que les derniers lambeaux du voile — le voile qui séparait le lieu saint d'avec le lieu très saint — doivent être écartés et laisser apercevoir à tous la lumière qui nous jettera tous à genoux, unis dans un élan d'adoration, sans athée ».

C'est un beau roman, d'une haute et noble inspiration, animé d'une large tolérance, et, je le répète, d'une sereine impartialité qui lui permet de mettre en pleine lumière les erreurs et les grandeurs des uns et des autres...

ÉTIENNE ROCHEVERRE

Les Pieds terreux.

L'auteur du roman, *les Pieds terreux*, qui signa son livre Etienne Rocheverre, était M. Nou-

vion, juge d'instruction au tribunal de la Seine, mort au cours de cette année. La disparition de cet écrivain qui débutait, je crois bien, dans les lettres, avec ce roman historique couronné au concours de la *Presse*, est grandement regrettable; car son livre est plein des plus belles et des plus nobles qualités, et pouvait faire prévoir une brillante et féconde carrière. Les « pieds terreux », dont il nous conte l'épopée en des pages vibrantes d'ardeur et de foi patriotiques, sont ces énergiques paysans du Centre, de l'Auvergne et du Limousin, « cœur de la France », qui, pendant l'année terrible, « donnèrent joyeusement, pieusement, leur vie et leur liberté pour la défense du sol natal ». Le récit de leurs exploits est conté en une langue claire, précise, éloquente, avec un pittoresque et touchant accent de terroir, et le livre est animé d'un pur et fervent amour pour la grande et la petite patrie.

PAUL BOURGET

ŒUVRES COMPLÈTES (6e vol.).

Le Luxe des autres. — Le Fantôme. — L'Eau profonde.

L'œuvre de M. Paul Bourget — inachevée encore, heureusement — apparaît aujourd'hui cepen-

dant assez définitive pour qu'on ait entrepris la publication de ses *Œuvres complètes.*

Le dernier volume, paru cette année, réunit trois romans très caractéristiques, *le Luxe des autres, le Fantôme* et *l'Eau profonde*, où ce « visiteur d'âmes » nous conte, avec quelle impitoyable et douloureuse minutie! trois aventures singulièrement émouvantes et poignantes qui nous amènent par des chemins très divers à la même conclusion sociale et philosophique que, derrière les superbes façades, derrière les brillantes apparences que la foule admire et envie, des secrets mortels se dissimulent, des drames angoissants se jouent, dont les héros coupables sont toujours — justice immanente — les bourreaux d'eux-mêmes. De ces trois œuvres, M. Paul Bourget a voulu, comme toujours, faire ressortir une haute leçon; il s'est attaché à en faire une enquête sur l'homme, et à leur donner, suivant l'expression de M. Bordeaux, « à côté de leur valeur d'art, une valeur de document ».

RESCLAUZE DE BERMON

Mariage moderne.

Mariage moderne, c'est l'histoire d'une jeune fille, Yvonne de Norande, qui se croit très positive, très politique, très raisonnable — la pauvre! — et

qui n'est en réalité qu'une jeune personne au cœur tendre, naïf et neuf. Tous ses beaux raisonnements et la confiance qu'elle a en elle-même la conduisent à accorder sa main à un certain Roger, mondain séduisant, viveur et débauché, qui la conduirait rapidement au désespoir et à la ruine, si la Providence n'intervenait à temps sous les espèces d'un bon divorce et d'un honnête amoureux, Gaston de Seignalens, naguère dédaigné, qui l'épousera, la consolera et réparera le mal qu'il avait autrefois vainement tenté d'empêcher. L'histoire est simple, comme on voit ; elle vaut par la façon dont elle est contée — sous la forme agréable d'un journal — avec beaucoup d'émotion vraie et de pathétique et simple éloquence.

BERTRAND LASSERRE

Les Cent-Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste.

La plupart de nos contemporains ne connaissent guère du général Lamarque que ses funérailles historiques. Ce n'est peut-être pas tout à fait suffisant, et l'histoire de ce général qui guerroya, vingt-deux ans durant, à travers l'Europe mérite d'être mieux connue; c'est un coin de cette histoire que nous retrace M. Bertrand Lasserre dans : *les Cent-Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste.* Cette étude historique, écrite d'après les papiers inédits du général Lamarque, présente un intérêt tout à fait captivant et nous donne des lumières nouvelles sur un des plus curieux et des]us émouvants soulèvements de la France impé–

riale et sur le général qui considéra que la guerre de Vendée était son plus grand titre de gloire : « Non seulement, disait-il, je l'ai faite avec humanité et comme si j'avais lu dans l'avenir, mais j'ai eu le courage de résister à l'autorité quand elle a blessé mes principes et ma conscience. J'ai bravé, pour être juste, humain et généreux, le pouvoir le plus despotique du monde, l'homme devant qui tout pliait. »

HENRY BORDEAUX

Pèlerinages littéraires.

M. Henry Bordeaux nous convie à le suivre dans les *Pèlerinages littéraires* qu'il fit à travers l'œuvre de quelques grands écrivains et de quelques littérateurs notoires, de Maurice Barrès à Emile Gebhart, de Pierre Loti et Jean Moréas à Sainte-Beuve et à Emile Faguet.

Comme l'indique le titre de *Pèlerinages*, où se marquent « une certaine dévotion et le plaisir d'honorer la beauté », M. Henry Bordeaux a choisi pour sujet de ses études des œuvres qu'il admire, — réservant pour d'autres la critique littéraire telle qu'il la conçoit, sans complaisance et sans faiblesse, exerçant avec rigueur un rôle de police dans « la

littérature contemporaine, au nom du goût, de l'ordre et de notre beau passé littéraire ».

On ne trouvera donc dans son livre ni attaque ni dénigrement, — ce sont de belles études enthousiastes souvent, des analyses de littérature et de psychologie qu'on lit avec un très vif et très délicat plaisir, tant il est vrai que la malveillance n'est pas le condiment nécessaire de toute critique littéraire.

J'ai particulièrement goûté dans ce livre le parallèle de Maurice Barrès et Pierre Loti en face de l'idée de la mort que le premier « traite en ennemie et à qui il déclare une guerre implacable », tandis que le second la voit « mêlée à toute la nature dont nous ne sommes pas distincts ». De là deux conceptions, deux natures; deux œuvres diamétralement opposées, celle de Barrès qui exalte la vie, « chante ce bouillonnement de l'homme qui veut devenir dieu », celle de Loti revêtue tout entière d'un voile de découragement et de mélancolie.

Puis voici Sainte-Beuve, « trop créateur pour être vraiment critique, entré dans la critique comme dans une maison étrangère, et qu'il habita sans l'avoir choisie » : le « critique malgré lui », et Alphonse Daudet, grand par son « amour passionné de la vie et des images », et Emile Faguet, « épris des visions nettes et fortes », Emile Gebhart, « notre dernier humaniste, sans doute ». Paul Bourget, positiviste chrétien; Edouard Rod, « romancier de la vie

intérieure » ; d'Annunzio, « enfant de la volupté », et Jean Moréas, Henri de Régnier, Mme de Noailles, et Chateaubriand, John Ruskin et Taine, qui sont tour à tour campés dans une analyse verveuse, subtile et forte, où foisonnent les idées exprimées en un clair et beau langage, un bon livre enfin, qui fait honneur à M. Henry Bordeaux.

UN DIPLOMATE

La Guerre possible.

Les inquiétudes sans cesse renouvelées de complications extérieures et intérieures ont fait naître en l'an 1906 toute une série de livres que signent des généraux *** ou des diplomates XXX, et dont le moindre défaut est d'entretenir dans le public l'agitation et la nervosité.

Celui que fit paraître « Un Diplomate » sous le titre : *la Guerre possible*, n'est certes rien moins que régalant, mais il est du moins plein d'enseignements et de renseignements précieux : les origines du conflit marocain, les causes secrètes de la querelle d'allemand qui nous fut cherchée y sont étudiées sans optimisme. Puis c'est un parallèle entre la brusque offensive permise à un gouvernement presque autocratique comme celui de l'Allemagne,

et la défensive rigoureuse imposée à une république parlementaire comme la nôtre ; des considérations sur Nancy, que l'auteur, contrairement à l'opinion du général Langlois — sur laquelle il s'appuie souvent d'autre part, — désirerait voir fortifier, des notes sur les chiens de guerre, la télégraphie en campagne, la défense des places fortes : tout cela évoque à l'esprit de l'auteur des idées tout d'abord très noires, puis, lorsqu'il songe au nerf de la guerre, un peu plus solide en France qu'en Allemagne, au réveil possible de la Russie, à l'aide probable de l'Angleterre, il finit par déclarer que « tout concourt à nous rassurer sur l'issue d'une guerre éventuelle ».

J'aime cette conclusion, et je regrette seulement que les prémisses ne l'aient pas laissé suffisamment entrevoir.

ANDRÉ GODARD

Le Tocsin national.

L'auteur de ce livre estime que l'œuvre est grave pour notre pays agité de redoutables problèmes religieux, sociaux et patriotiques, et il croit que le devoir s'impose aux bons Français de se grouper sous un même drapeau, de rechercher ce qui les

unit, d'oublier ce qui les divise, pour courir au danger commun.

Sans rechercher si les conclusions politiques de M. Godard sont justes, — ce n'est point, Dieu merci ! de mon ressort, — j'ai plaisir à louer sans réserve la valeur historique, littéraire et philosophique de son livre. C'est dans l'étude du passé que M. Godard va chercher des lumières sur le présent, et cette étude est pour lui l'occasion de récits historiques qui nous conduisent du moyen âge à la Révolution française, en des pages vibrantes, émouvantes et belles, que domine une haute et sereine philosophie ; — j'ai goûté particulièrement le chapitre « Torfou », consacré à la guerre de Vendée, avec cet appel à l'union : « Bonchamp, Kléber, il est temps d'associer de tels noms dans le patrimoine moral de la France... O Mayençais qui luttiez contre l'ancien despotisme de la monarchie, ô Vendéens, insurgés de 1792 contre l'athéisme bourgeois, vous fûtes de bons servants de l'idéal les uns et les autres ! Et c'est pourquoi je pressens votre réconciliation définitive au sein de la justice absolue. »

Cette réconciliation qu'il souhaite entre les adversaires de 1792, M. André Godard la prêche aux électeurs de 1906, dans les « conclusions théoriques », et dans la « conclusion pratique » de la dernière partie de son livre, « Où va la France ? », il demande « à toutes les forces divergentes de la résistance contre la coalition athée », aux royalistes, aux démocrates chrétiens, aux bonapartistes, aux répu-

blicains catholiques, de s'unir avec les progressistes pour « arracher la France à la corruption parlementaire, bouillon de culture pour tous les ferments d'athéisme et d'anarchie ».

PIERRE BIÉTRY

Le Socialisme et les Jaunes.

Parlons encore un peu politique. M. Pierre Biétry nous en fournit l'occasion avec *le Socialisme et les Jaunes*. On sait que M. Pierre Biétry est le président de cette fédération des hommes que les socialistes appelèrent autrefois avec mépris « les Jaunes » et qui, s'emparant de cette épithète, l'ont arborée comme un emblème et comme un défi. Avec eux M. Pierre Biétry mène depuis plusieurs années à travers la France, sur des affiches, dans des réunions publiques, le bon combat contre le socialisme ; c'est dans le livre, aujourd'hui, qu'il poursuit cette guerre ; il y met une véhémence, un entrain, un courage extraordinaires, et il expose que les seuls véritables réformateurs, les seuls sincères, ce sont les Jaunes, qui veulent l'indépendance de l'ouvrier, la liberté des associations ouvrières, l'affranchissement du travail, alors que les socialistes, alliés du capital spéculateur contre le capital producteur,

conduisent tout droit les êtres humains à l'esclavage, les sociétés à l'anarchisme. Il y a beaucoup d'arguments dans ce livre, il y a aussi des anathèmes qui ne sont pas des arguments, tel celui-ci : « La bête empoisonnée dont les morsures ont gangrené tout le corps social, c'est le socialisme, nous l'abattrons, nous enfouirons ses dépouilles dans le mépris public et désinfecterons la cité qu'il occupa. »

PAUL MARGUERITTE

Les Pas sur le sable.

Voici un ravissant livre, *les Pas sur le Sable*, dont l'auteur est M. Paul Margueritte — Paul Margueritte tout seul et sans l'habituelle collaboration de son frère Victor.

Rassurez-vous, ce n'est pas un divorce, et l'union littéraire et familiale à qui nous devons depuis quelques années des œuvres si remarquables n'est pas rompue[1]. Si M. Paul Margueritte a voulu pour une fois reprendre tout seul la parole, c'est que son sujet ne pouvait être traité vraiment que par lui : ce sujet, c'est lui-même, ses souvenirs et ses impressions d'enfance.

1. Elle le fut un peu plus tard, dans les premiers jours de 1907.

Avant de nous parler de lui-même cependant, il nous raconte en un chapitre émouvant : « A l'ombre des miens », son père, ce héros « qui se penche sur son berceau et sourit »; Marie-Anne, sa grand-mère, « qui vit dans sa jeunesse ce que quatre générations ne voient pas dans un siècle »; puis c'est dans « la Chrysalide », le tout petit qui s'ignore encore et se souvient (aujourd'hui seulement) de ce qu'on lui raconta; enfin dans « la Petite Enfance », la mémoire est éveillée, et c'est une foule de petits faits, de souvenirs mélancoliques ou souriants, contés par un écrivain qui sait merveilleusement faire parler une âme d'enfant — souvenez-vous de Poum et Zette! — et le livre plein de grâce, de charme et d'émotion se termine de façon poignante dans le cyclone de 1870, qui brusquement déchire le rideau léger des illusions d'un enfant de dix ans.

MEMENTO DU MOIS DE MARS

ROMANS

Aigueperse. — *A dix-huit ans.* Fraîche et tendre histoire d'une touchante jeune fille, d'une vieille grand'mère et d'un beau cousin, histoire qui se termine, après quelques larmes et quelques angoisses, dans un doux sourire et par

un mariage qui enchante tout le monde, les héros d'abord et le lecteur ensuite, ravi de cette œuvre « aimable, candide et jolie ».

Brisson (Adolphe). — *Florise Bonheur*. Nouvelle édition illustrée.

Busnach (William). — *Le Petit Gosse*. « Roman pour la jeunesse. »

Cahuet (Albéric). — *La Corbeille d'Argent*. Un charmant livre où sont contées, avec beaucoup de bonne grâce et d'esprit, les aventures d'un mari et de sa gentille femme, descendants très parisiens des « Petites misères de la vie conjugale ».

Champsaur (Félicien). — *Le Coucou*. Un roman audacieux et amusant.

Cholmondeley (Mary). — *Les Vers et la Rouille*. Traduction de Lucien Pezet.

Geiger (André). — *La Printane*. « Idylle de Biarritz ».

La Hire (Mme Marie de). — *La Nièce de l'abbé Rozan*.

Landre (Mme Jeanne). — *La Gargouille*. Œuvre qui témoigne que les femmes de lettres parfois ne s'effrayent pas de certaines audaces de langage...

Lorrain (Jean). — *Ellen*. Un roman qu'on pourra se dispenser de mettre sous clef, car il est presque chaste ; il n'en est pas moins émouvant ni intéressant, au contraire.

Merelli (Mme Valentine). — *Merella*. — Un roman autobiographique. Avec les *Mémoires de Marie Audo*, avec les *Souvenirs du docteur Caplan*, cela fait vraiment bien des livres autour d'une banale affaire d'escroquerie et de galanterie, et cela n'a vraiment que de vagues rapports avec la littérature ; mais c'est imprimé. Tout est là...

Meunier (Mme Stanislas). — *La Châtelaine d'Eza*.

Richepin (Jean). — *Contes de la Décadence romaine*.

Saint-Point (Valentine de). — *Un amour*. Ce livre est le premier d'une « trilogie de l'amour et de la mort » : c'est un roman lyrique, émouvant, audacieux, — roman de deux amants, de deux âmes, de deux cœurs, dont les aspirations, les désespérances et les éternels espoirs s'expriment en un langage magnifique d'élévation et de noblesse qui fait passer l'audace parfois un peu vive de l'inspiration.

Tarde (Alfred de). — *Hors la vie.*
Tinayre (Mme Marcelle). — *La Rebelle.*
Trouessart (C.). — *Notre Fée.* (Collection Hermine).
Willy. — *Suzette veut me lâcher.* Histoire plutôt leste soulignée de nombreuses images, lesquelles sont elles-mêmes aggravées de voyantes couleurs.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Allorges (Henri). — *L'Ame géométrique.* Un bien curieux recueil de petits poèmes. Vous connaissez les fameuses formules prosodiques à l'aide desquelles jadis on nous enseignait les théorèmes de géométrie :

Le carré de l'hypoténuse
Est égal, si je ne m'abuse...

Ce n'est pas ce genre de poésie que cultive M. Henri Allorges ; mais on ne peut s'empêcher d'y penser lorsqu'on voit les titres de ses différentes pièces qui sont tour à tour une ligne brisée, un cercle, un arc de cercle, une circonférence, etc. ; dans ces petits poèmes, M. Henri Allorges a la prétention d'exprimer la somme de poésie incluse en un triangle ou en un parallélipipède, et il a réussi, ma foi ! à nous donner un essai de poésies tout à fait original, amusant et fort harmonieux.
Archelet (Abbé). — *Les Causes du malheur pendant la vie.*
Arnoux (Alexandre). — *L'Allée des mortes.* Poésies.
Aubray (Gabriel). — *La Solution libératrice.* « Le problème de la loi de Séparation. »
Barbey d'Aurevilly. — *A côté de la Grande histoire.* Un beau livre où sont réunis des études et des articles du maître écrivain.
Baudrillart. — *Quatre cents ans de Concordat.*

Bernheim (Adrien). — *Trente ans de Théâtre.* Des lecteurs de journal ont eu la primeur de la plupart de ces pages amusantes, verveuses et pleines de souvenirs; ils les reliront en volume avec d'autant plus de plaisir qu'elles seront agrémentées de fort jolis dessins de de Losques.

Bertaut (Jules). — *Chroniqueurs et Polémistes.* Un livre où défilent, en d'incisives études, les maîtres du journalisme contemporain : de Henry Maret à Clemenceau, de Jules Huret à Henri Rochefort.

Blaze (E.). — *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, qui nous donnent de pittoresques détails sur la vie militaire sous le premier Empire.

Bonet-Maury (J.). — *L'Islamisme et le Christianisme en Afrique.*

Bonnal (Général). — *La Manœuvre de Saint-Privat.* « Critique, stratégie et tactique. »

Boucher (Arthur), colonel breveté. — *L'Armée idéale.*

Bournand (Fr.). — *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, des origines à la fin de la Révolution Française. « Bibliothèque des sciences maudites. »

Büchner (Louis). — *Force et Matière*, nouvelle édition.

Claretie (Jules). — *La Vie de Paris.* Le livre annuel toujours si captivant, si varié, si amusant.

Coppée (François). — *Des Vers français.* Sous ce titre très national, le doux poète nous donne les poèmes enflammés — *indignatio facit versus* — que lui inspirent depuis quelques années les événements de notre vie politique. Il rappelle en quelques lignes d'avant-propos que son premier recueil de vers, *le Reliquaire*, parut en 1866 et il s'enorgueillit de ces quarante années de fidélité à la Muse.

Demolder (Eugène). — *L'Espagne en auto.* La relation d'un voyage fait avec Lucien Guitry.

Derennes (Charles). — *La Tempête.* Ce beau livre de vers que je préfère à *l'Enivrante Angoisse* est dédié au Rocher de Chateaubriand; c'est vous dire que ses tendances sont plutôt romantiques.

Diehl (Charles). — *Figures byzantines.* Une œuvre séduisante et forte.

Duval (Georges). — *Vers à Suzon.*

Eudel (Paul). — *La Hollande et les Hollandais*, où l'auteur nous promène de La Haye à Dordrecht, à Leyde, à Delft, dans les jardins de Haarlem, dans le port de Rotterdam, guide aimable, érudit et disert.

Ferrier (Jeanne-Paul). — *Polichinelle*. Une jolie bluette.

Flaubert (Gustave). — *Lettres à sa nièce Caroline*.

Glatigny. — *Œuvres complètes*.

Gratterolle des Herbiers (René). — *La Vie Ardente*.

Hervieu (Paul). — *Le Réveil. L'Énigme*. Les deux puissantes œuvres dramatiques réunies en un volume.

Jacob (Louis). — *Le Royaume de Bourgogne*. Un volume qui nous ramène dans les parages lointains du onzième siècle.

Klotz (L.-L.). — *L'Armée en 1906*. « Considérations à propos du budget de la guerre. »

Kropotkine (Pierre). — *L'Entr'aide*. « Un facteur de l'évolution ». Volume tout à fait émouvant et remarquable où l'auteur offre, je crois bien, le règne animal en exemple à l'humanité.

Le Chatelier (Georges). — *Louis-Pierre Deseine*, statuaire, sculpteur du Roi et du Prince de Condé. « Sa vie et ses œuvres. »

Lefort (Joseph). — *Les Caisses de retraites ouvrières*.

Lemaître (Jules). — *Bertrade*.

Lery (Jean). — *Choses à dire*, « du plaisant au sévère ».

Leudet (Maurice). — *Almanach des Sports*. Une précieuse publication dont l'ampleur et l'autorité s'accroissent d'année en année et qui a bien servi la cause si intéressante et si moderne du sport.

Lhermitte (G.) et Maria Verone. — *La Séparation et ses conséquences*.

L'Hotte (Général). — *Questions équestres*. Un livre qui touche à l'histoire, car il est illustré d'anecdotes fameuses et d'exemples mémorables, et il a pour auteur le célèbre homme de cheval dont les *Souvenirs* publiés l'an dernier avaient tant passionné les cavaliers. Ils ne seront pas moins intéressés par ces *Questions équestres*, véritable manuel technique et pratique, rédigé en une langue claire, précise, parfois éloquente, de « toutes

ces qualités de savoir, d'intelligence, de volonté et d'inspiration qui constituent le véritable écuyer ».

Massis (Henri). — *Comment Émile Zola composait ses romans*, « d'après ses notes personnelles et inédites ». Un très intéressant ouvrage de documentation littéraire.

Matagrin (Franck). — *Vernon et le château d'Argeville.* Un joli volume monographique.

Maurel (André). — *Petites Villes d'Italie*, où l'auteur nous promène en Toscane et en Vénétie, de Pise à Brescia, à Vérone, à Mantoue, à Padoue, etc.

Mendès (Catulle). — *Glatigny.* Le drame funambulesque, mêlé de chansons et de danses, grâce auquel l'auteur fit applaudir la poésie française et revivre un délicieux poète.

Mérat (Albert). — *Œuvres choisies.*

Moréas (Jean). — *Paysages et Sentiments,* un délicieux volume paru dans la Collection des « Scripta brevia ».

Mun (Comte Albert de). — *Contre la Séparation.*

Muret (Maurice). — *La Littérature italienne d'aujourd'hui.*

Normand (Charles). — *Les Amusettes historiques.* Un livre de séduisante et divertissante documentation où il est question du « chien de l'Impératrice Joséphine », de « l'omelette du Prince de Condé », de la « barbe d'Henri Ier, roi d'Angleterre », et de maintes autres choses futiles en apparence et qui appartiennent cependant à l'histoire.

Nys (Ernest). — *Le Droit international.*

Pedoya (Général). — *L'Armée n'est pas commandée.*

Pontoppidan. — *Au seuil de la porte.*

Provins (Michel). — *Du désir au fruit défendu.* Recueil de comédies incisives, spirituelles, amusantes.

Régnier (Henri de). — *La Sandale ailée.* Recueil des beaux poèmes composés de 1903 à 1905.

Riat (Georges). — *Gustave Courbet.*

Rod (Edouard). — *L'Affaire J.-J. Rousseau.* Un fort beau livre d'histoire littéraire, judiciaire et philosophique.

Sanvert (Abbé). — *Saint Augustin.*

Sorel (G.). — *Renan, historien du Christianisme.*

Tchernoff (I.). — *Le Parti républicain au coup d'État et sous le second Empire*, d'après des documents et des souvenirs inédits.

Troubat (Jules). — *« Le Livre d'Amour »* de Sainte-Beuve qui est en passe de devenir un des livres les plus édités qui soient. Les vers, hélas! n'en sont pas devenus meilleurs.

Trouillot (Georges). — *Pour l'idée laïque.* Recueil de discours prononcés au cours de la discussion de la loi des Associations.

Vérone (Maria). — Voir G. Lhermitte.

Waldeck-Rousseau. — *L'État et la Liberté.* 2e partie de cette œuvre admirable, contenant les écrits et les discours du célèbre homme d'État, de 1883 à 1885.

AVRIL

LES ROMANS

HENRI ARDEL

L'Absence.

Ce roman pourrait porter comme épigraphe cette pensée de La Rochefoucauld : « L'absence diminue les attachements médiocres et augmente les grands, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. » L' « absence » de Pierre Chartrans obligé de s'expatrier en Indo-Chine a exaspéré et épuré son amour profond pour Jacqueline Nozales, femme coquette, évaporée, insouciante, qui, elle, a bien vite oublié... Entre ces deux héros séparés par les océans, un drame se joue, dont vous prévoyez

le dénouement : c'est le désespoir et la mort volontaire au loin de l'amoureux fervent. M. Henri Ardel nous le conte avec une émotion profonde et une très agréable et très éloquente verve descriptive qui nous promène de Paris à Venise et en Chine; c'est un très bon roman digne du talent de son auteur.

ÉMILE GOUDEAU

Des Fous.

M. Émile Goudeau, le bon poète, qui s'est presque toujours contenté jusqu'ici de nous émouvoir doucement ou de nous égayer, a entrepris cette fois-ci de nous faire frémir en nous racontant une angoissante et douloureuse histoire où s'agitent éperdument *Des Fous*; c'est tour à tour : l'amoureux Serneuil, l'aliéniste Zoil, le peintre Chevalosque, qui sont emportés dans une contagion de folie et d'abêtissement. Devant ces cabanons, ces camisoles de force, devant ces hommes qui « sentent crier et grincer au fond d'eux le démon malfaisant, parfois terrassé et sans cesse renaissant », on éprouve un sentiment de terreur, de malaise et d'horreur, la sueur perle au front et l'on est tenté de demander grâce à l'auteur. Mais l'auteur est impitoyable, il va jusqu'au bout de son sujet et ne fait qu'une concession à la vie et à

la raison en la personne du poète Lynar (car le seul être, à peu près sain d'esprit, du livre, est un poète : c'est de la partialité!); celui-ci tire de toutes ces horreurs une consolante philosophie ; il se demande : « Dans ce demi-songe si bref qu'est la vie, où est la raison? où est la folie? où le réel? où le rêve? La vérité éternelle n'existe pas pour nos faibles cerveaux, pour nos âmes vagues ; seule a l'air d'exister vraiment la beauté fugitive, la divine beauté. »

ANTONIN LAVERGNE

Tantoune.

M. Antonin Lavergne, qui nous avait donné naguère un puissant et douloureux roman, *Jean Coste ou l'Instituteur de village*, où les misères et les tristesses de la vie d'un maître d'école étaient peintes avec une vigueur et une tristesse farouches, nous offre, avec *Tantoune*, un roman d'un genre tout à fait différent; ce n'est plus une étude sociale, un cahier de revendications impérieusement présenté, c'est un pur roman sentimental rempli de poésie et d'émotion qui a pour cadre des paysages méridionaux, pleins de soleil et de lumière ; l'histoire de cette « Tantoune » qui consacre sa vie tout entière à son neveu Younet qu'elle

couvé d'une tendresse maternelle, jalouse, exclusive, qu'elle défend contre les dangers réels ou imaginaires que lui fait courir le second mariage de son père, est touchante et émouvante au possible; elle témoigne d'un très délicat et très fin sens psychologique, et donne à M. Lavergne l'occasion d'une fort amusante peinture de mœurs de paysans méridionaux d'il y a cinquante ans; j'ajoute que la parfaite chasteté du livre permet — suivant la formule — de le laisser entre toutes les mains.

BRADA

Disparu.

Brada est, on le sait, le pseudonyme d'une femme de lettres au talent très apprécié et très délicat, qui nous a déjà donné des romans d'une grâce exquise, telle cette *Isolée* dont le succès fut si retentissant. Le nouveau roman de Brada brille des mêmes qualités de style et d'analyse que le précédent; il en a d'autres que le grand public prisera peut-être davantage encore, celles d'un véritable roman-feuilleton : l'histoire de cet honnête ingénieur, Marcel Lecomte, épris d'une délicieuse et tendre jeune fille, Geneviève Vaudrey, dont le bonheur serait parfait, s'il n'avait pour demi-frère

une ténébreuse canaille du nom de Giuliano, est, en effet, pleine de péripéties émouvantes : substitution de noms, tentative de meurtre, disparition, subtiles recherches du disparu ; tout cela d'ailleurs est très intéressant et finit admirablement par un double mariage que les âmes tendres souhaitaient depuis la première page du roman.

FÉLIX ROCQUAIN

Notes et Fragments d'histoire.

Ces *Notes et Fragments d'histoire* apparaissent au premier abord bien diverses et bien décousues. Songez qu'elles nous parlent tour à tour de « l'hypnotisme au moyen âge », de « la politique sous le second Empire », qu'elles nous donnent « une légende sous Philippe le Bel » et des « notes sur Napoléon Ier ». Quoi encore? une « lettre de Fourier », une notice sur « les travaux de Michelet aux Archives nationales ». Toutes ces notes, mises par M. Rocquain dans leur ordre chronologique, ont été prises par lui au cours de ses travaux dans les Archives nationales où, suivant le mot de Michelet, « on entend le bruit des événements écoulés, le

murmure de l'histoire ressuscitée ». Parmi tous ces secrets, parmi tous ces souvenirs et tous ces faits qui relient les Français du vingtième siècle aux sujets de Philippe le Bel, M. Félix Rocquain a choisi quelques-unes de ses trouvailles pour nous en faire part — vous en avez lu plus haut l'énumération — et l'ensemble constitue un livre d'un précieux intérêt et d'une rare séduction.

VICOMTE DE GONTAUT-BIRON

Mon ambassade en Allemagne
(1872-1873).

Au moment où l'heureux épilogue de la conférence d'Algésiras venait de mettre un terme aux inquiétudes, aux angoisses parfois, que soulevèrent en 1905-1906 les relations franco-allemandes, on ne put lire sans une émotion profonde *Mon Ambassade en Allemagne, 1872-1873*, par le vicomte de Gontaut-Biron. Ce sont les mémoires de l'éminent diplomate à qui incomba la redoutable et douloureuse mission de représenter la France à Berlin au lendemain de l'Année terrible : ces mémoires ont été, conformément à son désir, « revus et agencés pour être livrés au public », par M. André Dreux, archiviste paléographe, qui a su leur laisser toute

leur poignante valeur documentaire. Songe-t-on à ce que pouvait être, en 1872, la situation d'un ambassadeur de France à Berlin? Quel tact, quelle dignité, quel patriotisme il fallait à un diplomate pour parler au nom d'un pays meurtri, dont la politique ne pouvait être qu'une politique d'abstention et d'effacement et ne voulait cependant pas être une politique de complaisance et de peur! M. de Gontaut-Biron s'acquitta de cette mission, on le sait, avec un talent, un dévouement, une dignité admirables, dont il était juste de conserver le souvenir en un livre qui apporte une précieuse contribution à l'histoire de la France moderne.

G. FERRERO

Grandeur et Décadence de Rome

(3e volume).

M. Ferrero, par la solidité de son argumentation, par la façon toute vibrante dont il ressuscite les sociétés mortes, par l'originalité dont il fait montre dans sa conception du mécanisme de la vie sociale d'autrefois, justifie et incite la curiosité qui nous attache à ces lointaines évocations. L'archéologie, dans les reliques de laquelle un penseur, comme M. Ferrero, réintègre la vie, n'est plus un article

de luxe, destiné aux oisifs : la compréhension juste des textes et leur portée remise en lumière, par le rétablissement et la concordance des faits qui les ont provoqués, doivent passionner tout individu à qui il ne déplaît pas de réfléchir sur des problèmes désintéressés, ces problèmes de l'histoire qui sont comme de la poussière d'âme humaine éparpillée au caprice des siècles.

Le sous-titre du livre de M. Ferrero contient tout un programme : « la Fin d'une aristocratie » ; et quels acteurs : Cicéron, Virgile, Salluste, Octave, Antoine et Cléopâtre ! que le brillant historien a littéralement ressuscités pour nous.

Certes, on étonnera les rhétoriciens pâlis sur le *Conciones*, en leur disant que ce livre est vivant comme un roman ; rien n'est plus vrai cependant. M. G. Ferrero, sans rien laisser au caprice de l'imagination, en s'appuyant toujours sur des textes, a reconstitué les années de la décadence romaine, et il a dépouillé avec un immense labeur ces figures de leur classicisme figé, pour les situer devant nos yeux en pleine et active humanité.

MAURICE CROISET

Aristophane et les Partis à Athènes.

Voici de la politique ; mais rassurez-vous, cette politique n'a rien de contemporain ni de national :

les luttes et polémiques auxquelles elle donna lieu remontent à 426 avant Jésus-Christ; elles eurent pour théâtre les places publiques de l'Attique, pour acteurs : *Aristophane et les Partis à Athènes.*

C'est le titre d'un livre de M. Maurice Croiset, véritable reconstitution de la vie politique et sociale à Athènes au temps d'Aristophane, où l'éminent helléniste entreprend de redresser une erreur assez communément répandue qui fait du génial comique grec l'irréconciliable adversaire de la démocratie athénienne et l'instrument docile d'un parti d'opposition.

Aux yeux de M. Croiset, cette interprétation n'est point exacte : en attaquant avec tant d'énergie et de violence les hommes qui exerçaient en son temps une influence prépondérante sur la politique de son pays, Aristophane ne prenait conseil que de lui-même, « il n'appartenait à aucun parti, et ce qu'il entendait défendre, à tort ou à raison, contre les novateurs, c'était toujours le naturel athénien tel qu'il se le représentait, tel qu'il le sentait en lui-même, tel qu'il le voyait dans la tradition. Fils de la campagne et de la tradition athénienne, c'est au nom de la terre natale qu'il parlait, et c'est l'âme d'Athènes qu'il défendait contre ceux qu'il considérait comme ses corrupteurs. »

Pour étayer cette thèse, M. Maurice Croiset étudie tour à tour les différentes comédies d'Aristophane, et il les confronte avec les événements de la vie politique intérieure et extérieure d'Athènes;

ainsi il fait apparaître l'unité d'inspiration des quatre comédies : *les Babyloniens, les Acharniens, les Cavaliers* et *les Guêpes*, représentées durant la domination de Cléon, et dans lesquelles Aristophane flétrit ces démagogues instigateurs de guerre civile et de guerre étrangère, — délateurs et accusateurs éternels, qui « tendaient à pervertir le caractère athénien, puisqu'ils faisaient d'un peuple naturellement doux, humain et joyeux une confrérie de juges soupçonneux, égoïstes et malveillants ». Dans tout cela, M. Maurice Croiset ne voit pas une hostilité de principe contre la démocratie, mais au contraire un désir de l'avertir et de la réformer.

Après la mort de Cléon et la conclusion de la paix avec Lacédémone, Aristophane donne *la Paix, les Oiseaux, Lysistrata, les Thesmophories, les Grenouilles*, où les attaques contre les démagogues ne revêtent plus de forme personnelle et où apparaît une seule préoccupation : « l'état général des esprits, l'exaltation aveugle qui domine le peuple dans l'assemblée, la violence des haines entre citoyens, la division profonde qui menace de devenir irrémédiable ». Puis les temps ont marché, la démocratie est devenue la forme nécessaire du gouvernement à Athènes ; Aristophane sent qu'il faut se résigner, et dans *l'Assemblée des femmes* et le *Ploutos* on devine « l'acceptation tacite d'un état de choses qu'il n'aimait pas, mais qu'il lui paraissait désormais impossible de changer ».

Telle est trop rapidement esquissée cette œuvre

de critique historique et d'analyse littéraire que nous a donnée M. Maurice Croiset; écrite dans une belle langue simple et forte, elle est d'un bout à l'autre d'un passionnant intérêt que viennent corser encore, en lui donnant un vague piment d'actualité, les allusions à la délation démagogique, aux haines et aux luttes stériles de partis si pernicieuses à « un peuple aux mœurs douces, attaché aux vieilles coutumes et à l'esprit de famille ».

Tout cela pourrait, je pense, être imprimé en l'an de grâce 1906, et sur les bords de la Seine, mais ce n'est pas la faute de M. Maurice Croiset ni celle d'Aristophane s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

G. LARROUMET

Études de Critique dramatique.

Les *Études de Critique dramatique*, de G. Larroumet, formeront pour les lettrés à venir un répertoire précieux. Le second volume, qui vient de paraître, contient les feuilletons de 1898 à 1902, classés sous les rubriques suivantes : *la Comédie et le Drame après 1870*, *le Théâtre contemporain à Paris*, *le Théâtre étranger*, et *les Critiques dramatiques*. Je n'ai pas à rappeler ici le grand

talent d'écrivain de Gustave Larroumet; mais ce m'est une occasion de donner un souvenir à l'homme d'esprit et de cœur qu'il était. En relisant les pages qu'il avait tant de joie à écrire, je le voyais dans son cabinet de l'Institut, je l'entendais causer avec sa verve discrète, avec sa bonne humeur qui allait, dans les derniers temps de sa vie, jusqu'à vouloir dissimuler ses douleurs physiques, pour ne pas attrister ceux qu'il aimait, qui l'aimaient.

LÉON BLUM

En lisant.

M. Léon Blum publie un choix de ses « réflexions critiques » réunies sous le titre *En lisant*. J'ai retrouvé avec grand plaisir dans ce livre quelques pages vraiment curieuses et fortes de critique tout à fois minutieuse et vaste. M. Léon Blum n'est certes pas un bénisseur, mais il n'est pas possédé non plus de cet esprit d'universel dénigrement que tel de ses confrères confond avec le talent; dans ce livre, où il n'a pas eu le désir de nous offrir un tableau de la littérature contemporaine, mais simplement une collection d'articles de journaux écrits au courant de l'actualité littéraire, « on trouve — nous dit-il — deux défauts très ordinaires aux cri-

tiques, qui sont : le premier, de se répéter, et le second, de se contredire. » Quoi qu'en dise M. Léon Blum, ces répétitions et ces contradictions sont bien loin de constituer un défaut, elles sont, au contraire, la marque d'une œuvre sortie de l'actualité littéraire, qui doit nécessairement évoluer et se modifier sous mille influences diverses. En ne cherchant pas à atténuer ces contradictions ni à supprimer ces répétitions, M. Léon Blum a laissé à son livre l'allure vivante et vigoureuse d'une œuvre de journaliste, et le très réel mérite littéraire de ces études et de ces portraits n'en apparaît que plus remarquable.

———

Dr A.-F. LEGENDRE

Deux années au Setchouen.

Ce récit de voyage est une « étude géographique, sociale et économique du Far West chinois », où l'auteur entreprend de stimuler la paresseuse curiosité des Européens et des Français trop ignorants de la Chine, qui est à l'heure actuelle « la grande artère mondiale, merveilleux champ où toute activité peut se déployer, où tout effort sera fructueux ». Cet effort, M. Legendre estime qu'il faut le faire, et il nous explique dans son livre comment il pourra

être accompli; bien mieux, prêchant d'exemple, il nous raconte comment il a réussi, à Tchentou, à 3.200 kilomètres de Shanghaï, seul avec l'aide de sa femme et un infirmier, à fonder une école de médecine qu'il dirigea pendant deux années.

ALBERT B. MARTINEZ ET MAURICE LEWANDOWSKI

L'Argentine au vingtième siècle.

Dans cet important ouvrage MM. Albert-B. Martinez et Maurice Lewandowski s'occupent de la République sud-américaine, à l'épanouissement de laquelle le vieux monde assiste avec curiosité, admiration et stupeur.

Dans l'introduction du livre, M. Ch. Pellegrini, ancien président de la République argentine, dit que « cette République possède toutes les conditions requises pour devenir avec le temps une des plus grandes nations du globe ».

Et c'est au développement de cette définition de l'Argentine que les auteurs nous initient dans leur excellente étude, divisée en quatre parties : l'Argentine au point de vue économique, au point de vue agricole, au point de vue financier. C'est là un

livre fait avec méthode, d'une incontestable utilité et d'une attrayante lecture.

PAUL ADAM

Vues d'Amérique.

Au moment de parler de cette œuvre magistrale, je me trouve singulièrement embarrassé; les mots, les images, les idées dansent dans mon cerveau une sarabande effrénée, et je m'aperçois une fois de plus quelle témérité c'est de vouloir — dans les étroites limites qui me sont assignées ici — analyser un livre de M. Paul Adam : cette impression commence d'ailleurs à m'être familière, je l'ai éprouvée chaque fois que j'ai eu la joie de lire une œuvre de ce bel écrivain, et le tourment de me sentir inférieur à la tâche d'en parler...

Donc, M. Paul Adam nous apporte ses *Vues d'Amérique;* après Paul Bourget, après Urbain Gohier, après Jules Huret, après tant d'autres, qui, depuis quelques années, se sont mesurés avec la titanesque nation d'outre-mer, il est, lui aussi, parti à la découverte de l'Amérique, il a entrepris de nous peindre la « Nouvelle Jouvence », ce prestigieux pays de la vie intense, que dix volumes parus en moins de trois ans, dix volumes de valeur

inégale et de tendances diverses, m'ont donné un si furieux désir de découvrir à mon tour et pour mon propre compte. Celui de M. Paul Adam met ce désir à son comble, car il est d'un enthousiasme et d'une séduction extraordinaires; le voyage que je viens de faire — en chambre, hélas ! — avec lui, est un voyage nouveau, et j'ai eu l'occasion d'y voir des choses inédites, d'y admirer notamment l'art des architectes d'Amérique, car ces immenses « buildings », qu'on nous présente généralement comme des monstres, apparaissent, dans le livre de M. Paul Adam, comme de superbes œuvres marquant le début d'une « architecture incomparable et digne des éloges décernés à toutes les anciennes ».

Sous la conduite de ce guide éloquent et enflammé, j'ai contemplé les formidables machines de Pittsburg dont il exprime la puissance et le génie humain en des pages admirables, j'ai observé ces mœurs curieuses d'une liberté supérieure, j'ai pénétré l'âme de ces « chiméristes » merveilleux dont l'esprit d'entreprise ne veut pas se laisser enfermer dans les limites de la froide raison et du sens pratique, et l'âme de ces conquérants qui ont « le jeune culte de la vigueur génératrice ».

Mais que n'ai-je pas vu et admiré en ces six cents pages, où M. Paul Adam, tour à tour poète, artiste, philosophe, économiste, m'a fait faire un inoubliable voyage à travers un miraculeux pays ! Il y a là une puissance d'évocation, une force de pensée, une

richesse de couleur merveilleuses qui font honneur à l'esprit français et ne sont point le fait de l'enfant d'une nation aussi « chauve, édentée, myope et chancelante » que le dit M. Paul Adam, amené par son enthousiasme pour la jeunesse et la force de l'Amérique à une conception peut-être excessive de notre faiblesse et de notre décrépitude.

LOUIS AUBERT

Paix Japonaise.

Cette *Paix japonaise*, dont nous parle M. Aubert, est une proche parente de l'orgueilleuse *Pax romana* d'antan : autour d'elle, toutes les ambitions du Japon s'ordonnent et se développent, et il serait peut-être temps que l'Europe commençât à comprendre ces ambitions, ces méthodes et cette nature, qu'elle cessât d'envisager je ne sais quel péril jaune de la même façon, avec les mêmes images et les mêmes mots qu'employaient les contemporains de saint Louis à l'égard des Mongols.

M. Louis Aubert, qu'une bourse de voyage autour du monde conduisit au Japon, s'efforce, pour son compte, de lever quelques voiles et de faire mieux comprendre les questions qui s'agitent entre le

Japon et la Chine, entre les Japonais et les Américains; il nous montre dans toute son ardeur, dans toute sa volonté active, la lutte qui se poursuit en ce moment pour le Pacifique. Rempli d'observations judicieuses et de documents, ce livre apporte une contribution précieuse à une étude dont l'urgence paraît chaque jour plus impérieuse aux peuples d'Europe; c'est également un livre ort agréable, car, dans la seconde partie, M. Aubert renonce aux considérations philosophiques et politiques pour nous raconter, dans un style pittoresque, le plus amusant, le plus délicieux des voyages à travers la nature, les paysages, les arts du Japon, jusqu'à cette île de Kyoto, « fleur du Japon » si belle vers le soir.

PIERRE BAUDIN

Points de vue Français.

Les chapitres de ce livre furent écrits par M. P. Baudin avant le conflit marocain et tout l'effort de pensée de l'écrivain va être enfermé dans la démonstration de ces deux postulats que je relève dans la préface :

« Mon but est de justifier, au point de vue français, l'intérêt d'une réconciliation » (entre la France et l'Allemagne).

Et plus loin :

« La réconciliation sera l'œuvre des bonnes volontés particulières des deux nations et de leur communauté d'intérêts, ou elle ne se fera pas. »

Il faut lire ce livre sagement et courageusement pensé ; il faut lire les chapitres consacrés aux « Grandes Alliances », à l'échange international des enfants et des jeunes gens, aux méthodes coloniales, aux questions de budgets, etc. M. Baudin n'est pas de ceux qui se payent de mots : ainsi que dans ses ouvrages précédents, *la Poussée* et *Forces perdues*, il appuie sa doctrine sur des faits, et il a une connaissance trop approfondie de la chose publique, pour qu'il ne soit pas profitable de prêter l'oreille à ses méditations.

LÉONCE ABEILLE

Marine française et Marines étrangères.

C'est une étude d'un véritable intérêt national que celle que M. Léonce Abeille, capitaine de frégate, consacre aux *Marine française et Marines étrangères*.

L'importance primordiale de l'organisation de notre marine ponr notre politique mondiale ne saurait aujourd'hui être contestée par personne, sur-

tout après les leçons de la guerre russo-japonaise. M. Abeille, après avoir étudié d'une part la politique navale, d'autre part l'organisation maritime des grandes puissances, et, après les avoir comparées à celle de la France, conclut que notre budget maritime sera toujours insuffisant si nous ne faisons pas disparaître les abus qui le grèvent ; ce sont là des observations et des conclusions auxquelles la haute compétence de l'auteur donne un poids considérable et qu'il importe à nos législateurs de méditer.

ANDRÉ MATER

L'Église catholique : sa constitution, son administration.

Dans le vaste sujet qu'il s'est imposé, l'auteur, M. André Mater, s'est soigneusement gardé de toute polémique, même de toute appréciation sur le brûlant sujet de la séparation ; il s'est contenté de nous montrer comment l'Église catholique apparaît, après la séparation, comme un organisme complet, et, pour mettre à la portée des modernes une matière dont les cadres datent du moyen âge, il s'est servi de termes de comparaison qui nous sont familiers ; c'est ainsi qu'il a représenté l'Église comme une « Société dont les territoires sont

divisés en circonscriptions (diocèses et paroisses), qui a un peuple (laïques), une aristocratie (clercs), une constitution (monarchique), des fonctionnaires (les ministres du culte), des ministères (les congrégations romaines), des organisations de conquête (les missions), un domaine (les bénéfices et biens de fabrique), des revenus publics (le denier de saint Pierre du Pape, les taxes des évêques, les obligations et dîmes des curés), une organisation judiciaire (des peines et des tribunaux); qu'en outre, l'Église a un droit d'association appliqué à ses auxiliaires ecclésiastiques (les ordres religieux) et à ses auxiliaires laïques (les confréries et les tiers ordres) », et qu'enfin, si les États ont des écoles publiques, l'Église a des séminaires; si les États ont des codes de lois et des systèmes de jurisprudence, l'Église catholique a des règles fixes (son droit commun), et des règles provisoires (son droit coutumier). Cette énumération donne le schéma du livre très curieux et très fort de M. André Mater. Chacune de ces questions s'y trouve examinée en un chapitre rempli de documents historiques du plus haut intérêt, et c'est un ouvrage qu'il faut lire en France, car, à quelque parti qu'on appartienne, il n'a jamais été plus nécessaire de bien connaître l'Église que depuis qu'une loi a prétendu la séparer de l'État.

GASTON JAPY

Les Idées jaunes.

J'ai parlé plus haut du courageux et vibrant volume de M. Biétry sur les « Jaunes de France » ; cette question des Jaunes levés contre les Rouges, des hommes de progrès, de réforme et de conciliation, dressés contre les hommes de la révolution et de la lutte des classes, n'a jamais été plus poignante qu'en ces temps troublés, où la révolution semble bien s'apprêter à donner un décisif effort ; voici maintenant, avec le livre de M. Gaston Japy : *les Idées Jaunes*, le patron qui, après l'ouvrier, prend la parole et expose les vraies idées de progrès et d'émancipation sociale, sur lesquelles il s'est mis d'accord avec un nombre imposant d'ouvriers convaincus que, de cette union dans le progrès et dans la réforme, des résultats pratiques naîtront, alors que du socialisme ne peuvent sortir que la négation, la destruction et la haine. Avec une remarquable abondance de documents, M. Gaston Japy démontre le néant des doctrines collectivistes « qui ne peuvent séduire que des esprits peu éclairés, des organisations grossières de gens peu intelligents, des rêveurs ou des ambitieux décidés à se faire un tremplin de ces idées, dans le but d'arriver au pouvoir en dupant le

peuple » ; après M. Biétry et d'accord avec lui, M. G. Japy montre l'indissoluble union du capital et du travail, la folie qu'il y a à parler de luttes de classes dans un pays et dans un temps où les classes n'existent plus, où il est impossible de les délimiter. En terminant, M. Japy fait un appel au travail et aux travailleurs qui doivent commander alors que les politiciens devraient obéir, car « le travail fait vivre les Français, la politique les désunit et les mine ».

ÉMILE BLÉMONT

L'Ame étoilée.

Le président très dévoué de la Société des poètes revient à ses premières, à ses éternelles amours, il publie un volume de vers intitulé *l'Ame étoilée.* Sous ce joli titre, il a réuni toute une série de petits poèmes, et où son inspiration apparaît plus fraîche, plus généreuse, plus humaine que jamais. Dans la première partie, il chante l' « Amour et la Nature » en des strophes inspirées, — dans la seconde, il a réuni des vers composés « Pour des Amis », vers de circonstance ou d'occasion, qu'il est périlleux, généralement, de fixer définitivement dans le livre ; mais les vers de M. Emile Blémont

supportent à merveille cette épreuve, car ils sont d'un bon ouvrier toujours soucieux profondément de la forme et de l'harmonie. Enfin, après un grand poème d'une ampleur et d'une générosité profonde, *En mémoire d'un enfant*, M. Émile Blémont nous conduit « Devant l'Infini », en des chants d'une gracieuse et haute inspiration, en des vers

..... faits d'amour,
De douleur et d'extase.

MEMENTO DU MOIS D'AVRIL

ROMANS

Acker (Paul). — *La Petite madame de Thianges*, c'est l'histoire douloureuse d'une âme ardente plus romanesque que sentimentale, un peu coquette, rieuse, insouciante, curieuse et légère qu'un amour trahi va accabler. L'auteur a fait de son roman une attrayante et forte étude de psychologie vivante.

Arlay (Pierre d'). — *Misette*.

Béric (Raoul). — *La Roumia*, « roman de mœurs musulmanes » illustré par M. Mahût.

Bourget (Paul). — *Voyageuses*, un des chefs-d'œuvre du maître dans l'édition définitive.

Chabrol (Alberich). — *L'Offensive*, une aimable histoire parue dans la « Petite Bibliothèque de la Famille ».

Chateaubriand. — *Atala*, une très curieuse édition qui reproduit exactement l'édition originale avec une étude sur la jeunesse de Chateaubriand, d'après des documents inédits, par Victor Giraud et Joseph Girardin ; c'est une œuvre de littérature et de bibliophilie tout à fait précieuse et qui fait grand honneur aux auteurs et à l'éditeur.

Coz (Edmond). — *Face au Péril*, un roman politique et social où l'auteur raconte l'histoire émouvante d'Esward V, souverain de la nation ikarienne, « maintenue en haut jusque-là par l'aristocratie, minée en dessous par l'anarchie ».

Dalin (Henri). — *Illusions perdues*.

Denal (Mario). — *Terre promise*.

Derennes (Charles). — *L'Amour fessé*.

Didier (Carolus). — *David*, « l'orgie biblique ».

Flobert (Pierre). — *La Fille de Triboulet*, roman historique.

Gladès (André). — *Florence Monneroy*, « récit du cœur ».

Hudry Menos. — *Ames cévenoles*.

La Bruyère. — *Midi à quatorze heures*.

Lauribar (Paul de). — *Les Amours d'un Savant*.

Machiels (Robert de). — *La Boite de Pandore*.

Mérouvel (Charles). — *Mortel Amour*.

Noël (Alexis). — *Histoire de Gervaise*, une idylle tragique qui évoque les heures sanglantes de l'Année terrible. Gervaise aime Fritz, qui fut son compagnon d'enfance, mais après des péripéties dramatiques, Fritz meurt d'une balle ennemie, et Gervaise — Ophélie moderne — devient folle. Le récit est émaillé de jolis détails, d'incidents qui tiennent le lecteur en haleine et l'attachent à tous les personnages de la petite ville où se déroule l'action, et c'est un livre plein de réelles qualités de délicatesse et d'émotion.

Pougy (Liane de). — *Yvée Lester*.

Pouret (Paul). — *Comment on aime*.

Pris (Edmond). — *Trente ans de servitude militaire*, roman vécu.

Rabusson (Henry). — *Œuvre de chair*.

Reibrach (Jean). — *La Houle*.

Saint-Aulaire (Comte A. de). — *Grésels*, roman historique.

Schalck de la Faverie. — *L'Eteignoir*.

Tessier (René). — *Le Mariage d'un Réactionnaire*, une vive et alerte étude de mœurs de province, qui fait défiler une série de figures et de types dignes du crayon de Charles Huard.

Twain (Mark). — *Le Prétendant américain.*

Vortchak (Marco). — *Papes et papesses.*

Wilde (Oscar). — *Le Portrait de monsieur W. H.*, nouvelles traduites par M. Albert Savine.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Aulard (A.). — *Les Orateurs de la Révolution*, T. I (Législative et Convention).

Benzinger (Dr). — V. Dr L. Frohnmeyer.

Blémont (Émile). — *Beautés étrangères. — Le Génie du Peuple* Deux essais de littérature écrits en une prose, à la vérité très séduisante, mais en prose tout de même, car le charmant poète qui depuis quelque trente-cinq ans nous apporte la bonne et harmonieuse parole de la muse, a fait depuis quelque temps de fréquentes infidélités à Polymnie.

Boncour (Paul). — *Les Syndicats de fonctionnaires*, un livre tout d'actualité, muni d'une préface de M. Anatole France.

Bouchor (Maurice). — *Chants pour la jeunesse*, d'une si délicieuse, si adroite, si profonde naïveté.

Brédif (L.). — *Le Caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau*, étudié dans sa vie et ses écrits.

Brunetière (Ferdinand). — *Honoré de Balzac* (1799-1850).

Cestre (Charles). — *La Révolution Française et les Poètes anglais*, une intéressante étude de littérature.

Chanoine (un ancien). — *Théologie amoureuse.*

Chauveren (Edmond de). — *Les Grands procès de la Comédie-Française, depuis les origines jusqu'à nos jours*, avec une lettre-préface de Jules Claretie.

Daunet (Gaston). — *De l'Amazone au Pacifique.*

Dayot (Armand). — *De la Régence à la Révolution. — La Vie Française au dix-huitième siècle*, d'après l'image. Un nouveau volume de cette histoire par l'image si séduisante et si vivante.

Deschanel (Paul). — *Politique intérieure et étrangère*, un volume où la séparation, les retraites, la délation, l'antipatriotisme, l'entente franco-anglaise, les affaires du Maroc sont traités en un beau langage, d'une grande élévation et d'une forte éloquence.

Durand-Auzias. — *L'Époque de la Terreur à Roquemaure*, d'après les documents officiels.

Ebersolt (Paul). — *L'Athéisme et l'Évolution humaine.*

Estournelles de Constant (D'). — *Conciliation internationale*, une généreuse chimère dont, peut-être, quelque jour la sagesse des peuples saura faire une réalité.

Etat-Major de l'Armée (section historique). — *La Guerre de 1870-71 :* L'Armée de Châlons.

Fontainas (André). — *Histoire de la Peinture française au dix-neuvième siècle.*

Fraise (Auguste). — *Encore des Vers.*

Frohnmeyer (Dr) et Dr Benzinger. — *Vues et documents bibliques.*

Gaulot (Paul). — *L'Expédition du Mexique*, (1861-1867), d'après les documents et souvenirs de M. Ernest Lonet, payeur en chef du corps expéditionnaire. Il appartenait à M. Gaulot de mettre en ordre tous ces documents, de les compléter et de les présenter au public. Il s'est acquitté de sa tâche avec le tact éclairé qu'il apporte à ses travaux historiques, et l'Académie l'en a récompensé en lui décernant l'un de ses prix.

Gaultier (Jules de). — *Les Raisons de l'Idéalisme.*

Goyau (Georges). — *L'École d'Aujourd'hui.*

Hen Vedette. — *L'Art de vaincre les Allemands.*

Jammes (Francis). — *L'église habillée de feuilles*, titre obscur, original et joli pour un recueil de poèmes.

Lahor (Jean). — *Bréviaire d'un Panthéiste*, où l'auteur nous parle de « pessimisme héroïque ».

Lalli (Roger). — *La Muse parisienne*, poèmes.

Lamairesse (E.). — *Le Preux Sagar*.

Latreille (C.). — *Joseph de Maistre et la Papauté*. Un ouvrage très documenté et très étudié où l'auteur examine les idées du grand écrivain catholique aboutissant à la suprématie du pouvoir spirituel dans la société civile.

Lavisse (Ernest). — *Histoire de France*, T. VII. *Louis XIV*.

Le Goffic (Charles). — *Les Bonnets Rouges*.

Liégeard (Stéphen). — *Aimer*, des sonnets pleins de grâce et de tendresse.

Magre (Maurice). — *Les Lèvres secrètes*, de fortes et belles poésies.

Marthold (Jules de). — *Daniel Vierge*.

Mourey (Gabriel). — *Albert Besnard*. Un bel ouvrage où l'étude très fouillée et très littéraire de l'œuvre et du talent du grand peintre s'illustre de merveilleuses images reproduisant en noir et en couleurs quelques-unes de ses pages maîtresses.

Perbal (Eugène). — *Les Acteurs de la Vie*, « scènes et comédies rapides ».

Rambuteau (Comtesse de). — *La Bienheureuse Varani*, religieuse française, (1458-1527).

Régnal (Georges). — *La Vie telle qu'elle est : Comment il faut la prendre*. Le succès très vif obtenu par ce livre m'a ravi, non seulement pour l'aimable auteur, mais aussi pour le public, qui a pris goût à ces conseils d'une aimable et souriante philosophie et — sait-on jamais ? — qui peut-être en a mis quelques-uns à profit.

Schneller. — *Les Chemins de l'Évangile*.

Siegfried (André). — *Le Canada, les deux Races*. C'est une étude et une confrontation des deux races : la race française avec l'Église catholique, la race anglaise avec le Temple protestant ; puis c'est une amusante et pittoresque étude de la vie publique au Canada, des observations sur les mœurs parlementaires, les élections ; enfin, après s'être demandé ce qu'il adviendra de l'influence française au Canada, si elle persistera ou si elle sera englobée dans l'irrésistible civilisation américaine, M. Siegfried étudie dans sa conclusion le problème de l'impérialisme.

On voit par ce bref sommaire, l'intérêt que présente un tel livre pour des lecteurs français.

Soubies (Albert). — *Les Régimes politiques au vingtième siècle*, un intéressant volume où l'auteur paraît aussi fortement documenté sur les questions politiques que sur les questions théâtrales de notre temps, et ce n'est pas peu dire !

Stapfer (Paul). — *Sermons laïques ou Propos de morale et de philosophie.*

Thiaudière (Edmond). — *La Soif du juste.* De jolies notes d'un pessimiste (nouvelle édition).

Thomas (Franck). — *En route vers la Foi.*

Tolstoï (Comte Léon). — *Guerre et Révolution.* « La fin d'un monde », traduction de M. Halpérine-Kaminsky. Ce livre nous apporte la parole éloquente et subversive du grand écrivain russe sur la révolution nécessaire, à son sens, non seulement en Russie, mais dans le monde entier.

Valroger (Léon). — *L'Andréisme et le Pacifisme.*

Wack (W.). — *Le Roman de Juliette et de Victor Hugo*, « lettres inédites de Juliette Drouet » qui nous sont données d'après l'anglais.

MAI

LES ROMANS

MAX REBOUL

Le Beau Pierril ou Mirage d'amour.

Ce roman, œuvre d'une femme de lettres, témoigne dans cette âme féminine d'un bien noir désenchantement. L'amour est à ses yeux une source de funestes illusions, de cruels mensonges, de mirages décevants; ses héros sont tous, à leur tour, victimes de ce funeste sentiment, soit qu'ils l'éprouvent, soit qu'ils l'inspirent; et, dans l'existence du beau Pierril, dans celle du colonel Lestrange, dans celle de Marguerite, Éros n'amène que larmes, douleurs et désespoirs. Tout cela est peut-

être empreint de quelque pessimisme, et l'amour ne mérite pas sans doute d'être si impitoyablement condamné; sous le bénéfice de ces réserves en faveur du petit dieu malin, j'ai plaisir à louer les brillantes qualités d'émotion de ce roman bien conduit, émouvant, et d'une bonne tenue littéraire.

J.-H. ROSNY

Le Testament volé.

Le talent de ces deux remarquables écrivains est d'une souplesse et d'une variété étonnantes; ils abordent successivement les genres les plus divers avec la même maîtrise et passent sans le moindre embarras de l'étude des vastes problèmes sociaux à des peintures de mœurs et à des analyses d'âmes. Dans les uns comme dans les autres, ils restent d'ailleurs toujours de purs remanciers habiles à empoigner et à faire vibrer l'âme d'un lecteur. Ils ont écrit des œuvres plus fortes que *le Testament volé,* je n'en connais pas de plus adroite. Vais-je essayer de vous conter l'histoire de cette vieille demoiselle maniaque et intransigeante, dont le testament est adroitement subtilisé par son neveu, l'éditeur Ferronnaye, et par l'ami de ce dernier, Georges Laty? Vais-je expliquer par suite de quelles

aventures dramatiques, mélodramatiques même parfois, l'héritage de la tante millionnaire, après avoir failli échapper au neveu, lui est définitivement acquis; comment la cupidité, l'amour et l'ingratitude s'enchevêtrent dans ce roman? Ce serait une entreprise fallacieuse, et qui me conduirait à trahir cruellement les auteurs de ce roman. Car le mérite de l'histoire est tout entier dans la façon prestigieuse dont elle est contée, dans l'art avec lequel les effets sont ménagés et dans la vivante peinture des caractères.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, SCIENCE, ETC.

ERNEST DENIS

La Fondation de l'Empire allemand.

(1852-1870).

Pour rédiger cette histoire que nous ne connaîtrons jamais assez et sur laquelle il conviendrait que les Français fussent renseignés aussi bien que les Allemands, M. Ernest Denis a adopté une méthode assez nouvelle et qui le met à l'abri des colères ou des regrets que de tels souvenirs peuvent si facilement soulever dans le cœur d'un écrivain français. Voulant indiquer les conditions qui ont préparé et déterminé la fondation de l'unité germanique, il s'est attaché à ne pas refaire une biographie de Bismarck et de Guillaume II, pas plus que des diplomates et des gouvernants français de 1850 à 1870. Sans méconnaître la grandeur de la tâche accomplie

par les premiers, sans dissimuler les fautes commises par les seconds, il a remis les choses au point et relégué au second rang et les personnes et les accidents diplomatiques ou guerriers qui amenèrent la conclusion de 1870; car il ne croit pas « aux accidents et ne croit guère aux héros »; pour lui, l'unité germanique était une nécessité, et c'est pour cela qu'elle s'est accomplie; il était nécessaire qu'elle fût réalisée par les Hohenzollern, et c'est pour cela que les Hohenzollern la fondèrent. Ce n'est pas à dire que les circonstances ne hâtèrent pas l'événement, ce n'est pas à dire non plus que le génie de Bismarck y ait été étranger, mais il faut proclamer bien haut que les événements de 1870 étaient l'inéluctable résultat d'une situation donnée. Cette thèse, M. Ernest Denis la développe en une série de chapitres d'histoire qui témoignent d'une profonde connaissance de ces vingt années d'histoire et d'un esprit très philosophique : elle lui permet d'exposer de grands faits si près de nous, si douloureux pour nous, sans esprit de colère et sans partialité, et de nous donner une œuvre d'histoire d'une très haute portée, et dont les conclusions ont une réelle valeur pratique.

A. DRY

Soldats ambassadeurs sous le Directoire.

Le sujet choisi par M. A. Dry a le mérite très particulier, pour une œuvre ayant trait à la Révolution française, d'avoir été jusqu'à présent fort peu exploité; je ne sache pas, en effet, qu'on ait jusqu'ici consacré aux travaux diplomatiques des généraux Pérignon, Truguet, Aubert-Dubayet, Clarke, Canclaux, Lacombe-Saint-Michel, Bernadotte, une étude particulière. Ils en valent cependant la peine, et l'on s'en rend compte en lisant les deux volumes de M. A. Dry; alertes, vivants, émouvants, amusants, bourrés de documents, de témoignages et de correspondances, et dans lesquels apparaît, à travers une multitude de petits et de grands faits, la difficulté de la tâche confiée à ces soldats de la République improvisés ambassadeurs dans des capitales royales, « médiocrement accueillis par les souverains, espionnés par les ministres, ridiculisés par les courtisans, insultés par les émigrés »; on est amené à juger avec quelque indulgence leurs colères, leurs exigences et leurs ardeurs parfois maladroites. Évidemment, ce ne furent pas des maîtres en diplomatie, mais l'histoire de leurs ambassades n'en constitue pas moins une page intéressante, honorable, glorieuse même de l'histoire de France.

FÉLIX LE DANTEC

La Lutte universelle.

La lutte universelle ! c'est là un titre qui pourrait servir à l'histoire de l'année 1906, où nous avons vu, dans toute leur beauté, la lutte des classes et la lutte des partis ; mais le nom de l'auteur, M. Félix Le Dantec, nous avertit bien vite qu'il ne s'agit pas là de politique, mais de science sereine et féconde ; ce livre est, en effet, une œuvre magistrale qui vient enrichir la « Bibliothèque de philosophie scientifique », et il nous fait assister à la lutte gigantesque dont l'univers est le théâtre et qui met aux prises tous les corps vivants ou morts les uns contre les autres, dans une éternelle et épique bataille. La lutte est, en effet, pour M. Félix Le Dantec, le propre de l'être. « Être, c'est lutter ; vivre, c'est vaincre », nous dit-il dans l'épigraphe de son livre, et il nous l'explique en trois cents pages de démonstrations scientifiques, éloquentes et claires ; il envisage tour à tour la lutte des corps vivants pour l'espace, la lutte des corps vivants les uns contre les autres, celle du microbe contre l'hôte, celle des corps vivants contre les corps bruts, celle des corps bruts entre eux, et, enfin, la lutte des hommes pour la possession des corps bruts, — lisez : la lutte pour la vie ; ce dernier chapitre est évidemment

celui qui est le mieux fait pour être compris par les profanes, mais il n'est que la conclusion logique d'une thèse exprimée en des termes d'une belle et éloquente clarté, et qui, sous la fruste et rugueuse apparence d'une démonstration scientifique, est, au plus haut degré, émouvante et pathétique.

LUCIEN POINCARÉ

La Physique moderne : son évolution.

Dans la même Bibliothèque, M. Lucien Poincaré publie un livre sur *la Physique moderne : son évolution*. L'éminent savant était mieux que personne qualifié pour faire comprendre en un volume accessible au grand public les progrès accomplis depuis dix ans dans le domaine de la physique, les résultats obtenus et leurs conséquences profondes, non seulement sur les idées des savants, mais aussi et surtout sur les théories des philosophes ; c'est ainsi que les plus ignorants d'entre nous peuvent se faire une idée très nette de l'état actuel des connaissances et des découvertes concernant l'éther, la conductibilité des gaz, les rayons cathodiques, les corps radioactifs et ce prodigieux radium dont nous dota un savant à jamais regretté.

MEMENTO DU MOIS DE MAI

ROMANS

Baillif (J.). — *Alain et Germaine.*

Beaubourg (Maurice). — *Dieu ou pas Dieu!* Un roman où l'auteur met aux prises des réactionnaires et des socialistes unifiés — sujet palpitant d'actualité — qui se battent sur le dos de deux pauvres amoureux lesquels n'en peuvent mais...

Bellanger. — *Une Héroïne champenoise.* « Roman historique du douzième siècle. »

Crozière (Alphonse). — *Le Sous-lieutenant « La Fille ».*

Davignon (Henri). — *Le courage d'aimer.* Un roman d'où se dégage cette haute moralité que le véritable et noble amour ne saurait être le fait d'âmes médiocres, et que le droit au bonheur s'acquiert par la souffrance. Sans nous attacher à rechercher s'il est bon qu'il en soit ainsi et s'il ne vaudrait pas mieux pouvoir arriver tout de go au bonheur parfait, louons M. Davignon d'avoir su développer la thèse avec beaucoup d'émotion, de relief et de vie.

Evrard (Laurent). — *Le Danger.*

Floran (Mary). — *Criminel.*

Le Roy (Eugène). — *Au pays des pierres.* Un volume de nouvelles où s'affirme intensément la rare et forte personnalité du remarquable écrivain à qui nous devons *Jacquou le Croquant,* une manière de chef-d'œuvre.

Narquet (Louis). — *L'Inutile Revanche*

Rocher (Fernand de). — *Les Particulés.*

Romeuf (Louis de). — *L'Entrave.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Batifol (Louis). — *La Vie intime d'une reine de France au dix-septième siècle.*

Bloy (Léon). — *Pages choisies.* Cette sélection a ceci de particulier et d'original qu'elle a été faite par l'auteur lui-même.

Boissonnade. — *Les Études relatives à l'Histoire économique de la Révolution française.*

Boutry (Maurice). — *Autour de Marie-Antoinette.* Une séduisante et curieuse étude historique.

Carrillo (Gomez). — *L'Ame japonaise.*

Cohen (Gustave). — *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au Moyen-Age.*

Cuverville (Vice-Amiral de). — *Ce qu'il faut à la Marine.* « Les leçons de la guerre russo-japonaise ».

Dayot (Armand). — *Le Vertige de la Beauté.* Œuvre d'un artiste averti et d'un critique érudit.

Debidour. — *L'Église catholique et l'État sous la troisième République.* Cette étude se composera de plusieurs volumes dont le premier nous conduit de 1870 à 1889.

Dominique (Jean). — *L'Anémone des mers.* Poèmes.

Doumic (Max). — *La Franc-Maçonnerie est-elle juive ou anglaise?* Question palpitante!

Dreyfous (M.). — *Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire.* Un très précieux ouvrage composé d'après les documents de l'époque.

Duault. — *Napoléon en Italie.*

Farel (Pierre). — *Sénèque.* Une intéressante étude.

Indy (Vincent d'). — *César Franck.*

Joubert (Alfred). — *La Maison des caresses.* Un recueil de poèmes où figurent, à côté de la série des « Peintres et Sculpteurs » dont j'avais loué naguère la haute et forte inspiration, toute une série d'autres poèmes d'une large envolée et d'une belle harmonie.

La Faye (Jacques de). — *Nos Martyres*. Une histoire très orthodoxe et très émouvante.

Lanessan (L. de). — *L'État et les Églises de France*. Des origines de la Loi de Séparation.

Langlois (Général). — *Les Questions de Défense nationale*. Études d'un haut et puissant intérêt.

La Roncière (Charles de). — *Histoire de la Marine française*. Tome III.

Lecoq (Marcel). — *Vers la journée de huit heures*. Etude sociale.

Lyris (Joël de). — *Le Choix d'une bibliothèque*.

Maurice (G.). — *Sur le chemin de la Forêt*. Poèmes.

Mollet (Dr). — *La Médecine chez les Grecs avant Hippocrate*.

Orient (Roger d'). — *Le Japon et la politique française*.

Rouger (H.) — *La retraite fleurie*.

Roz (Firmin). — *Édouard Rod*.

Saulnay (Sylvain de). — *Ombres colorées*. Œuvre superbe d'un poète qui dissimule sous un pseudonyme la personnalité d'un très remarquable savant.

Thureau-Dangin. — *La Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle*. Troisième partie de l'œuvre considérable qui s'étend de la mort de Wiseman à la mort de Manning (1865-1892).

Vielé-Griffin (Francis). — *Plus loin*. Poésies.

Weindel (Henri de). — *François-Joseph II intime*. Une intéressante et vivante monographie.

Un Ancien. — *Le Bridge moderne*. Un manuel si heureusement compris du jeu dont nous sommes tous entichés que je n'ai pu résister au désir de le signaler ici ; c'est une littérature un peu spéciale, mais le bridge a des grâces d'état et ses entrées partout, même dans « le Mouvement Littéraire » !

JUIN

LES ROMANS

ABEL HERMANT

Monsieur de Courpière marié.

(Nouvelle édition.)

De la littérature croustillante et verveuse, faite d'immoralité charmante, d'ironie et de scepticisme, dont le Paris du vingtième siècle se délecte, il n'est pas sans doute de type plus achevé que *Monsieur de Courpière marié*; M. Abel Hermant avait, on le sait, commencé par nous offrir en un premier volume *les Souvenirs du vicomte de Courpière*. Le succès de ce volume avait été très vif et il y avait quelque audace à consacrer un nouveau livre au même héros. Mais M. Abel Hermant n'est pas pusil-

lanime, il a tenu la gageure et il l'a supérieurement gagnée, car M. de Courpière marié est plus savoureux peut-être encore que M. de Courpière célibataire — et ça n'est pas peu dire. — Ce sont « des mémoires pour servir à l'histoire de la société », nous dit l'auteur au frontispice de son livre : je veux bien , mais, tout de même, il s'agit là d'une société un peu spéciale, et si habilement, si spirituellement, si exactement qu'il soit peint, le « Courpière » d'Abel Hermant restera un type aussi exceptionnel que le « Monsieur Alphonse » d'Alexandre Dumas.

Monsieur Alphonse! quel vilain mot je viens de prononcer, et comme M. Abel Hermant doit m'en vouloir de m'exprimer aussi brutalement! Palsambleu, M. de Courpière est un gentilhomme! et si les choses ne lui font pas peur, du moins il apporte une circonspection dans le choix de ses mots, et il excelle, par la plume de M. Abel Hermant, à vêtir d'une grâce exquise une fière immoralité...

JEAN LORRAIN

Madame Monpalou. — Heures de villes d'eaux.

Paru, au début de l'été, à la veille des vacances, le livre de Jean Lorrain — le dernier publié du vivant de l'écrivain — venait bien à son heure.

Les cadres du roman et des nouvelles contenues dans ce livre sont, en effet : des villes d'eaux, stations balnéaires et thermales, lieux de repos, de douceur et de délassement ; mais si vous croyez que ces villégiatures ont incliné l'âme de M. Jean Lorrain à plus de douceur, plus de tendresse et plus d'indulgence, vous vous trompez grandement : où qu'il soit, dans quelque coin que s'exerce son âpre verve, M. Jean Lorrain reste toujours le même, il aime toujours à nous montrer des choses pénibles et douloureuses, et, quand il badine, il y a toujours de l'amertume et de la cruauté dans son sourire. Avec tout cela, c'est un bien remarquable écrivain, et son livre, avec toutes les réserves qu'il comporte, est bien amusant. Quel malheur vraiment que l'humanité de M. Jean Lorrain soit si vilaine à voir et qu'elle gâte même les jolis coins qu'il a découverts dans la série « quelques sources et plages » et aussi dans « l'été dans les Alpes », où la vie des petites villégiatures estivales est étudiée et peinte en des croquis vraiment très amusants de verve, de drôlerie, de minutieuse et pittoresque exactitude !

ÉMILE GUILLAUMIN

Albert Manceau, adjudant.

C'est une aventure littéraire heureuse que celle de M. Émile Guillaumin et bien faite pour récon-

forter les écrivains que la gloire fait un peu attendre. Il y a trois ans, son nom était fort inconnu de la foule, et cet écrivain paysan, attaché à l'humble existence terrienne qu'il peignait de si fortes couleurs dans son beau livre de *la Vie d'un simple*, désespérait peut-être de voir jamais son effort compris et son nom prononcé dans le public, lorsque un heureux hasard, un prix très justement décerné, le mit en pleine lumière. Alors, ce fut l'aventure commune, tous les mandarins de lettres voulurent découvrir ou avoir découvert cet écrivain à la robuste et saine originalité si longtemps dédaigné et ignoré par eux; la foule a suivi, elle suivra plus encore après l'apparition du livre que M. Émile Guillaumin a publié sous le titre : *Albert Manceau, adjudant*, car ce roman est, je crois, plus près du grand public que n'étaient ses œuvres précédentes. Les histoires de caserne, de garnison et de grandes manœuvres qu'il nous conte sont toujours assurées de plaire à un public d'autant plus friand de spectacles militaires qu'il est composé de gens pour qui la caserne n'a pas de secrets et qui s'exclament ravis en lisant le récit de l'arrivée d'un engagé au corps, de ses démêlés avec ses camarades, de ses entretiens de cantine et de chambrée : « Comme c'est cela! »

Ils auront maintes fois, en lisant *Albert Manceau, adjudant*, l'occasion de pousser cette exclamation, car il y a là une peinture de la vie militaire minu-ieusement exacte, amusante, dramatiqne, ver-

veuse. Pourquoi faut-il que, de cette réunion de mille petits détails exacts, M. Émile Guillaumin ait tiré une peinture d'ensemble, vraiment trop convenue, et d'une trop classique inexactitude? Trop souvent depuis que M. Descaves nous a présenté ses légendaires *Sous-Off*, des écrivains, en nous parlant du régiment, ont exercé leur verve contre l'engagé qui obtient le grade rêvé d'adjudant, et le doit bien plus à ses mauvaises actions — et souvent à ses vices — qu'à son travail et à ses qualités. Rien n'est, en somme, moins exact ni moins équitable, et il y a là des « effets » vraiment un peu trop faciles. M. Émile Guillaumin a bien assez de talent pour s'en passer. Cette réserve faite — et, troupier de la génération dont parle M. Émile Guillaumin, je me devais de la formuler — il me plaît de redire une fois encore la haute valeur du romancier et l'intérêt très vif d'un livre qui devra son succès à ses défauts autant qu'à ses qualités.

JOSÉPHIN PÉLADAN

La Rondache.

En publiant ce joli volume, M. Joséphin Péladan avait le désir de combler une lacune assez fâcheuse parmi les romans de ce temps, qui manquent pour

la plupart « soit de bienséance, soit d'intérêt ». Il a donc voulu écrire un roman à la fois chaste et passionnant, et, pour arriver à ce résultat, il nous raconte l'histoire « d'une jeune fille romanesque qui épousa un viveur dans l'infatuation déplorable de convertir don Juan, et celle d'un jeune homme qui devient voleur, assassin, par une autre infatuation, celle de jouer au Persée délivrant Andromède » : tel est le sujet du roman, exposé par M. Péladan lui-même. Il le développe en trois cent cinquante pages très intéressantes et émouvantes, dont la simplicité étonne un peu sous la plume du tumultueux écrivain d'autrefois, mais qui n'en est que plus reposante et plus aimable.

RENÉ SONNARS

L'Obstacle.

C'est un nom assez inconnu que celui de M. René Sonnars ; c'est un nom qu'il faut retenir et que nous retrouverons certainement. Dans son premier livre, en effet, se manifestent de très remarquables qualités de romancier ; c'est tout à la fois une vivante peinture de mœurs et une émouvante analyse d'âmes. C'est surtout un roman très bien fait, d'une adresse étonnante chez un écrivain qui en en est, je crois bien, à ses débuts. Rapide, émouvante, au-

dacieuse parfois, — souvent, — l'histoire sentimentale de Madeleine Avril, jetée dans la vie de théâtre et de galanterie par un destin implacable et vouée par les qualités d'un cœur aimant aux pires douleurs et à la mort, est vraiment d'une lecture très émouvante, et elle est contée dans un style simple, clair, limpide, véritable style de roman, sans recherche excessive, sans trivialité.

MAURICE CABS

L'Exode.

En ce temps, où l'on parle si souvent du « théâtre utile», il convient de louer hautement M. Maurice Cabs d'avoir voulu faire et d'avoir fait en réalité, avec *l'Exode*, du « roman utile ». Le sous-titre de son livre, « Paris vampire », en indique assez la tendance ; estimant qu'il est fâcheux de voir, « dans une ruée formidable et inquiétante, les ruraux abandonner peu à peu les champs paternels pour quêter dans de grands centres l'emploi problématique », il a voulu réagir « au profit du village honnête et laborieux ». Il le fait sous la forme d'un roman attachant, sans avoir peur des mots ni des situations, parfois un peu risquées, et cet essai de « roman décentralisateur » est intéressant et méritoire.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Les Disparates.

Quel dommage d'avoir à expédier en quelques mots hâtifs ces *Disparates !* En donnant ce titre au volume qui contient ces cinq nouvelles, M. Charles-Henry Hirsch a voulu sans doute nous prévenir qu'elles n'avaient entre elles rien de commun, et que l'étonnante souplesse de son talent, la prestigieuse variété de ses moyens, de ses effets et de son style allaient se manifester de façon éclatante. De fait, il nous fait parcourir bien des temps et bien des espaces, depuis l'histoire de Salomé la danseuse, jusqu'au récit des exploits municipaux et pseudo-militaires du capitaine Bapaume, et depuis l'aventure de Properce et de la belle Hostia jusqu'à celle de « la Maréchale » et de son brelan d'amoureux, pour aboutir aux « Treize jours de gloire » du caporal Cochon, du soldat Péchu, de leurs camarades et de leurs officiers de la territoriale.

C'est tour à tour l'antiquité chrétienne, la Rome d'Auguste et de Mécène, les grâces de Paris et de Versailles au dix-huitième siècle, les mœurs municipales d'une petite ville au dix-neuvième, et les joyeusetés d'une période militaire au vingtième qui sont évoquées à nos yeux en cinq nouvelles où l'émotion voisine avec l'ironie, et la tragédie avec le vaude-

ville. C'est d'un art vraiment remarquable, et il y a, notamment dans *la Fin de Salomé* — où M. Henry Hirsch a pris quelques libertés avec la légende — et *le Brelan de la Maréchale*, des pages tout à fait exquises auxquelles le grand public préférera sans nul doute le récit des *Treize jours de gloire* qui est, à vrai dire, une peinture militaire d'une irrésistible drôlerie et qui comptera parmi les meilleures et les plus savoureuses pages gaies de l'auteur d'*Eva Tumarche*.

PIERRE DORNIN

Ames soudanaises.

Sous une couverture lumineuse, où sourit dans un décor tropical une jolie et pensive figure de femme noire, voici les *Ames soudanaises*, de M. Pierre Dornin. Pierre Dornin ? Encore un nouveau sans doute? Peut-être pas tout à fait autant que l'obscurité de ce pseudonyme le peut laisser croire; en tout cas, c'est un écrivain qui prend tout de suite une belle place au soleil, car son livre est une œuvre de premier ordre, et en lisant ces histoires émouvantes, violentes et fortes, de douleurs, de tendresses, de passions « noires », j'ai compris l'enthousiasme vibrant qu'elles avaient inspiré à

M. Paul Adam qui, dans une préface, félicite M. Pierre Dornin de poursuivre, sous une forme nouvelle, l'œuvre du commandant Ferry — dont on n'a pas oublié le beau livre, *la France en Afrique* — et de nous apprendre à mieux connaître ces âmes soudanaises, sœurs cadettes des nôtres, — et pas si inférieures que notre orgueil se l'imagine, car, dit M. Paul Adam, si « ces frères lointains et puérils se différencient de nous parce qu'ils ne possèdent pas d'élite, parce qu'ils semblent n'atteindre jamais le pouvoir cérébral de nos adultes, — combien de nos paysans en dépit de l'instruction laïque et obligatoire paraissent également avoir gardé leurs facultés d'adolescence, sans avoir pu rien y joindre. »

En tous cas, ces femmes noires savent aimer et souffrir, telle la jolie et puérile Aitcha, — elles savent aussi réduire, maîtriser, anéantir une volonté d'homme par des moyens d'une douceur et d'une cruauté raffinées très dignes de notre Europe : demandez plutôt à Zahra la Pourogue, la courtisane noire, effrayante et superbe, consciente à demi de son affreux, mortel et délicieux pouvoir... De tous ces tableaux largement peints qu'on devine et qu'on sent minutieusement exacts et décrits par un homme qui les vécut, une émotion intense et profonde se dégage; c'est de l'art vivant et humain.

ANDRÉ COUVREUR

Le Fruit.

Avec M. André Couvreur, le roman aborde résolument l'examen des problèmes physiologiques et sociaux les plus graves. On sait que cet écrivain, romancier et savant, a entrepris une œuvre véritable d'éducation sociale, où ses idées très humaines, très généreuses, très fécondes, sont exposées sous la forme accessible et démonstrative du roman. Il a consacré à la « Famille » deux volumes dont j'ai dit déjà l'intérêt et la haute portée : *la Force du sang* et *la Graine*, — *le Fruit* complète la trilogie. — Dans ce livre il étudie, nous disait-il, naguère, « les problèmes si graves de la création humaine et des soins moraux et physiques à donner à l'enfant depuis le jour où il a été conçu, c'est-à-dire depuis la prénaissance jusqu'à l'époque où il devient un individu livré à ses seules forces en face de la société ».

On voit l'ampleur, la noblesse d'un tel sujet : c'est l'enfant, c'est-à-dire la plus émouvante fraction de l'humanité, c'est l'espoir, l'avenir et le progrès. Avec passion, avec ferveur, avec courage, M. André Couvreur examine le problème sous toutes ses faces, et au cours de son roman émouvant et parfois tragique, nous vivons, empoignés,

tous les dangers qui menacent l'enfant avant même qu'il ait vu le jour, et le poursuivent à travers les ans, au delà de lui-même dans la Race immortelle : préjugés sociaux, égoïsme, passions, ignorance, ligués contre le « fruit » innocent et sacré, — qui doit être la seule raison d'être, la divine et humaine récompense de l'amour universel. Cette thèse si profondément noble, humaine et juste, n'eut jamais plus qu'en notre temps besoin d'être soutenue, — elle l'est magistralement dans ce roman de tendresse féconde, d'émotion et de scientifique rigueur.

Mme MARIE DE LA HIRE

La Nièce de l'abbé Rozan.

Ce roman est tout à la fois chaste et singulièrement audacieux, peinture de mœurs provinciales, analyse d'âmes, idylle et drame, — et je serais bien empêché de vous dire à quel genre il appartient, — mais ce dont je suis sûr, c'est qu'à aucun moment il n'est du genre ennuyeux.

Il y a là, évoluant dans des cadres familiers de province, au milieu d'une très simple et très complexe histoire d'amour, une série de figures peintes avec une rare vigueur, et notamment un type de

prêtre, l'abbé Rozan, que je vous recommande comme un ecclésiastique pas banal. Il n'ignore rien de la vie, ce prêtre; il connaît, pour les avoir éprouvées, les misères humaines; il fréquente les œuvres d'Homère, de Pétrone, de Flaubert et d'Elisée Reclus; il comprend tout et lit tout, sauf, je crois bien, son bréviaire; — avec cela, c'est un très brave homme, très charitable et très compatissant, mais qui tout de même regarde d'un peu haut les obligations de son sacerdoce et traite avec un peu trop de désinvolture, dans la célébration des mariages, les prescriptions du Code civil et les ordres de l'Église.

En somme, un roman tout à fait agréable, et, ce qui est mieux, une œuvre où s'affirme une très curieuse et très indépendante personnalité d'écrivain.

HENRI LAVEDAN

Le Bon Temps.

J'ai eu bien souvent déjà l'occasion de maudire le théâtre-tyran, qui nous emprunte tour à tour les meilleurs de nos écrivains et jamais ne songe à nous les rendre. Une fois, en effet, qu'ils ont éprouvé l'ivresse des succès dramatiques, connu la joie de

faire vibrer à leur volonté toute une multitude de spectateurs, ils n'ont plus de souci des triomphes — bien moins émouvants, je m'en rends compte d'ailleurs — que leur réserveraient volontiers une foule de lecteurs, privés ainsi de tant de leurs auteurs favoris... Mais qu'ils se réjouissent, ces pauvres lecteurs, voici qu'une éclatante revanche leur est offerte, que l'un des plus illustres auteurs dramatiques de ce temps vient à eux, un roman à la main. Cet auteur dramatique c'est Henri Lavedan, qui leur donne *le Bon Temps*.

Ce n'est bien sûr pas un début, et je me garde d'oublier les volumes exquis de contes, de nouvelles et de romans que M. Henri Lavedan a publiés depuis quelque quinze ans. Mais, dans presque tous, l'auteur dramatique est resté à côté du romancier; souvent, il lui prend la plume des mains pour lui dialoguer — et comment! — ses histoires, tels « les Beaux Dimanches » et « Leur Cœur », sans compter le glorieux « Nouveau Jeu »...

Le Bon Temps, au contraire, est un vrai roman, sans dialogue. Ce détail pour fixer les lecteurs de romans sur la portée de leur victoire.

Ils peuvent s'en réjouir vraiment, car le roman est charmant, plein de bonne grâce souriante, d'esprit malicieux, de verve et aussi d'émotion douce, paisible, exprimée sans éclat de voix et d'autant plus prenante.

« Le bon temps » dont nous parle M. Henri Lavedan, c'est la jeunesse, la jeunesse folle, insou

ciante, éperdue d'espérance, de foi en elle et d'ingratitude, hélas ! aussi quelquefois envers les « ancêtres », pour parler le langage de notre vieil ami Paul Costard ; et pour nous le montrer, ce bon temps de la jeunesse, dans toute sa joie, son entrain et son désordre aussi, il nous conduit avec Gaston Lecourtois, son héros — gamin de vingt ans — échappé du logis paternel, à la cité Malakoff, chez d'Esparvant, un duc fêtard en train de gaspiller au jeu les millions, l'argenterie et les meubles de ses aïeux, et nous voyons évoluer là une série de personnages qui n'engendrent pas la mélancolie, et font une fête invraisemblable. C'est la vie de bohème, mais une vie de bohème si complètement différente de celle que Murger inventa pour nous ; — je n'ai pas besoin de vous dire d'abord que les bohèmes de M. Lavedan parlent un français délicieux, même quand ils s'expriment en argot, — un argot d'académicien ! Et leurs gaietés, leurs folies aussi tumultueuses sont plus raffinées ; avec eux, on éclate de rire moins souvent, et l'on sait mieux sourire ; ce sont enfin des bohèmes, — ou plutôt de jeunes fêtards — contemporains de Bobette Langlois.

Ils s'en donnent à cœur joie, et leurs aventures de jeunesse emplissent de joie, de soleil et de gaieté tout ce volume qui se termine par une page émouvante d'une mélancolie tragique, où nous revoyons, vingt ans après, quelques-uns de nos fêtards d'autrefois, aujourd'hui rangés, célèbres et

décorés, à côté du plus brillant d'entre eux, le duc d'Esparvant devenu, après l'ultime culotte, et après mille avatars, joueur d'orgue dans les carrefours.

Et le héros de M. Lavedan maudit cette jeunesse pendant laquelle « nous jetions tout, dit-il, nos forces, notre intelligence, notre cœur. Nous nous amusions ? Peut-être ! Je n'en suis plus très sûr. Mais à quoi ? J'ai honte aujourd'hui de ce qui faisait le délice de nos vingt ans ! » Cependant qu'une voix s'élève, — la voix d'un sage, qui s'écrie : « Même si elle ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, vous devriez la bénir et la remercier, cette jeunesse ! Elle vous a tant profité ! Vous vivez d'elle, de ce qui vous en reste ! C'est elle — que vous accusez ! — qui vous a fait les hommes, les personnages d'aujourd'hui ! »

« Et c'est tout de même le bon temps »...

PIERRE VALDAGNE

Parenthèse amoureuse.

L'écrivain subtil, qui a signé *la Confession de Nicaise*, *Mon fils, sa femme et mon amie* et tant de romans délicats, nous conte, dans *Parenthèse*

amoureuse, l'histoire analytique et complète d'une amitié d'homme et de femme.

Fanette a toujours été une honnête femme et le serait toujours si elle ne rencontrait quelqu'un qui lui plaît beaucoup plus que son mari. Mais Fanette a un ami, vous lisez bien, un ami, un véritable ami, Lucien, qui n'a jamais pensé que Fanette était une femme, qui vient constamment chez elle pour avoir de l'esprit, qui ne l'a jamais embrassée, et qui veille sur sa vertu. Aussi, lorsqu'il voit son amie Fanette troublée par la cour d'un croque-notes, se fâche-t-il tout rouge et fait-il comprendre à Fanette qu'il est absolument inconvenant qu'elle trompe son mari, si ce n'est avec lui Lucien, son ami, leur ami. Et Fanette en convient. Adonc... Mais, chose étrange, le plus grand charme a disparu. Leur liaison leur produit un effet singulier. Elle les gêne; elle les ennuie; et comme ces deux êtres infiniment aimables ne craignent rien ici-bas que la gêne et l'ennui, ils décident de redevenir ce qu'ils étaient auparavant, de simples et bons amis.

Vous voyez: l'amour, ici, n'est qu'une parenthèse. Reste à savoir — car la question se pose — si l'on peut supprimer cette parenthèse sans nuire à l'équilibre, à l'harmonie de la phrase définitive.

Ai-je besoin, après la substance du conte, de dire la malice et la fine sensibilité, la verve et l'enjouement du conteur? C'est tout à fait délicieux...

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES,
PHILOSOPHIE, ETC.

Cte GABRIEL MARESCHAL DE BIÈVRE

Georges Mareschal de Bièvre, seigneur de Bièvre, « chirurgien et confident de Louis XIV. »

En consacrant à *Georges Mareschal, seigneur de Bièvre*, « chirurgien et confident de Louis XIV »., son cinquième aïeul, une étude biographique, le comte Gabriel Mareschal de Bièvre a retracé une des plus heureuses et des plus belles carrières dont puissent rêver les étudiants en médecine qui contemplent son médaillon à l'école.

Songez que Mareschal, chirurgien de l'hôpital de la Charité en 1692, fut attaché en 1703 à la personne de Louis XIV comme premier chirurgien, anobli en 1707, seigneur de Bièvre en 1712, décoré de je ne sais combien d'ordres par Louis XIV et par

Louis XV et chef, en vertu de sa charge, « de la chirurgie du royaume. »

L'homme était digne d'une telle fortune et M. Mareschal de Bièvre s'attache, avec force documents à l'appui, à nous montrer les progrès considérables que fit faire à l'art opératoire le fondateur de l'Académie de chirurgie.

Neus devons nous réjouir de cet acte de piété filiale, d'abord parce qu'il nous fait connaître une savante et noble figure, mais ensuite, et surtout, parce que, en compagnie de ce chirurgien, nous pénétrons dans les appartements privés du Grand Roi, nous entrons même dans la chambre à coucher de Louis XIV, ce qui, comme chacun sait, n'est point une chose commode. Avec lui nous surprenons le Roi Soleil dans la familière intimité de son lever, nous rencontrons Mme de Maintenon, la duchesse de Bourgogne, Villeroy, Dangeau, Villars, et nous découvrons sur tous ces hauts personnages une multitude de petits détails inédits du plus savoureux intérêt : c'est de la petite histoire, mais si attrayante et si précieuse.

GASTON MAUGRAS

Les Dernières années de la Cour de Lunéville.

Il n'est pas dans le vaste domaine historique d'époque plus séduisante à étudier que le dix-hui-

tième siècle; il semble qu'à la veille de la grande tourmente révolutionnaire, les hommes se soient hâtés d'être spirituels, les femmes d'être belles et jolies, comme si les unes et les autres avaient eu le sentiment que bientôt « ce serait fini de rire ». Cette époque romanesque et charmante ne fut nulle part plus brillante que dans la petite Cour de Lunéville qui nous donna, sous le règne du bon roi Stanislas, une sorte de quintessence de toutes les qualités, de toutes les grâces, de toutes les immoralités aussi du dix-huitième siècle. Elle a trouvé, en M. Gaston Maugras, un historien qui, avec une étonnante érudition, a su pénétrer tous les secrets, tous les potins, toutes les aventures de cette Cour minuscule et qui nous donna, l'an dernier, cette *Cour de Lunéville au dix-huitième siècle*, dont j'ai déjà dit l'incomparable séduction. Le volume intitulé *les Dernières années de la Cour de Lunéville* continue cette histoire et semble bien, hélas! devoir la terminer. C'est vraiment dommage; car on ne saurait se lasser de vivre et de converser avec les personnages charmants qui formaient l'entourage du roi Stanislas : la « divine marquise » de Boufflers et ses adorateurs, le comte de Tressan, habile à manier l'épigramme, expert aussi dans l'art du madrigal, mais avec moins de bonheur, et son rival, le comte de Croix; et Mme de Mirepoix; et Panpan, l'ami des femmes et le confident de l'amoureux Tressan, et Porquet, et le Père de Menoux, et Bébé et tant d'autres au-dessus desquels plane la bien-

veillante et sereine figure du Bon Roi, d'une exquise urbanité, d'une grâce souriante et résignée. Ces personnages vivent sous nos yeux pendant seize années, de 1750 à 1766, toute une série d'aventures aimables, pimentées parfois; ils échangent des épigrammes, des saillies, font des petits vers, lisent des lettres de Voltaire et de Montesquieu, et l'on ne saurait rien imaginer de plus piquant, de plus amusant et de plus gracieux. Encore une fois, on se désole de songer que M. Gaston Maugras se décide à mettre le point final à son histoire; mais, bon prince, il nous console en nous annonçant que nous reverrons dans un prochain volume la marquise de Boufflers et aussi Mme de Boisgelin et les principaux personnages de la Cour de Lunéville après la mort du roi Stanislas.

CHARLES DE LA RONCIÈRE

Histoire de la Marine française.

(T. III.)

Ce troisième volume nous retrace une période émouvante et assez peu connue de l'histoire de la marine française. J'y trouve tour à tour le récit de la désastreuse expédition de Naples sous Charles VIII; le combat formidable de Navarin-

Lépante passé sous silence par presque tous les écrivains français, l'expédition de Mitylène, et celles d'Italie si émouvantes, si chevaleresques, si passionnantes; puis c'est l'impression produite par la découverte du Nouveau Monde, le rôle de la flotte dans la lutte de François Ier contre l'Islam et contre Charles-Quint, c'est Jacques Cartier et la découverte du Canada, c'est l'invasion de l'Angleterre, l'intervention en Écosse, c'est la guerre de 1556 à 1559 contre l'Espagne et l'Angleterre, la conquête de la Corse et, enfin, les beaux projets du roi Henri IV pour doter la France d'un vaste empire colonial en Amérique, projet que d'ailleurs notre inconstance frappa de stérilité. Tout rempli de documents et de renseignements spéciaux à la marine, ce volume constitue un livre d'un rare et précieux intérêt, c'est une belle, intéressante et forte page de l'histoire de France.

CAPITAINE HÉRO

La Défense nationale sous la République.

La Défense nationale sous la République, du capitaine Héro, est certainement une des études les plus solides et des plus neuves qui aient été faites sur ce sujet. L'auteur examine d'abord ce que peut être, ce que doit être la défense nationale dans une

nation démocratique. Il détermine les rapports nécessaires qui existent entre l'organisation politique et sociale et l'organisation militaire. Il envisage ensuite de quelle manière on a tenu compte de ces rapports et trouve dans une adaptation incomplète de l'une à l'autre, le principal secret d'un fonctionnement défectueux. Enfin il fait la critique des améliorations susceptibles d'être réalisées. Ouvrage admirablement documenté, ordonné, pensé, pour lequel M. Pierre Baudin a écrit une substantielle et généreuse préface.

COMDANT E. LUNET DE LAJONQUIÈRE

Le Siam et les Siamois.

Dans le même temps où le Cambodge, sous les espèces du roi Sisowath et de ses gracieuses danseuses, vint s'installer en France, le commandant E. Lunet de Lajonquière nous invita à venir visiter avec lui *le Siam et les Siamois*. C'est un livre d'un bien précieux et bien remarquable intérêt; tout à la fois étude économique, religieuse, administrative et récit pittoresque, amusant, vivant, d'un voyage parfois mouvementé à travers l'un des pays les plus passionnants qui soient. A la suite de ce guide expérimenté, nous séjournons à Bangkok

où nous faisons connaissance avec le Roi, la famille royale et l'aristocratie siamoise, où nous étudions l'organisation administrative, la religion, les arts et la littérature, et où nous apprenons à nous reconnaître au milieu des Laotiens, Annamites, Cambodgiens, Hindous, Malais ; puis, c'est un voyage de Bangkok à Raheng; la visite à l'Inexpugnable, à Paknam-Pho, le père des confluents, le carrefour des routes fluviales, merveilleusement disposé pour distribuer par tout le Siam les marchandises et les denrées; une troublante promenade à travers les étranges légendes de la Birmanie; la visite de Moulmein, celle de Rangoon, la ville « où la vie coûte si cher », puis le retour à Bangkok par les anciennes capitales siamoises, par Sukkhothai « l'aurore du bonheur », — et j'en passe... Tout cela représente 1.800 kilomètres d'un voyage incomparable à travers des contrées d'un très attirant mystère et dont les Français, casaniers par goût ou, hélas! par nécessité, pourront se faire une idée grâce à ce très curieux, très littéraire et très copieux récit.

JEAN FINOT

La Philosophie de la Longévité.

J'ai parlé déjà du livre si curieux, si paradoxal et si fort de M. Finot, *la Philosophie de la longévité;*

la fortune de ce livre a été tout à fait extraordinaire, et il a soulevé des discussions et des enthousiasmes passionnés; quelques-unes des idées qui y furent émises pour la première fois ont fait leur chemin dans le monde non pas seulement de la philosophie mais de la science, tel, le principe de la vie de la matière dite inanimée, — telles aussi, les données relatives à la création de la matière vivante.

On comprend dès lors que M. Jean Finot ait tenu à constater dans une nouvelle édition de son livre que l'expérience lui avait donné raison sur un certain nombre de points; il n'y a pas là seulement une vaine satisfaction d'amour-propre : l'œuvre ainsi complétée est un des documents philosophiques et scientifiques les plus précieux qui soient.

MEMENTO DU MOIS DE JUIN

ROMANS

Aderer (Adolphe). — *Une grande dame aima.....* Une œuvre tout à fait remarquable de passion, de vie, d'émotion et qui mérite à tous égards le gros succès qui l'a partout accueillie. — J'ai éprouvé pour ma part un plaisir très vif au récit des amours de la grande dame au petit nom de « Nane » et de l'écrivain professeur Jacques Dornès, conté en des pages charmantes de grâce, d'esprit très fin et d'émotion.

Aicard (Jean). — *Benjamine*, un exquis et poignant roman de poète à qui le goût de l'idéale beauté n'ôte pas le sens des laideurs vivantes, des choses brutales, du tragique réel.

Beaume (Georges). — *L'Attache.*

Boissière (Albert). — *Jolie*, où l'auteur évoque avec infiniment de grâce et d'émotion légère les jours émus, légers et gracieux du second empire.

Cahu (Théodore). — *Celles qui se prêtent*, roman dialogué.

Champol. — *Les deux marquises*, « Bibliothèque de ma Fille ».

Coulevain (Pierre de). — *L'Ile inconnue.*

Coulomb (Mme Jeanne). — *Dans l'engrenage.*

Daurelle (Jacques). — *La Troisième Héloïse*, un roman plein de passion puissante, profonde et sincère.

Delmas (Albert). — *Le Sillage impur.*

Donel (Lucien). — *Pilleurs d'amour.*

Fauer (Mlle Renée). — *Les Ignorantes.* Dans ce livre, l'auteur entreprend de nous démontrer une fois de plus qu'il faut savoir se contenter du bonheur que l'on a et ne pas risquer de casser son joujou pour savoir ce qu'il y a dedans. Cette démonstration, il la fait faire trop cruellement par les trois héroïnes de son livre, « les Ignorantes » punies pour avoir voulu savoir. Leur curiosité trop complètement satisfaite amène dans leur vie des chagrins, des tristesses et même un sombre drame. Telle est, dépouillée de ses très jolis et curieux détails psychologiques, cette histoire dont la conclusion est très sage et qui est contée avec beaucoup de verve et d'émotion.

Fogazzaro (Antonio). — *Le Saint.*

Formont (Maxime). — *Le Sacrifice*, qui marque une étape nouvelle et un nouveau progrès dans le talent d'un remarquable écrivain.

Hepp (Alexandre). — *L'Audacieux pardon.* Le cas est émouvant, l'étude serrée, le sentiment intense et l'idée généreuse. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs qu'Alexandre Hepp apparaît comme un patient, fort et doux moraliste.

Humphry Ward (Mme). — *L'Erreur d'aimer.* Traduction.

Jeanroy (B.-A.). — *Le Sac de riz*, paru dans « La Petite Bibliothèque de la Famille ».

La Hire (Jean de). — *Trois Parisiennes.*

Lecaudey (L.). — *Madame Servan.*

Le Maire (Mme Eveline). — *Le Rêve d'Antoinette.*

Luguet (Marcel). — *Irlis.*

Maindron (Maurice). — *L'Arbre de Science.* Un « roman moderne », sous-titre que les admirateurs de *Saint-Cendre*, de *Monsieur de Clérambon* et de *Blancador l'avantageux* ne liront pas sans regret, — en quoi ils auront tort, car il serait injuste de condamner M. Maindron à nous parler toute sa vie du XVIe siècle, sous le prétexte qu'il nous en a parlé avec un merveilleux talent. L'auteur a voulu nous prouver qu'il pouvait être moderne, et il a fait cette démonstration victorieusement, en un roman plein de vie, de couleur et d'âpre verve.

Martorel (André). — *Cœur et Conscience.* C'est, racontée avec beaucoup d'émotion, de juvenile et ardente tendresse, une histoire sentimentale d'où il résulte que l'amour platonique est au-dessus des forces humaines; de fait, les deux héros nous le prouvent au dénouement de cet aimable roman qui finit bien.... ou mal suivant le point de vue.

Maryan. — *Une Tâche.*

Narquet (Louis). — *L'Inutile revanche.* Un volume de nouvelles.

Nesmy (Jean). — *Les Égarés.*

Peyrebrune (Georges de). — *Dona Quichotta*, roman très féminin.

Pontsevrez. — *Par le hasard de la guerre.* Une série de nouvelles héroïques, émouvantes, pittoresques, petits drames sombres et rapides de carnage, de mort et d'amour, contés dans une langue saine et forte, et dignes de l'écrivain à qui nous devons déjà tant d'œuvres intéressantes.

Régamey (Jeanne et Frédéric). — *Au service de l'Alsace.* Roman dont le succès très vif a de quoi nous réjouir, car c'est une œuvre forte de vaillance et de volonté, toute pleine de souvenirs douloureux, mais vibrante aussi d'espoir et de confiance.

Reval (Mme G.). — *Le Ruban de Vénus.*

Rictus (Jehan). — *Fil de Fer.* Le dernier fils, le plus lamentable sans doute et le plus émouvant du chantre attendri, sardonique et violent des miséreux et de la misère.

Rocher (Fernand de). — *Les Particulés.* Un roman où nous sont décrites des mœurs mondaines et politiques d'un joli cynisme, lequel est porté à son comble par les passions de la période électorale qui déchirent une petite ville de province.

Stevenson (R.). — *Le Naufrageur.* Traduit par L.-M. Zeys.

Trilby. — *L'Assistée.* Ce livre se présente au public avec l'attrait d'une émouvante et spirituelle préface de notre ami Miguel Zamacoïs, c'est dire que dès les premières pages du livre on est sous le charme. Le roman est digne de cette présentation : « ce cri de détresse de l'enfance moralement abandonnée, cet appel suprême aux sentiments meilleurs d'une société indifférente, jouisseuse et égoïste » est tout à fait poignant, c'est l'œuvre d'une femme de cœur et de talent.

Ville (Léon). — *La Saltimbanque.* Roman de mœurs foraines d'un auteur dont on n'a sans doute pas oublié le curieux volume : *L'Hercule du Nord*, et qui semble décidément voué à la peinture des mœurs si curieuses et souvent si risquées des gens de foire.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Ancey (G.). et E.-A. Eustache. — *Joseph Autran*, « Sa vie, ses œuvres ».

Aubert (Félix). — *Le Parlement de Paris au seizième siècle.*

Auburtin. — *Frédéric Le Play d'après lui-même.* Sa vie, sa méthode, sa doctrine exposées dans des « notices et morceaux choisis ».

Barre (André). — *La Tragédie serbe.* Un vigoureux et vivant récit.

Birukov. — *Léon Tolstoï, vie et œuvre.* Deux précieux volumes qui contiennent des « souvenirs, lettres, extraits du

journal intime, notes et documents biographiques » réunis par l'auteur et revisés par Leon Tolstoï lui-même.

Bonnefon (J. de). — *Faut-il fermer Lourdes?* Question que se pose l'auteur pour se donner le plaisir d'y répondre tres affirmativement.

Bossert (A.). — *Calvin.*

Bouchaud (Pierre de). — *Jean de Bologne (1524-1608).* Précieux volume d'un poète aimable et d'un écrivain d'art disert et érudit, traçant un très complet et très littéraire « tableau de la sculpture italienne au seizième siècle ».

Boutry. — *Autour de Marie-Antoinette.* Un joli ouvrage préfacé par Pierre de Nolhac.

Boyer d'Agen. — *Monseigneur Lanusse, le prêtre, le soldat.* Un beau volume plein d'émotion et de piété.

Cain (Georges). — *Anciens Théâtres de Paris.* Un volume d'histoire anecdotique qu'on lira avec infiniment de plaisir, d'intérêt et de profit; M. Georges Cain nous a conduit sur les boulevards du Crime et dans les théâtres du boulevard en nous contant une foule d'anecdotes amusantes qu'il écrivit, nous dit-il, sous la dictee de conteurs exquis et en nous montrant une multitude d'images, d'estampes, de photographies où revivent sous nos yeux, les comédiens, les auteurs et les théâtres du temps passe et ceux très vivants qui nous divertissent encore aujourd'hui.

Capus (Alfred). — *Notre époque et le Théâtre.* Une étourdissante conférence prononcée naguère.

Chauveren (Edmond de). — *Les grands procès de la Comédie Française.* Un volume tout à la fois très amusant et très savant d'histoire anecdotique contemporaine, par un docteur en droit qui a trouvé le moyen de soutenir devant la Faculté une thèse qui sera pour le public d'une très attrayante lecture, car nous partageons tous un peu pour la Comédie Française la passion de l'oncle Sarcey, et ses tribulations devant dame Themis ont de quoi nous intéresser vivement, d'autant plus que ses avocats et ses adversaires y dépensèrent souvent enormément d'esprit.

Claparède (René). — *Un nouvel état européen : la Norvège*

indépendante. Un livre d'actualité à la veille du couronnement de Sa Majesté Haakon VII.

Clerget (Fernand). — *Émile Blémont.* Un très copieux volume sur le charmant écrivain et poète.

Colleville (Vicomte de) et M. de Zepelen. — *Ibsen, « l'homme et l'œuvre.*

Corbin (Colonel). — *Les notes et souvenirs d'un officier d'État-major.* Rien de systématique dans ce livre qui ne tend à rien moins qu'à nous intéresser, nullement à nous convaincre, et qui y atteint aisément.

Corthis (André). — *Gemmes et Moires.* Poésies.

Coupin (Henri). — *La vie curieuse des bêtes.* Nulle industrie ne saurait imaginer de plus singulières aventures, nul dépositaire indiscret des mille et un secrets des fées n'inventerait de fantaisies plus magnifiques que le livre de M. Coupin qui s'est fait remarquer déjà par des études du même genre.

Daireaux (Max). — *Les Pénitents noirs.*

Daniel (A.). — *L'Année politique 1905.* Toujours si brillamment, si copieusement, si impartialement documentée.

Des Rieux (Lionel). — *La Belle saison.* Des vers optimistes, harmonieux et sonores.

Eustache (E.-A.). — *V. G. Ancey.*

Funck-Brentano (Mme Claudine). — *Les Appels.* Poésies inspirées et éloquentes.

Ginisty (P.). — *La vie d'un théâtre.* De très récents souvenirs.

Gobat (Albert). — *Croquis et Impressions d'Amérique.*

Grand-Carteret (John). — *Contre Rome.* « La bataille anticléricale en Europe ».

Grappe (Georges). — *La Poésie anglaise au dix-huitième siècle.* Une rapide et solide étude littéraire.

Helys (Marc). — *A travers le Féminisme suédois.* L'auteur en note les particularités, comme les caractères communs, avec autant de perspicacité que d'ampleur et apporte là une précieuse contribution à l'œuvre de la sociologie comparée.

Jaurès (Jean). — *L'Histoire Socialiste* qui s'enrichit de deux volumes : *La Restauration* par M. R. Viviani ; *Le Règne de Louis-Philippe* par M. Eugène Fournière.

Le Brun (Roger). — *Corneille devant trois siècles.* C'est une très intéressante sélection faite entre les pages que le grand tragique français inspira aux principaux écrivains des dix-sept, dix-huit et dix-neuvième siècles, de d'Alembert à Lamartine, de Fénelon à Brunetière, de Guizot à Catulle Mendès, de Pélisson, Voltaire, Vauvenargues à Sainte-Beuve, Francisque Sarcey et Émile Faguet; j'en passe, et des plus illustres, des plus obscurs aussi.

Leclercq (Jules). — *Spectacles d'Outre-mer.*

Lemonnier (Camille). — *L'École belge de peinture, 1830-1905.* Le grand écrivain dont s'honorent la Belgique et la France ne fut jamais plus éloquent ni plus brillant que dans ce livre et il fut dans la circonstance servi à souhait par une très belle et très somptueuse édition.

Lenotre (G.). — *Vieilles maisons, vieux papiers*, dont l'intérêt ne s'épuise pas et qui sont si captivants, si ingénieux, si vivants. La troisième série est consacré à Paris Révolutionnaire.

Martino (Pierre). — *L'Orient dans la littérature française aux dix-huitième et dix-neuvième siècles.*

Mazel (Henri). — *Ce qu'il faut lire dans sa vie.* C'est, dressé, commenté, défendu par un artiste et un philosophe à qui « rien d'humain n'est étranger », le programme des ouvrages essentiels, des ouvrages suprêmes que l'on est pauvre de ne connaître point. L'idée était très belle et M. Henri Mazel ne fut pas inférieur au dessein qu'il avait formé.

Michel (Louis). — *La science de Dieu.* L'auteur à ce propos enfourche Pégase pour nous faire connaître de façon définitive: « l'explication de tout ». Ces poètes ne doutent de rien!

Mohn (Alfred). — *Une page d'Histoire de la Civilisation : La Suède et la Révolution norvégienne.*

Monod (Wilfrid). — *Que faire? Comment lire l'Evangile? L'Athéisme moderne est-il irréligieux?*

Morel (Jean). — *Aux pays de la Beauté.* Poésies.

Noailles (Vicomte de). — *Épisode de la Guerre de Trente ans : Le Cardinal de Lavalette, lieutenant-général des armées Roi, 1635-1639.*

Payen de la Garanderie (Paul). — *La Voix des Anges.* Poésies.

Pépé (Général Guillaume). — *Mémoires. 1783-1846.*

Pimodan (Marquis de). *Chansons des Couleurs.*

Piton (Ch.-Camille). — *Paris sous Louis XV.* Rapports des agents de police au Roi, publiés et annotés par l'auteur.

Raymond (Mme Aline). — *Le Savoir-vivre et les Usages du Monde.*

Roca (Émile). — *Le Grand Siècle intime. Le Règne de Richelieu.*

Rod (Édouard). — *Le Réformateur.* Comédie en 3 actes sur J.-J Rousseau.

Sormiou (Marie de). — *Chants de Soleil.* Ces vers d'une femme poète, dont je m'en voudrais de vous cacher le véritable nom, Marie de Ferry, décèlent un grand amour pour le beau pays de Provence et une forte et généreuse inspiration.

Suyematsu (Baron). — *L'Empire du Soleil-Levant.* Un volume d'histoire très moderne et très actuelle.

Thédenat (Henry). — *Pompéi, son histoire, sa vie privée, sa vie publique.*

Vasson (Michel). — *Les Festins de la Mort.*

Vernes (Mme Théodore) née de Witt. — *Deux mois en Norvège.*

Villien du Terrage (Marc). — *Rois sans couronne : Du Roi des Canaries à l'Empereur du Sahara.* Un amusant volume d'histoire de « Souverains en marge » — si j'ose dire.

Wagner. — *Sois un homme.* « Simples causeries sur la conduite de la vie. »

Zepelen (de). — *Voir* Vicomte de Colleville.

JUILLET

LES ROMANS

LÉON DAUDET

Les Primaires.

En écrivant *les Primaires*, M. Léon Daudet a voulu — ainsi qu'il nous l'écrivait l'été dernier — « mettre en scène nos modernes métis de l'instruction et traiter du danger des lueurs pour ceux qui croient tenir des lumières ».

Il n'y a pas bien longtemps, au moment où parut le beau roman : *le Partage de l'enfant*, je m'étais réjoui de l'évolution qui semblait se produire dans le talent de M. Léon Daudet, abandonnant les âpres joies de la polémique et de la politique pour s'at-

tendrir un peu au contact et au récit des misères humaines. L'illusion aura été courte : voici, avec *les Primaires*, M. Léon Daudet revenu à l'odieuse politique qui gâte, avilit et pervertit tout ce qu'elle touche et tout ce qu'elle approche. C'est une occasion pour lui de dire — avec quelle véhémence! — leur fait à quelques-uns de nos hommes politiques socialistes, depuis son héros, François Salvian, grand orateur socialiste, dont il est difficile de ne pas reconnaître les traits, jusqu'à Marc Albigny, l'anarchiste sincère, Pierre Magne, le féroce politicien, — et aux financiers qui subventionnent les feuilles socialistes et les inclinent à leurs vues. Tout cela, je le répète, c'est de la polémique mise en roman, et je crois que le talent de M. Léon Daudet vaut mieux que cela. Mais, cette réserve faite, il me plaît de constater l'âpre force de ce talent, l'un des plus personnels, des plus brillants et des plus éloquents qui soient, et de dire l'intérêt, très vif, très poignant de ce livre de passion, où le conflit de la politique avec la famille et l'amour apparaît en des pages maîtresses.

GASTON DERYS

L'Amour s'amuse.

On n'a pas oublié sans doute le curieux roman que M. Gaston Derys publia l'an dernier sous le

titre *la Fiancée nouvelle*, où il soumettait à nos méditations une « thèse » sur le mariage, laquelle ne manquait pas d'audace.

Avec *l'Amour s'amuse*, M. Gaston Derys semble vouloir renoncer à soutenir des thèses, ce dont je le félicite ; — et il persiste à être audacieux, voire copieusement immoral, ce dont je dois le blâmer.

Au fait, est-il si immoral que cela ? Mon Dieu non, il est simplement moderne, il est jeune siècle ; son héros, Jean des Liseraies, est convaincu sans doute que l'amour a assez longtemps pleuré et vibré dans la littérature ; il convient aujourd'hui qu'il « s'amuse » et qu'on s'amuse de lui. Avec une bonne grâce charmante, un esprit facile et primesautier, un physique agréable — naturellement, — il met ce programme à exécution en papillonnant autour des belles dames, en butinant de-ci de-là, bien sûr de n'éprouver nul dommage, nulle peine même légère. J'ose à peine dire — et le héros de M. Gaston Derys va me trouver singulièrement « pompier » — que ce genre d'exercices n'a rien de commun avec l'Amour — par un grand A — et que le vrai, le seul amour ne s'amuse pas tant que cela ; demandez-le plutôt à la cousine de Jean des Liseraies, que celui-ci — honnêteté d'amant ou calcul méphistophélique, — renonce à épouser ; celle-là aime vraiment, de cet amour avec lequel il n'est pas permis de badiner, et la fin de l'histoire vous montre que ce n'est pas tout à fait la même chose.

Et ainsi M. Gaston Derys, immoral, amoral et

léger, termine, comme un bon sentimental, ce joli roman d'amour et d'amourettes...

HENRY BUTEAU

Un Orage.

Voici une fort palpitante histoire d'amour et de mariage. Deux époux, Madeleine et André de Losne, tendrement unis, voient leur existence bouleversée par « un orage » passionnel qui jette un mari fidèle jusqu'alors dans les bras d'une femme qu'il aima autrefois. Son épouse, que la tendresse n'aveugle pas, s'aperçoit bien vite de son malheur et elle s'enfuit éperdue, impitoyable, résolue aux pires extrémités. Heureusement, il se trouve autour d'elle des gens pour lui faire comprendre la noblesse et la sagesse du pardon, et le ciel conjugal traversé par ce violent orage redevient peu à peu d'un bleu d'azur; conclusion consolante et sereine d'un roman dont le sujet n'est évidemment pas d'une originalité troublante, mais dont M. Henry Buteau a su renouveler l'intérêt et l'émotion, prouvant ainsi une fois de plus que pour un bon romancier il n'est pas de sujet banal.

AUREL

Les Jeux de la flamme.

Il n'est pas facile de parler d'un tel livre dans cette chronique, brève et « petite » par définition, — et j'ai beau chercher des formules, je suis bien empêché d'analyser en quelques phrases ce roman d'amour de Lisbé et de Pierre, deux héros subtils, impalpables, déconcertants parfois, qui parlent, pour exprimer leurs sentiments, leurs passions, leurs idées aussi, singulièrement originales, une langue ailée et mystérieuse, et ce très troublant roman d'amitié amoureuse finit, je crois, fort bien, car ses deux héros « surnageront de tous naufrages, et quoi qu'ils aient méfait, défait ou fait, comme ils séchaient jadis de manquer l'un de l'autre, ils sécheront désormais de s'avoir », — et l'auteur, comme on voit, s'exprime sans nulle banalité...

MIGUEL ZAMACOÏS

Redites-nous quelque chose!

Oh oui ! Miguel Zamacoïs, redites-nous quelque chose, tant que vous serez en humeur de nous par-

ler sur ce ton, de secouer nos neurasthénies par cette jolie, cette fine, cette intarissable gaieté, qui va de l'éclat de rire au sourire entendu et raffiné, qui s'exprime en prose, en vers, en dialogue, toujours pimpante, communicative et entraînante. De vrai, c'est un délicieux volume que ce dernier-né de Zamacoïs ; je l'ai dégusté avec joie, et je promets du plaisir à ceux et à celles qui, en montant en wagon, feront l'emplette de ce livre, compagnon rêvé de plage, de forêt, de campagne et autres résidences estivales...

JULES PRAVIEUX

Au presbytère.

M. Jules Pravieux connaît très bien les ecclésiastiques aimables et bons enfants, et il excelle à les peindre de pied en cape ; j'avais signalé naguère avec sympathie un livre de lui, intitulé *Séparons-nous;* je préfère de beaucoup celui-ci, avec lequel il nous fait pénétrer dans l'intimité des curés de campagne. Ils sont charmants, ces curés ! ennemis très convaincus du péché, mais partisans non moins inspirés de la gaieté, pleins de mansuétude, de bonne grâce, de tolérance, sachant merveilleusement concilier les opinions les plus inconci-

liables : le héros de l'histoire intitulée « De curés en curés » est vraiment l'homme le plus séduisant du monde, et les soutanes qui défilent autour de lui avec leurs petits ridicules légèrement — si légèrement — égratignés, forment une galerie vraiment très amusante ; les autres nouvelles : « le Curé de Goulout », « Comment l'abbé Menot eut son clocher », « le Nuage d'or », « Autour d'une poule », ne sont pas moins aimables ni moins spirituelles ; c'est un livre tout à fait charmant et dont on se délecte pendant les flâneries de la belle saison.

HISTOIRE, LITTÉRATURE POLITIQUE,
PHILOSOPHIE, ETC.

RENÉ DE CHAUVIGNY

Une Page d'histoire religieuse pendant la Révolution.

Cette *Page d'histoire religieuse*, c'est l'histoire des persécutions qu'eurent à subir pendant la tourmente révolutionnaire le monastère de la Visitation de Rouen et sa supérieure, la Mère de Belloy. Documenté avec beaucoup d'abondance et de soin, ce récit fait revivre des heures émouvantes et évoque la figure vraiment admirable d'une religieuse à la volonté inflexible, à la foi vaillante et forte, contre laquelle vinrent se briser toutes les persécutions et qui finit par triompher par la seule force de sa patience, de sa résolution et de sa foi.

On conçoit qu'en notre temps de séparation et de

guerre religieuse, ce livre a et a voulu avoir un caractère d'actualité rétrospective ; cette actualité, le regretté cardinal Perraud l'a soulignée avec éloquence dans une préface où il remercie M. René de Chauvigny du service qu'il rend à la cause religieuse par cet ouvrage, « où se trouvent à la fois des leçons fort utiles à méditer et de précieux encouragements », car l'étude de la vie de la Mère de Belloy, qui fut vraiment « une âme apostolique », lui paraît être « d'une singulière opportunité pour nous qui aurons peut-être à nous mesurer avec des épreuves semblables ou analogues à celles dont elle eut à subir le contrecoup ».

L'ABBÉ BERTRIN

Sainte-Beuve et Chateaubriand.

On sait l'émotion qu'avait soulevée la thèse soutenue en Sorbonne par l'abbé Bertrin, véritable réquisitoire contre Sainte-Beuve et défense de Chateaubriand et de sa sincérité religieuse. Les amis du critique des *Lundis* protestèrent avec énergie et de vives polémiques s'élevèrent que M. l'abbé Bertin résume en son ouvrage, où il se fait une fois de plus le champion de Chateaubriand, en soutenant énergiquement contre M. Bedier,

professeur au Collège de France, la parfaite véracité du voyage en Amérique. Ce sont des querelles littéraires auxquelles la fougue et la véhémence de M. l'abbé Bertrin donnent beaucoup d'animation, de jeunesse et de vie.

PIERRE-PAUL PLAN

Une Édition des « Moraulx ».

M. Pierre-Paul Plan, qui est un spécialiste des études rabelaisiennes, se signale à l'attention des bibliophiles par une découverte qu'il nous expose dans une brochure publiée à Rome. Il a eu la chance de trouver un exemplaire complet, en deux volumes, des *Moraulx* de Plutarque, qui a appartenu à Rabelais et porte, avec son ex-libris, un certain nombre de notes marginales de sa main. La trouvaille n'est pas négligeable, si l'on songe que l'on ne connaît encore que douze ou quinze volumes de la bibliothèque de maître Alcofribas. Elle a encore ceci de particulier qu'elle a permis à M. Pierre-Paul Plan de relever et de noter des passages de Rabelais où celui-ci s'est évidemment inspiré de l'auteur grec. La brochure de M. Plan est une contribution des plus sérieuses à la connaissance de Rabelais.

Mme JEANNE MARNI

Théâtre de Madame.

J'ai dit maintes fois en quelle estime je tenais le vigoureux et beau talent de cette femme de lettres dont l'œuvre s'impose de façon définitive et qui sait mettre tant de pensée, tant de douleur, tant de tendresse, dans un dialogue de quelques pages; je ne crois pas qu'elle ait jamais rien produit de plus émouvant et de plus fort que tels de ces chapitres du *Théâtre de Madame :* « Vacances » et « Excellent voyage », deux tragédies dont l'effet est d'autant plus intense que les moyens employés sont plus simples; « Madame Fritte », « la Vertu d'Adèle » et « Interview », des comédies d'une observation savoureuse et raffinée; d'autres encore, toutes les autres! et, pour finir, « Actrices », un acte que nous applaudirons — espérons-le — quelque jour, et qui, si j'en juge par l'effet produit sur le lecteur, fera quelque sensation devant une foule de spectateurs.

GEORGES BOURDON

La Russie libre.

M. Georges Bourdon a sur la crise que traverse actuellement la Russie et sur les moyens à employer pour la résoudre des idées très nettes et qu'il était périlleux d'exposer ou de discuter dans ces pages où il ne convient pas d'avoir d'opinions politiques. Mais ce qu'il m'est permis de louer et ce que je loue sans réserve, c'est sa merveilleuse documentation : on sent que M. Georges Bourdon s'est efforcé, avant de publier *la Russie libre*, de tout voir, de tout entendre et de tout connaître, depuis le tsar jusqu'au moujik, qu'il est allé chez les ouvriers et chez les paysans, chez les ministres et dans les bureaux, chez les étudiants et chez les grands seigneurs; le lecteur peut-être s'effarouchera parfois de conclusions un peu audacieuses; mais, libre d'ailleurs de garder ses opinions, il aura gagné d'être complètement informé d'une multitude de questions qu'il ne soupçonnait pas et prodigieusement intéressé, car les chapitres de ce livre ont tout l'attrait du plus émouvant, du plus poignant, du plus vécu des romans.

TOLSTOÏ

La Foi universelle.

De cette Russie qui passionne à si haut point l'opinion européenne nous vient une fois encore la parole du grand Tolstoï, en un volume intitulé *la Foi universelle*, et traduit par M. Halpérine-Kaminski ; cette fois, le sage d'Yasnaïa Poliana ne nous parle pas de révolution ni de politique, il n'en est pas moins subversif, car c'est de religion qu'il nous entretient, et sa conception est pour soulever bien des colères et des anathèmes : Tolstoï, ennemi du *Credo quia absurdum*, entreprend de raisonner avec la religion, de la faire entrer dans un cadre de science et de philosophie modernes, et on jugera sans doute que pour y parvenir il la malmène quelque peu.

MEMENTO DU MOIS DE JUILLET

ROMANS

Beaume (Georges). — *Trottin de Paris.*
Bovet (Mme Marie-Anne de). — *Vierges folles*, « roman passionnel ».

Bussy (Gaston de). — *Meurtrissure.*

Corrard (Pierre). — *La Nuit de Philodore*, un récit pimenté mêlé de dialogues et de dessins.

Danant de Perrodil (Mme). — *La Comtesse de Chambley*, un roman émouvant, écrit dans un style très simple et très facile, où l'auteur nous conte l'histoire d'une substitution d'héritage avec une multitude de péripéties plus palpitantes les unes que les autres. Ce n'est pas un livre de jeunes filles, mais c'est un livre que les jeunes filles peuvent lire; la nuance est subtile, mais il y a une nuance.

Fèvre (Henry). — *Les Souris dansent*, un roman original et verveux.

Goron (ancien chef de la sûreté). — *Coco ou les Monte-en-l'air*, un volume au titre prometteur, « suite et fin » du « *Crime de la rue de Chantilly* » dont le récit nous avait laissés haletants de curiosité.

Lafargue (Fernand). *Rachel et Lia*, roman contemporain, dont on appréciera vivement la séduction et l'intérêt.

Le Maire (Mme Éveline). — *Le Rêve d'Antoinette*, c'est l'histoire d'une jeune fille qui, gâtée par de romanesques lectures, a placé son idéal de bonheur et de mariage beaucoup trop haut et risquerait fort de gâcher sa vie et de coiffer sainte Catherine si le notaire qui a rêvé de la prendre pour femme ne trouvait le moyen ingénieux de parer son notariat de séductions artistiques qui en dissimulent le prosaïsme et l'aident à faire, malgré elle, le bonheur de cette jeune fille trop éprise d'idéal. Cette petite histoire est contée avec beaucoup d'agrément et de fraîcheur, et elle plaira, sans nul doute, infiniment aux jeunes filles, à qui elle est destinée.

Loti (Pierre). — *Les Désenchantées*, « roman des harems turcs contemporains », un livre bien digne du merveilleux talent de son auteur et des louanges qui lui ont été prodiguées parmi lesquelles il faut retenir le magnifique éloge qu'en a fait Mme Edmond Adam en une page d'une si intense et si éloquente émotion.

Maizeroy (René). — *La Remplaçante.*

Mancey (Claude). — *Les Sources perfides*, un très curieux roman où l'auteur nous raconte avec beaucoup d'émotion, de verve et de talent, des histoires de stations thermales.

Marin (Louis). — *Les Impressions d'un sensitif*, roman et études psychologiques.

Mauroy (Guy-Gaston de). — *Cliquetis et Froufrous*. Une série de nouvelles tout à fait curieuse et intéressante. Amour et bravoure, tristesse et joie, vous trouverez tout cela tour à tour dans les « *Sabres joyeux* », « *les Sabres tristes* et les *Sabres brisés* ».

Montfort (Eugène). — *Maitresse américaine*, un roman d'une aimable psychologie.

Monti (Jérôme). — *L'Empaumeuse*, « un roman passionnel. »

Nonce Casanova. — *L'Image des Ténèbres*, œuvre dédiée « aux intelligences hautaines qui se stimulent au contact de l'inabsolu éternel et se persuadent que le tâtonnement vertigineux du rêve est le seul geste supérieur ». Cet écrivain très éloquent dont j'ai loué souvent les œuvres passionnées fut parfois plus clair.

O'Mouroy (Richard). — *Histoires tendres*, contées avec humour, scepticisme et gaieté.

Provins (Michel). — *Les Sept cordes de la Lyre*. Une série de ces dialogues où excelle le talent très fin, très délié, très parisien de ce charmant écrivain.

Rovetta (Gerolamo). — *Le Premier Amant*, traduit de l'italien par A. Lécuyer.

Sales (Pierre). — *La Fille de Don Juan*, « roman de mœurs contemporaines ».

Scheffer (Robert). — *Les Loisirs de Berthe Livoire*. Un livre audacieux, nerveux, précieux.

Verne (Jules). — *Volcan d'or*. Un des derniers romans que ce merveilleux amuseur laissa derrière lui et que les enfants et les jeunes gens liront avec un très vif plaisir auquel se mêlera un peu de mélancolie au souvenir de leur grand ami disparu.

Vernon (Pierre). — *Le Choix d'une maitresse*. Un recueil de nouvelles réunies sous le titre de la première, drame rustique où l'observation des mœurs paysannes apparait

d'une tragique et criante vérité Dans les nouvelles qui suivent : *la Poudre sans fumée, la Terre qui ment*, d'autres encore, récits brefs, contés dans un style sobre et vivant, on retrouve les mêmes qualités d'exactitude, de sincérité, de très littéraire réalisme.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Archag Tchobanian. — *Trouvères arméniens*. Traduction d'œuvres pittoresques.

Bergerat (Emile). — *Fontaine de Jouvence*. La comédie mythologique dont on a applaudi à la Comédie Française les vers aimables et spirituels.

Bernhardt (F. de). — *Londres et la vie à Londres*.

Bever (Ad. van). — *Le Livre des rondeaux galants et satyriques du dix-septième siècle*, restitué en une édition érudite et jolie.

Bocquet (Léon). — *Les Cygnes noirs*.

Carvalho (Jean). — *Souvenirs historiques du capitaine Krettly, trompette-major des guides de Bonaparte*.

Colligny (Thomas de). — *L'Infanterie au combat*, « conseils à mon bataillon ».

Crouzet (Paul). — *Maitres et Parents*, « études et enquête sur la coopération de l'école et du lycée avec la famille ».

Despagnet (Frantz). — *La République et le Vatican. 1870-1906*. Préface de G. Hanotaux.

Drouin (Alfred). — *Dans la Jonque victorieuse*.

Félix-Faure-Goyau (Lucie). — *Ames païennes, âmes chrétiennes*, une œuvre de haute et forte pensée.

Gigon (S. C.). — *La Révolte de la Gabelle en Guyane*, (1548-1549).

Glaser (Ph.-Emmanuel). — *Le Mouvement Littéraire*, 1905.

Gourmont (Remy de). — *Promenades littéraires*, où l'auteur se montre le compagnon le plus séduisant, le plus érudit et le plus disert qu'on puisse rêver. Avec lui, nous fréquen-

tons Villiers de l'Isle Adam, Chopin et George Sand, Baudelaire et Racine, La Fontaine et Molière, Mme de Noailles et José-Maria de Heredia, et sur tous ces écrivains, nous entendons des choses inédites, fines et ingénieuses.

Grandmaison (Comte de). — *Le Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif.*

Honorat (Victor). — *Les Étapes fleuries.* Poésies.

Ibsen. — *Lettres d'Henrik Ibsen à ses amis*, si émouvantes, traduites très remarquablement par Mme Martine Rémusat.

Jarry (Alfred). — *Ubu sur la Butte.* Ce volume du « Théâtre mirlitonesque » est la réduction en deux actes d'« Ubu Roi » qui fut représentée chez les marionnettes avec le concours du célèbre Anatole, des Champs-Elysées. Si réduit qu'il soit « Ubu » n'a — je vous prie de le croire — rien perdu de la verve ni de la saveur qui, voilà quelque dix ans, étourdirent les Parisiens.

Jibé (Capitaine). — *L'Officier dans l'armée nouvelle, son instruction professionnelle.*

La Salle (Louis de). — *Impressions de voyages et autres*, poésies.

Lavisse (Ernest). — *Histoire de France. Louis XIV.* 45e fascicule.

Lorquise (Charles). — *Les Invectives.*

Mauprat (H.). — *Les Amours de Napoléon. Mariage de ministre.*

Mérys (Michel). — *La Guerre navale moderne. De Lissa à Tsoushima.*

Moréas (Jean). — *Stances* (nouvelle édition).

Perigny (Maurice de). — *En courant le monde*, « Canada, États-Unis, Corée, Japon, Mexique ».

Pilon (Edmond). — *Portraits français.*

Pirro (A.). — *Sébastien Bach.* « Les Maîtres de la musique. »

Rémusat (Paul de). — *Mémoires de Mme de Rémusat. 1802-1808.*

Roux (Fernand). — *Balzac jurisconsulte et criminaliste.*

Séménoff. — *Une page de la Contre-Révolution russe.* « Les « progroms », un mot dont notre vocabulaire s'est enrichi depuis quelque temps et dont les événements d'Odessa nous ont appris à connaître la sanglante signification.

Sollange-Pellat. — *L'Éducation aidée par la graphologie*, un livre d'une très intéressante documentation graphologique.

Terlinden (Charles). — *Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, et l'Eglise catholique*, 1814-1830.

Tei-San. — *Notes sur l'Art japonais*, la Sculpture et la Ciselure.

Turmann (Max). — *Activité sociale.*

Upton Sinclair. — *Les Empoisonneurs de Chicago.* Détournons les yeux, si nous ne voulons pas renoncer à tout jamais aux joies du « corned beef » et du « pressed beef ».

AOUT-SEPTEMBRE

LES ROMANS

FÉLIX DUQUESNEL

La Maîtresse de piano.

C'est une histoire très simple et très chaste que celle d'Yvonne de Chazeau, réduite à la condition de « maîtresse de piano » par les revers paternels et introduite dans une maison où on essaye tour à tour et tout à la fois de l'humilier et de la séduire, et où, après de nombreuses péripéties, elle rencontre tout de même, et grâce à la providentielle intervention d'un vénérable abbé, le bonheur, le mariage et l'amour.

Ainsi résumée, cette histoire pourrait paraître

assez banale. N'en croyez rien cependant, car, pour la conter, M. Félix Duquesnel a déployé toutes les ressources d'un art consommé. Il l'a parsemée d'ingénieuses et fines observations, et c'est vraiment dans sa simplicité, dans son charme sain, un livre tout à fait exquis.

JEAN DE MITTY ET HUGUES REBELL

Journal d'un valet de chambre.

Ce n'est pas par un « charme sain » que se recommande le livre publié par MM. Jean de Mitty et Hugues Rebell, sous le titre : *Journal d'un valet de chambre*, avec cette épigraphe : « au service de l'Empereur ». Il est plutôt raide ce « Journal d'un valet de chambre » ! Heureusement la politique et l'histoire sont là pour tout sauver et pour nous permettre de parler des aventures du valet de chambre Placide et de la soubrette Blondelle, car ce roman très leste est vaguement historique. Son héros, placé chez Saint-Arnaud, nous raconte non seulement de scabreuses aventures sur la jeunesse du maréchal — aventures dont il serait audacieux de garantir l'authenticité — mais il est amené à nous raconter — avec quelque fantaisie sans doute — les événements de 1848, du 2 Décembre et du

début de l'Empire, regardés des fenêtres de l'office ou de la cuisine : la valeur historique de tout cela doit être fort contestable, mais, je le répète, c'est divertissant au plus haut point.

MARCEL DUCHESNE

Les Complaisants.

Les Complaisants, de M. Marcel Duchesne, sont des maris, c'est vous dire que l'histoire qui nous est contée dans ce roman dialogué est dénuée de moralité. On y voit des femmes coquettes et sans vertu, des maris trompés et satisfaits, et un journaliste dont les femmes raffolent. Il serait injuste, ici, de ne pas remercier M. Duchesne du rôle fort agréable qu'il réserve dans son livre à notre corporation; son journaliste d'ailleurs est un ancien diplomate, ce qui est fait pour rabaisser un peu l'orgueil que nous aurions pu concevoir... Le livre est amusant, d'une verve peut-être un peu bien amère, mais tout plein d'observations ingénieuses et piquantes.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Sur le vif.

Ce titre : *Sur le vif*, indique bien l'allure générale du livre : c'est une multitude de petites histoires alertes, rapides, contées avec beaucoup d'art et d'agrément par deux romanciers qui ont fait si magistralement leurs preuves et ne s'imaginent pas déchoir en cultivant la nouvelle — genre éminemment français ! — en quoi ils ont bien raison, car ils nous offrent ainsi un livre fort agréable.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, POLITIQUE, DIVERS

FRÉDÉRIC MISTRAL

Mémoires et Récits.

Quel livre exquis, rayonnant de jeunesse, embaumé de tous les parfums de la Provence, éblouissant de soleil, d'amour et de vie ! Nous y voyons l'enfance du grand poète au mas de Maillane, l'image de maître François Mistral, son père, de Délaïde, sa mère, « portraiture de famille, d'intérieur patriarcal, de noblesse et simplesse », nous vivons avec lui de belles histoires de Noël, de jour de l'an, de fêtes des rois ; des souvenirs de classe, d'école buissonnière, de vagabondage à travers les prés fleuris ; puis voici la jeunesse et l'adolescence, les premières amours, les premières tristesses ; les grands amis : Aubanel, Roumanille, Anselme Ma-

thieu, qui firent renaître la langue de Pétrarque; — voici... mais comment redire, comment essayer même d'énumérer tout ce qui fait la grâce, la séduction profonde de ce livre de tendresse, de poésie, d'émotion; je suis sous le charme, et encore je n'ai lu — et pour cause, hélas! — que la version française de ce livre qui paraît en même temps en son texte original, dans la langue de cette Provence qui salue en Mistral son grand poète et qui garde un souvenir attendri à Alphonse Daudet, car elle est « la mère bonne qui n'en veut pas, n'en voudra jamais au lionceau qui, pour s'ébattre, l'égratigne quelquefois ».

PAUL BOURGE

Sociologie et littérature.

Voici un livre très curieux, très piquant et d'un profond intérêt. Dans la première partie, l'auteur a voulu apporter, nous dit-il, « une nouvelle contribution à la doctrine du traditionnalisme qui fut la sienne, d'abord par instinct, puis par réflexion »; ce mot de traditionnalisme, que M. Maurice Barrès a si habilement associé à celui de nationalisme, suffirait à vous avertir que dans ces études sur le « réa-

lisme de Bonald », sur les « deux Taine », sur « le péril primaire », sur « l'ascension sociale », il est un peu, beaucoup, question de politique ; mais M. Paul Bourget parle politique dans une si belle langue qu'on finit, grâce à lui, par s'intéresser à cette fâcheuse ; pourtant combien je préfère le second « groupe », celui de la littérature, où M. Paul Bourget nous parle tour à tour de Victor Hugo, de George Sand, d'Alfred de Musset, de Balzac, d'Henri Heine, de Barbey d'Aurevilly, de Guy de Maupassant, de M. Eugène Melchior de Vogüé, de Pomairols et de Pierre Loti. Ce ne sont pas des pages de critique, ce sont des portraits incisifs, spirituels, attendris ; c'est un écrivain de premier ordre en visite chez de grands écrivains, et c'est un exquis régal littéraire.

PIERRE FÉLIX

L'Équivoque démocratique.

C'est de l'histoire très moderne que fait M. Pierre Félix, dans un volume intitulé : *l'Équivoque démocratique*, pour lequel M. Paul Bourget a écrit une chaleureuse et éloquente préface. Sans discuter les idées politiques de M. Pierre Félix — ce qui n'est heureusement pas de mon ressort — il me plaît

de louer le courage et l'audace de cet écrivain, car il en faut, en notre temps, pour s'attaquer aussi nettement et aussi franchement à la démocratie, pour se réclamer de Joseph de Maistre, pour affirmer que le concept de la liberté est absurde, celui de l'égalité inepte, et proclamer la déchéance de la démocratie parce qu'elle est — *ultima ratio* — condamnée par l'Église.

FRÉDÉRIC MASSON

Jadis.

En lisant sur la couverture d'un livre le nom de M. Frédéric Masson, une pensée, tout de suite, vient à l'esprit : Nous allons entendre parler de Napoléon Ier ! Cette sorte de tyrannie que le grand Empereur exerce sur les écrivains napoléoniens en général et sur M. Frédéric Masson en particulier, j'avais déjà essayé de la dire, l'auteur de *Jadis* l'exprime aujourd'hui avec une belle éloquence dans la préface de son livre : « L'idée de Napoléon, dit-il, n'est pas de celles qu'on prend et qu'on quitte à volonté, dont on amuse ses loisirs et sur qui l'on brode des fantaisies; elle est dominante, absorbante, tyrannique si l'on veut, comme l'homme même... J'aurais devant moi autant d'années à

vivre que j'en ai vécues, que je n'en distrairais point une journée pour d'autres études. » Et il ajoute, doutant du succès futur de son œuvre : « Ce n'est pas pour les autres que j'écris ces livres ou ces articles, c'est pour moi ; je me donne la joie de la vérité, je vis avec mon rêve, j'approche — au moins en pensée — l'être surhumain, je le suis à travers le monde qu'il parcourt, je l'entends parler, je vois ce qu'il écrit, je crois pénétrer dans son âme... »

Mais il faudrait citer toute cette préface, où M. Frédéric Masson se dévoile lui-même avec tant de sincérité et d'éloquence. Quand on a lu les vingt volumes que M. Frédéric Masson a consacrés à Napoléon, on sent combien il dit vrai ; on devine à chaque page la joie qu'il a éprouvée à pénétrer un peu plus avant dans l'intimité de son héros, et on finit par éprouver soi-même cette joie à chaque découverte nouvelle, car une telle passion est éminemment contagieuse.

Dans son livre d'aujourd'hui, il nous donne toute une série d'études où il laisse, comme toujours, percer sa tendresse, — dirai-je sa partialité ? — pour l'Empereur. Voici « Napoléon et les femmes » ; vous croyez peut-être qu'il se conduisit assez mal envers elles, quelle erreur ! « Il s'est toujours senti attendri et faible vis-à-vis des femmes, toujours embarrassé, car il a vécu jeune loin d'elles, et il n'a point acquis l'aisance que donne leur habituelle fréquentation ; seulement, il a appris de l'histoire

qu'elles nuisent aux affaires et il ne veut pas qu'elles touchent à la politique ; il déteste leur esprit d'intrigue et les force au silence. »

Le voici à cheval : « Il montait mal, tenait la tête basse, les genoux en dehors, sans nulle assiette »; mais quelle audace, quel train d'enfer il menait malgré son manque d'assiette! Et c'est ainsi partout ; dès que M. Frédéric Masson aperçoit un défaut chez son héros, — forcé de le noter par sa conscience d'historien, — il s'empresse à l'excuser, sinon à l'exalter ; et ce sont des pages charmantes sur les premières années de l'Élysée, avec la restitution d'une figure tout à fait intéressante, celle de Costa de Bostilica, cousin de Napoléon ; d'autres encore, d'où l'actualité n'est pas tout à fait absente, sur les sentiments religieux de Napoléon qui sont incontestables aux yeux de M. Frédéric Masson, ennemi virulent de l'anticléricalisme régnant ; quoi encore? des notes vibrantes sur la Grande Armée, ses généraux et ses chefs ; une étude infiniment pittoresque sur l'étiquette napoléonienne substituée à l'ancienne étiquette des Cours, et dont nous avons fait aujourd'hui le triste protocole ; une histoire des rubans et des plaques, des distinctions de l'ancien régime remplacées par le ruban rouge ; celle des dotations, des majorats qui servirent à l'établissement d'une hiérarchie nécessaire dans la France nouvelle. Bien d'autres chapitres encore sollicitent l'attention ; mais peut-être en ai-je dit assez pour donner une idée de la variété, de l'agrément, de

l'intérêt de ce volume dont les vingt-cinq chapitres furent écrits au cours de trente années d'une vie littéraire dont ils viennent attester la belle et harmonieuse unité.

J. DE BOISJOSLIN ET G. MOSSÉ

Quelques meneuses d'hommes au dix-huitième siècle

C'est du dix-huitième siècle que nous parlent MM. J. de Boisjoslin et G. Mossé en une brochure tout à fait captivante où ils nous présentent *Quelques meneuses d'hommes au dix-huitième siècle*. Les femmes sont un sujet d'étude fort séduisant, mais elles ne furent jamais sans doute plus séduisantes dans l'histoire du monde qu'au cours de ce dix-huitième siècle où elles constituèrent, selon le mot de Montesquieu, « un État dans l'État », car elles furent vraiment des souveraines incontestées au cours de ce siècle « féminin dans toute l'acception du mot, supérieur en tout ce qui est femme : esprit, pénétration rapide, expression légère, marivaudage, attendrissement; inférieur en tout ce qui est de l'homme : la métaphysique, le théâtre, l'éloquence. Ce siècle affirme la suprématie de la femme, il lui donne la royauté du salon qui est comme le centre de la pensée et de l'action. Celui de Mme de Tencin fait des généraux et des cardi-

naux, celui de Mlle de Lespinasse des académiciens et des ministres, celui de Mme Roland des insurrections triomphantes; le dix-huitième siècle, enfin, c'est l'avènement, c'est le sacre, c'est l'apothéose de la femme. »

Rien ne pouvait être plus séduisant et plus instructif que d'étudier quelques-unes des figures qui prirent part à cette grande fête de l'éternel féminin; MM. J. de Boisjoslin et G. Mossé se sont acquittés de cette tâche attrayante avec beaucoup d'érudition et de goût; ils sont allés voir Mme du Châtelet, la « divine Émilie », qui eut sur Voltaire une si heureuse influence; Mme de Puysieux et Sophie Violand, qui furent souveraines du cœur et de la pensée de Diderot; Mmes d'Épinay, d'Houdetot, qui régnèrent sur Jean-Jacques, et Mlle de Lespinasse, cette vieille fille noble et déclassée, pauvre, longtemps subalterne, qui tint, au siècle des salons « le salon » par excellence où fréquentèrent et grandirent d'Alembert, Condorcet, Turgot.

HENRI GENEVOIS

La Défense nationale en 1870-1871, les responsabilités générales.

L'objet de cet ouvrage, M. Henri Genevois le définit lui-même en se demandant : « Notre défaite

est-elle le résultat de circonstances externes, de fautes et d'erreurs contingentes et réparables? Doit-on, au contraire, en chercher l'explication dans une déchéance organique irrémédiable? Sommes-nous arrivés à un point de rebroussement? Est-ce le commencement d'une ère de régression résultant de l'usure définitive de notre race? Posé ainsi, le problème devient passionnant et redoutable. » Ce problème, redoutable en effet, M. Henri Genevois entreprend de le résoudre en racontant la douloureuse histoire qui a commencé le 2 septembre 1870 pour finir aux heures plus sombres peut-être et plus douloureuses encore de la Commune. En tout cas, il nous a donné là des pages d'histoire d'une documentation impeccable d'où se dégage une émotion d'autant plus poignante qu'elle est produite non par des mots, mais par des faits concrets, précis, impitoyables.

MEMENTO DES MOIS D'AOUT ET SEPTEMBRE

ROMANS

Arthez (Danielle d'). — *La Fin d'un rêve.*
Auvray (Michel). — *La Prière de Lucette.*
Bovet (Marie-Anne de). — *Noces blanches*, un livre émouvant et spirituel.

Chevallier (Adrien). — *La Mésaventure de M. de Chanqueyras.*
Conan Doyle. — *Les Exploits du colonel Gérard.* Traduction.
Du Vallon (Georges). — *Michel Smirlof.*
Frondal (Jean). — *Les Derniers jours de nos Églises.* « Roman d'histoire vraie » inspiré par l'actualité.
Keim (Albert). — *Cinq Contes hypothétiques.*
La Vaudère (Jane de). — *La Vierge d'Israël*, un roman curieux, tumultueux et troublant que le peintre Atamian a enjolivé d'agréables silhouettes de dames d'Orient peu vêtues.
Le Roux (Hugues). — *L'Heureux et l'Heureuse ou l'Amour arabe.*
Ménil (F. de). — *Les Tours du Silence.*
Mérouvel (Charles). — *Sang rouge et sang bleu.*
Rehault (Ludovic). — *L'Art d'être veuve.*
Rudyard Kipling. — *Capitaine courageux.* Dramatique roman paru dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » et traduit par M. Fabulet.
Sales (Pierre). — *La Fille de Don Juan et sa femme.* Deux gros volumes d'aventures multiples et dramatiques.
Thiéry (Jean). — *Victimes.* (Collection Hermine.)
Tolstoï. — *Anna Karénine.* Traduction nouvelle.
Willox (Anatole). — *Conscience nouvelle.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Albalat (Antoine). — *Pages choisies* de Louis Veuillot.
Barbey (Frédéric). — *La Route du Simplon.* Un superbe volume où est retracée toute l'histoire du Simplon depuis la période romaine jusqu'à ces six dernières années où fut exécutée l'œuvre admirable et formidable du percement; fort intéressant en lui-même, ce livre se complète d'une superbe série d'images admirablement exécutées.
Blanchard (Raoul). — *La Flandre.* Un travail géographique très complet.

Bresson (Henri). — *La Houille verte.* Les moins compétents connaissent aujourd'hui « la houille blanche », c'est-à-dire les grandes chutes d'eaux utilisées pour produire l'énergie et la force; la « houille verte », c'est l'eau de plaine utilisée dans le même but. Il y a là une richesse extraordinaire qui n'a pas été exploitée jusqu'ici et qui a même à peine été soupçonnée. Le livre de M. Henri Bresson, qui a passionnément et minutieusement étudié la question, vient à point pour nous montrer combien elle est importante et quel tort nous avons de laisser ainsi sommeiller et languir des sources inépuisables de richesses.

Britsch (Amédée). — *Henry Bordeaux*, « Collection des Célébrités d'aujourd'hui ».

Colleville (Vicomte de). — *Pie X intime, le Pape et la séparation.* Nouvelle édition, revue et augmentée.

Coolus (Romain). — *Antoinette Sabrier. L'Enfant chérie.* Les deux œuvres dramatiques si audacieuses, si poignantes et si vraies.

Crozet (J.). — *Études sur l'agriculture en Tunisie.* « La situation actuelle et les progrès à réaliser. »

Des Fontaines (Charles) [Henri de Rothschild]. — *Potage bisque*, comédie. Une édition de bibliophilie qui est une merveille d'art et de goût.

Des Rieux (Lionel). — *Hécube.* La tragédie en trois actes qui fut acclamée sur le théâtre antique d'Orange.

Du Gay (Adam). — *Souvenirs des Pays bleus*, où l'auteur nous promène de Nice à Villefranche, à Fréjus, en Corse, à Saint-Tropez et jusqu'à Montpellier, à travers des histoires amusantes, tragiques et sentimentales, contées d'une plume alerte.

Duruy (Capitaine Victor). — *Le Sous-officier dans l'armée moderne.*

Gamelin (Capitaine). — *Étude philosophique sur l'art de la guerre.* « Essai d'une synthèse. »

Gaubert (Ernest). — *François Coppée.* « Collection des Célébrités d'aujourd'hui. »

Grand-Carteret (John). — *L'Oncle de l'Europe.* Un de ces livres d'histoire anecdotique où excelle cet auteur. C'est l'histoire déjà longue, tracée en une multitude d'images

humoristiques recueillies et commentées avec beaucoup d'agrément, d'Edouard VII, l'ex-prince de Galles, que les caricaturistes français, allemands, anglais ont si souvent croqué.

Hénard (Louis). — *La Faim.* Recueil de poésies.

Ibels (André). — *La Traite des chanteuses.*

Larmandie (Léonce de). — *Fleurs vivantes.* — *Satires d'amour.* Une jolie plaquette où nous avons l'original spectacle d'un poète harmonieux dont la Muse ne se pâme pas devant les fleurs, mais s'amuse au contraire à les égratigner et à les plaisanter doucement. C'est tout à fait spirituel et imprévu.

Leblond (Maurice). — *Georges Clemenceau.* « Collection des Célébrités d'aujourd'hui. »

Le Lorrain (Jacques). — *Le Chevalier de la Longue Figure.* Un drame héroïque en quatre actes, en vers, pieusement publié par M. Jean Thorel, et précédé d'une étude émouvante sur la vie et les œuvres de l'auteur.

Losques (de). — *Couloirs et Coulisses.* Sans doute le « Mouvement Littéraire » outrepasse ses droits en parlant d'une œuvre dessinée, mais j'ai pris tant de plaisir à regarder cette galerie, qu'il y aurait de ma part la plus noire ingratitude à ne pas le dire ici ; et puis, le crayon de de Losques est si expressif, si incisif, qu'on croit lire et qu'on lit en réalité, entre les lignes de ses dessins, mille choses infiniment justes, amusantes et spirituelles, qui constituent des pages délicieuses de littérature humoristique...

Maricourt (Baron de). — *Oscar II intime.*

Ollivier (Émile). — *L'Empire libéral.* 2e volume consacré aux heures émouvantes de la « Veillée des Armes » et où sont passés en revue : l'affaire Baudin, la préparation militaire prussienne, le plan de Moltke, la réorganisation de l'armée française par l'empereur et le maréchal Niel, les élections de 1869, l'origine du complot Hohenzollern.

Picard (Alfred). — *Le Bilan d'un siècle*, 1801-1901. 2e volume, où sont étudiés « la mécanique en général, l'électricité, le génie civil et les moyens de transport ». L'auteur y montre non seulement une compétence incomparable et incontestée, mais aussi un esprit, une aisance, qui mettent sa science profonde à la portée des demi-savants et des

ignorants que nous sommes, et qui rendent la lecture de son livre tout à fait séduisante.

Rémusat (Paul de). — *Mémoires de Mme de Rémusat.* 3e et dernier volume.

Severac (J.-B.). — *La Secte russe des hommes de Dieu.*

Soubies (Albert). — *La Musique aux Iles Britanniques.* L'érudit écrivain si instruit des choses d'art, de théâtre et de musique, poursuit ainsi sous la forme la plus agréable et la plus séduisante qui soit, une œuvre tout à fait considérable. Dans ce petit volume qui est — je crois bien — le quatorzième de la série, et qui est présenté avec beaucoup de goût, M. Albert Soubies étudie la musique anglaise aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, et il le fait, comme toujours, avec précision, élégance et clarté.

Urechia (Nestor). — *Dans les Carpathes romaines.* Un pittoresque ouvrage.

OCTOBRE

LES ROMANS

GEORGES OHNET

La Dixième Muse.

M. Georges Ohnet a livré cette année même une de ces « Batailles de la vie » auxquelles il nous fait assister depuis un quart de siècle — depuis *Serge Panine!* — et cette bataille a été gagnée devant un public dont la curiosité fut très surexcitée.

Pensez donc ! on s'en allait partout racontant que les personnages de *la Dixième Muse* seraient tous très réels et vivants, et que la marquise de Sortais, l'héroïne, poétesse au verbe harmonieux et au ravissant visage, Treillard, le poète dramaturge, et

Florise Barel, femme de lettres éminente, Claudine Nantheuil, grande comédienne, et Fabreguier, l'académicien directeur de la revue *le Mouvement*, et Parisot, l'éditeur, d'autres encore, seraient des figures parisiennes très reconnaissables sous des masques transparents.

En un mot, *la Dixième Muse* serait un roman à clef, — je me hâte de dire que, pour ma part, je n'en veux rien croire. La vérité est que M. Georges Ohnet, sur lequel la « rosserie » contemporaine s'est exercée avec tant d'abondance, a voulu se donner le luxe de faire une fois la peinture un peu « rosse » de ce monde des lettres où il a rencontré des censeurs si agressifs — en même temps d'ailleurs que des amis très résolus ; — il s'est attaqué au monde littéraire, et l'a dépeint en l'égratignant un peu, si peu : le tableau est tout à fait ressemblant, plein de mouvement, d'agrément et de vie, souvent caustique, jamais vraiment méchant. Dans ce cadre si amusant et si exact, il y a, bien entendu, une romanesque histoire d'un très poignant intérêt dramatique, car M. Georges Ohnet n'a point changé d'école, il continue à croire qu'il faut des lièvres pour les civets et des sujets pour les romans, — en quoi il me semble bien avoir raison.

JOHANNÈS GRAVIER

L'Abbé Changine.

L'Abbé Changine, qui parut avec ce sous-titre : « Une paroisse sous la séparation » fut imprimé avant la célèbre affaire du curé de Châtenay, à un moment où la prose de cet ecclésiastique — racontant ses Mémoires — ne s'était pas encore étalée dans un journal. C'est heureux pour l'auteur, car on aurait lieu de l'accuser de s'être trop directement inspiré de la réalité. Bien au contraire, l'aventure tourne au bénéfice de M. Johannès Gravier qui a devancé l'actualité et s'est montré, en imaginant l'histoire de l'abbé Changine, devin bien supérieur à tous les Devah, Ramana et autres sorciers ; cette heureuse coïncidence a servi certainement la fortune du livre et piqué la curiosité des lecteurs. Mais le roman, j'aime à le dire, a d'autres qualités plus sérieuses et la curieuse figure de l'abbé Changine dépasse de beaucoup la plate physionomie de l'abbé Delarue ; elles ne sont d'ailleurs pas plus conformes l'une que l'autre à la réalité, et je ne crois pas que nous soyons à la veille de voir beaucoup de prêtres comme ceux que nous peint M. Johannès Gravier, qui sont tout ce qu'on voudra : philosophes, amoureux, coureurs cyclistes, tout, excepté « prêtres ». Il y a là une sorte de mode qui tend à blesser les

sentiments des catholiques en leur montrant leurs prêtres sous des aspects imprévus et scandaleux, elle est vraiment trop facile à suivre en ce temps d'anticléricalisme, et M. Johannès Gravier a trop de talent pour avoir besoin de sacrifier à cette mode. Ceci dit et le reproche fait, je tiens à noter que M. Johannès Gravier pratique la justice — ou l'injustice — distributive et que, s'il égratigne quelque peu les prêtres, il n'est pas tendre non plus pour leurs ennemis : cela fait, si on veut, une moyenne... En tous cas, le livre est plein de mouvement, d'esprit et de verve; l'histoire sentimentale de l'abbé Changine est vraiment émouvante, et les dessins dont Barrère a parsemé les pages sont tout à fait spirituels et jolis.

ANDRÉ GERMAIN

Cœurs inutiles.

Cœurs inutiles est le premier livre d'un écrivain qui ne me semble pas vouloir adopter le genre optimiste. Que de tristesses, de désenchantement dans ces « cœurs inutiles », qui défilent à travers ce livre en une suite de nouvelles de sujets tout à fait différents, mais tous semblables par l'impression de désespérance qui s'en dégage : tristes amours, celles de Sandro Pergoli pour Josiane; celles d'Amédée

Dufresnay, de Jacqueline, de Violante, de Doucceline et de Fred ; triste existence celle de Mlle Ancenay, déplorable aventure celle de Guy de Lozève et de la pauvre Madeleine, victime de son amour : on souhaiterait un peu de lumière, un peu d'espoir au milieu de toute cette ombre et de ces tristesses. M. André Germain a voulu être sombre jusqu'au bout, — espérons que la vie le rendra plus gai ; en tous cas, il a mis dans son livre, à défaut d'optimisme et de philosophie, beaucoup de talent et d'émotion.

MARCEL BOULENGER

L'Amazone blessée.

Dans ce roman, la manière de M. Marcel Boulenger s'amplifie et s'élargit de façon remarquable. Il ne se contente pas, en effet, cette fois, de nous promener à travers les allées ombreuses de la forêt de Chantilly pour nous faire cueillir, chemin faisant, des fleurettes gracieuses d'émotions courtes, de tendresses ironiques ; c'est un vrai roman qu'il nous donne, roman d'amour, de passion, de haine, et, — Dieu me pardonne — de politique. L'histoire des amours du prince de Venasco et d'Hélène Vernay, — réincarnation moderne du chef-d'œuvre

sculptural, *l'Amazone blessée*, l'histoire de la révolution populaire qui déchire la principauté de Venasco et enlève son trône au prince est très émouvante, tragique même. Néanmoins, rassurez-vous, M. Marcel Boulenger n'a point tout à fait dépouillé le vieil homme, il ne saurait pleurer et frémir bien longtemps, et, très souvent, au cours de son roman, une observation spirituelle, une aventure comique, une allusion à des personnages très vivants ou à des choses très actuelles, vient nous rappeler que si nous sommes avec M. Marcel Boulenger c'est pour nous divertir, et que le pays ensoleillé de Venasco — non loin de Nice — n'est point un décor de tragédie, mais un cadre riant, joyeux et très parisien.

P. B. GHEUSI

Le Puits des âmes.

Bien loin de Paris. à travers des paysages de légendes, M. P. B. Gheusi nous conduit vers *le Puits des âmes*, « sous le rocher sacré de la mosquée d'Omar, là où, parmi les sources en pleurs de Siloé, à travers les ténèbres des citernes, dans la nuit des cryptes insondables, les âmes des défunts, évadées de la vie terrestre, viennent se recueillir et prier ». Le mystérieux héros de M. P. B. Gheusi ne

vient pas tout à fait de si loin. Il sort du bagne — tout simplement. A peine évadé de cet enfer, il vit une aventure amoureuse et tragique, et rencontre une passagère — ce n'est pas celle d'Alfred Capus! — dont l'égoïsme et la légèreté l'éclairent définitivement sur la vanité du monde et le décident à finir ses jours dans un couvent de Jérusalem. Cette aventure, compliquée de maints épisodes émouvants, se poursuit à travers les mers et les océans, et c'est une occasion pour M. P. B. Gheusi de nous offrir des descriptions pittoresques et fortes de pays magnifiques dont il fut le visiteur émerveillé.

EDGY

Cher infidèle.

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Pascal nous l'a dit; MM. de Flers et de Caillavet nous l'ont répété en une exquise comédie; Edgy entreprend de nous le prouver une fois de plus en un joli roman. Ce « cher infidèle » est un certain Julien le Talais, charmant amoureux qui se fait bien vite adorer d'Étiennette, mais qui, hélas! à la première occasion, frivole, jeune, élégant, insouciant, oublie ses serments et trompe outrageusement Étiennette qui, ulcérée, désespérée, s'enfuit

pour ne jamais plus revoir le traître... dont l'absence, au bout de fort peu de temps, lui paraît insupportable et qu'elle rappelle bien vite, puisque « nul orgueil ne lui reste, puisqu'il lui est cher par les hontes et les douleurs qui lui sont venues de lui », et puisque « tu es — lui dit-elle — le plus parfait des amants, car, tu les contiens tous à la fois : bon et cruel, traître et sincère, plein d'ardeur et d'indifférence ; tu as le charme des dualités, tu es celui qu'on ne peut ni quitter ni trahir, et que jamais on n'oublie, tu es le véritable amant. » Je cite ces petits couplets pour vous montrer ce que l'auteur a pu mettre de délicate psychologie et d'observation heureuse dans le développement d'un sujet que mon analyse rapide a pu faire paraître banal.

MARCEL PRÉVOST

M. et Mme Moloch.

Les lecteurs français se sont rendu compte, depuis quelque temps, qu'il y avait intérêt pour eux à connaître l'Allemagne et les Allemands autrement que par des récits ironiques de commis voyageurs ou par les descriptions mirifiques de guides fallacieusement illustrés. Ils ont lu avidement les études qui furent, ces temps-ci, consacrées à nos

voisins, telle l'exquise *Vieille Allemagne*, de Ferdinand Bac, telles aussi les vivantes et passionnantes chroniques dont M. Jules Huret poursuit la publication, — et ils se sont intéressés vivement à la lecture du nouveau roman de M. Marcel Prévost : *M. et Mme Moloch.*

Car ce roman, exquise et chaste histoire d'amour, contée par le maître écrivain avec son charme accoutumé, n'est ici qu'un prétexte, une mise en scène — infiniment habile et séduisante — pour la présentation de l'Allemagne moderne, de son tempérament ou plutôt de ses deux tempéraments si différents, si contradictoires. Et les personnages qui prennent part à l'action émouvante du roman, le prince Otto, autoritaire et hautain, sa rêveuse épouse Else et son fils Max, tendre et brutal, tour à tour poétique rêveur et reître brutal, le major Marbach, soudard violent et « caporaliste », le savant Zimmermann, aux idées humanitaires et généreuses, et sa tendre épouse (M. et Mme Moloch), ont pour mission de nous faire connaître les types — différents, ô combien ! — de l'Allemand, d'hier et d'aujourd'hui, en face de Louis Dubert et de sa gentille sœur Gritte chargés de personnifier notre race latine.

Et cette peinture de mœurs, présentée sous la forme alerte et vivante d'un roman, est vraiment délicieuse et captivante au plus haut point, profondément instructive aussi, et émouvante et inquiétante.

Les deux héros français — et l'auteur — ont du patriotisme, non pas de ce patriotisme, dont parle Renan, qui est « aux nations ce que la vanité est aux individus, c'est-à-dire le parfait contentement de soi-même, excluant le désir d'emprunter au dehors et de se compléter par autrui », bien au contraire, ils veulent apprendre, savent faire les distinctions nécessaires, et aiment admirer « l'Allemagne véritable, l'Allemagne éternelle, l'Allemagne de Kant et de Schopenhauer, — l'Allemagne de Charlotte et de Werther, l'Allemagne de l'*Intermezzo*, l'Allemagne de l'immortel magicien des sons, qui, dans le plus émouvant des arts, sut résumer tous les autres ».

« C'est l'Allemagne du rêve, de la poésie, de l'analyse, la vraie sainte Allemagne, — l'autre Allemagne des reîtres est une fausse et passagère Allemagne. Périsse cette Allemagne des reîtres ! et tous les peuples du monde, saluant cette patrie privilégiée de la pensée et de l'harmonie, s'écrieront comme Moloch : « Chère Allemagne ! »

Nous n'en sommes pas là, et l'Allemagne des reîtres semble bien avoir pour longtemps le pas sur celle des poètes. Remercions M. Marcel Prévost d'avoir su nous les montrer toutes deux, en des pages remarquables qui sont, je crois bien, les plus fortes et les plus belles qu'il nous ait encore données.

LUCIEN ROLMER

L'Hôtel de Sainte Agnès et des Célibataires.

Il est singulièrement embarrassant de parler de cet étrange roman : je serai tout d'abord bien empêché de vous en faire l'analyse ; parmi les aventures de Mlle Agneau — l'héroïne du roman — il en est (à commencer par celle que nous conte la première ligne du livre) qu'on ne saurait décemment raconter, et les personnages : le peintre Saint-Loup, Mlle Isabelle de Songes, l'abbé Junon, Monseigneur Jéova, Mme de Malsaine, tiennent autour de la table d'hôte de « Sainte Agnès et des Célibataires » des propos qu'il serait parfois bien délicat de redire. En somme, si j'entreprenais la tâche difficile de vous raconter ce roman, je serais forcé d'en sauter la moitié — au moins ! — et la saveur et la clarté du récit y perdraient. J'aime autant y renoncer et me contenter de vous dire que ce livre est un des plus curieux qui soient, étonnant mélange de qualités tout à fait remarquables et de détestables défauts : très spirituel et amusant, puis brusquement déshonoré par quelques calembours indignes de la dernière des tables d'hôte ; le mysticisme le plus éthéré y voisine avec le blasphème ; on y trouve de la passion et de la tendresse à côté de la plus cynique brutalité, et, ce qu'il y a d'in-

quiétant, c'est qu'on se demande à quel moment l'auteur se moque de lui-même, de ses héros et de ses lecteurs, si c'est quand il parle sérieusement ou lorsqu'il lance quelque calembredaine ; avec tout cela on ne saurait nier que ce livre soit tout à fait amusant et plein de talent...

JEAN DE LA BRÈTE

Un Mirage.

Dans ce roman, M. Jean de La Brète continue — comme il l'avait fait dans *l'Impossible*, son dernier roman — à s'occuper des choses d'actualité politique et ecclésiastique. Pourtant il n'y a pas que cela dans son livre. M. Jean de La Brète est un trop bon écrivain pour sacrifier complètement à cette déplorable mode, et quand il écrit un roman, vous pouvez être sûr qu'il a un sujet à développer et non pas seulement des théories à exposer. De fait, s'il nous offre dans son roman une véritable dissertation théologique sur le dogme du catholicisme et le « mirage » du panthéisme mensonger, s'il regrette l'influence de « cet air ambiant qui engage à accommoder les dogmes de notre religion avec je ne sais quelles idées bouddhiques et à prendre comme une sérieuse manifestation de l'es-

prit religieux, soit un sentiment poétique de la nature, soit des rêveries théosophiques », s'il s'applique vaillamment à dissiper ce « mirage », du moins il tient à offrir aux lecteurs romanesques le régal d'une aventure émouvante et forte, celle de M. d'Autefaure, « rescapé » des Antilles, où tout le monde le croyait mort depuis dix ans, de sa femme qu'il trouve remariée, et de la sœur de cette dernière, avec laquelle il pourrait refaire sa vie si le panthéisme ne venait brouiller leurs affaires et élever entre eux une barrière infranchissable...

HENRY CÉARD

Terrains à vendre au bord de la mer.

M. Henry Céard, le brillant et fort écrivain qui gardait depuis si longtemps le silence, fait sa rentrée dans la littérature avec un roman de proportions inaccoutumées, près de huit cents pages, et quelles pages ! toutes remplies de lignes serrées les unes contre les autres. On est un peu effrayé en face d'un régal si copieux, mais l'effroi ne dure pas, et dès qu'on a commencé à lire *Terrains à vendre au bord de la mer*, on est emporté par l'intérêt, la force, l'âpreté du récit, et l'on arrive à la dernière page sans se douter qu'on vient de

dévorer l'un des plus longs romans de la littérature contemporaine! C'est que M. Henry Céard ne laisse pas un instant languir son lecteur; il a une verve extraordinaire faite de rancune contre un coin de Bretagne dont il houspille terriblement les indigènes, en des pages qu'ils ne lui pardonneront pas, je pense. Sans rechercher s'il a raison ou tort, il me plaît de constater qu'il nous a donné des pages très fortes, très émouvantes, très savoureuses; c'est un bon romancier que les Bretons rendent aux Parisiens, lesquels salueront avec joie le retour, définitif sans doute, de l'enfant prodigue.

ERNEST DAUDET

Le Comte de Chamarande.

On sait que M. Ernest Daudet, historien très savant, aime à nous offrir parfois en marge de ses grands travaux historiques sur l'émigration et les temps révolutionnaires quelque roman qui lui est inspiré par un épisode particulièrement émouvant ou tragique rencontré chemin faisant. Dans ces romans historiques, le romancier et l'historien se font généralement tort l'un à l'autre; avec M. Ernest Daudet, il n'y a rien de tel à craindre, le roman-

cier s'appuie sur l'historien et ne le trahit jamais, au contraire ! Il sait donner à des événements, figés en quelque sorte et pétrifiés dans l'histoire, une vie nouvelle, et si parfois l'intérêt dramatique de son livre l'amène à inventer un épisode, vous pouvez être assuré que cet épisode inexact reste tout à fait dans la vérité historique ; c'est dire l'intérêt passionnant de ce roman qui fait défiler sous nos yeux la foule lamentable des émigrants réfugiés à Londres pendant les temps révolutionnaires, puis rentrés à Paris au moment où Bonaparte s'occupe de réédifier la société ; c'est pour M. Daudet l'occasion de nous conter une touchante histoire d'amour, une tragique aventure de complot et surtout d'évoquer à nos yeux une société et une époque qu'il connaît merveilleusement.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POLITIQUE

EUGÈNE LINTILHAC

Histoire générale du théâtre en France.

LA COMÉDIE.

M. Eugène Lintilhac poursuit la publication de son *Histoire générale du théâtre en France;* c'est le deuxième volume du grand ouvrage où sera reconstituée l'histoire tout entière du théâtre en France depuis les origines sacrées jusqu'au drame de Dumas fils et la comédie de Henry Becque. Dans le premier, M. Lintilhac avait étudié — on s'en souvient — le théâtre sérieux au moyen âge ; il aborde maintenant l'histoire de la « Comédie » qu'il entend poursuivre tout entière, sans interruption, pour lui laisser, dans son exposition, « la continuité qu'elle a eue dans les faits ».

Pour légitimer cette méthode plus philosophique

que chronologique, M. Lintilhac donne dans sa préface des raisons ingénieuses : « Dans une histoire qui vise à être générale, dit-il, l'évolution de chacun des genres peut et doit être montrée en soi et jusqu'à son terme actuel, évitant ainsi qu'elle soit interrompue et brouillée par ces va-et-vient hâtifs d'un genre à l'autre, où l'on est conduit d'ordinaire par l'ambition de vues que l'on croit synoptiques, parce qu'elles sont grossièrement synchroniques et qui ne produisent au fond qu'un trompe-l'œil. Ainsi le courant comique prend une telle force, dès la naissance de la farce, et porte si directement à Molière et à tout ce qui en sortira, qu'il faut s'y laisser emporter jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à nos jours. »

Le premier volume de cette histoire, qui en comprendra quatre, est consacré au moyen âge et à la Renaissance, et il se termine avec la *Mélite* de Corneille; on y trouvera une masse considérable de citations choisies avec beaucoup d'art et une abondance merveilleuse de documents qui semblent bien épuiser un sujet sur lequel les historiens avaient vraiment laissé beaucoup à dire.

———

L. DE LANZAC DE LABORIE

Paris sous Napoléon.

M. L. de Lanzac de Laborie poursuit la publication de la grande étude historique qu'il a entreprise sur *Paris sous Napoléon* en un volume, consacré à « la Cour et la Ville — la Vie et la Mort ». Ce sous-titre, l'auteur nous en explique le sens dans sa préface : « C'est en quelque sorte, nous dit-il, la vie sociale et extérieure des Parisiens au temps de Napoléon que je me suis proposé d'étudier dans ce troisième volume. Les fêtes publiques et les cérémonies ou réjouissances motivées par des événements exceptionnels ; la reconstitution d'une Cour, la création d'une nouvelle aristocratie et le monde des hauts fonctionnaires ; les usages et les mœurs des classes aisées ; les incidents et les accidents venant troubler la sécurité publique ; l'administration de la justice ; le régime des pompes funèbres enfin et celui des sépultures, voilà les sujets que j'ai successivement abordés, sans avoir la prétention de les épuiser ». Fidèle à ce programme, M. de Lanzac de Laborie nous restitue en un volume d'une documentation prodigieuse, d'une érudition pimpante et aimable, toute la vie de Paris au temps où la fortune de l'Empereur fut à son apogée et la gloire de la Grand'Ville à son comble ; avec lui nous

assistons à des fêtes extraordinaires de faste et de splendeur, nous pénétrons chez l'Empereur, nous apprenons toutes les règles de l'étiquette, nous surprenons tous les petits secrets de la Cour ; nous entrons dans la demeure des bourgeois, nous inventorions leur mobilier, nous assistons à leurs repas, nous apprenons comment ils élevaient leurs enfants et comment ils traitaient leurs domestiques ; puis, nous descendons dans les bas-fonds, nous faisons connaissance avec les voleurs et les escrocs d'il y a un siècle, ainsi qu'avec leurs avocats, leurs juges et leurs bourreaux ; nous apprenons même — mais que n'apprenons-nous pas dans ce livre ! — la statistique des accidents et des incendies, celle des épidémies, des médecins et des pompes funèbres. Et, cette étonnante abondance de chiffres, de faits et de documents, loin d'alourdir le livre, lui donne au contraire une vie, un mouvement, un intérêt extraordinaires.

LOUIS MAIGRON

Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence.

Le bel esprit, le grand savant du dix-huitième siècle est depuis longtemps considéré comme l'une des figures les plus intéressantes de l'histoire de la

pensée française et on a beaucoup écrit sur lui, mais je crois bien que l'étude de M. Louis Maigron n'avait pas encore été tentée : étude sur l'évolution de Fontenelle et sur l'évolution de son temps avec lui, explication de ce fait surprenant « que l'auteur des *Pastorales* et des *Lettres galantes* puisse être celui des *Entretiens sur la pluralité des mondes* et de l'*Histoire des oracles* ». Le livre où M. Louis Maigron étudie ce cas est d'une belle ordonnance philosophique : sans souci de la chronologie, il envisage tour à tour l' « œuvre littéraire », l' « œuvre philosophique » et l' « œuvre scientifique » de Fontenelle : cette histoire très complète est d'une forte tenue littéraire, semée de documents originaux et précieux, elle est tout à fait séduisante et instructive. Elle éclaire d'une vive lumière l'œuvre de ce très sympathique égoïste qui vécut centenaire, qui eut la bonne fortune d'incarner la transition entre les majestés du dix-septième siècle et les hardiesses du dix-huitième et qui, tout en disant avec un aimable scepticisme fait pour séduire nos contemporains : « Je suis effrayé de la conviction qui règne autour de moi », a soulevé « les plus graves questions que Voltaire et l'Encyclopédie devaient remuer plus tard et a semé d'une main nonchalante et d'un geste élégant les dents du dragon ».

HENRY BORDEAUX

Paysages romanesques.

C'est en Allemagne — dans la belle, dans la vieille Allemagne — que nous conduisent les premières pages du livre de M. Henry Bordeaux : *Paysages romanesques;* ses promenades « sur le Rhin » le mènent en effet de la maison de Henri Heine à celle de Beethoven, et lui montrent tour à tour « Gœthe à Mayence » et « Victor Hugo à Heidelberg ». M. Henry Bordeaux excelle dans ces évocations littéraires et romanesques, il y met infiniment de grâce et d'émotion; il y apporte aussi, ce qui n'est pas négligeable, la conscience d'une exacte et forte érudition. Ainsi, qu'il erre sur le Rhin ou en montagne, qu'il visite le cimetière français de Coblentz, le couvent de la Grande-Chartreuse ou la maison natale de Pasteur, c'est toujours la même préoccupation qui le domine : il veut « restituer aux pays qu'il traverse leurs grands hommes en action, pour les voir dans tout leur éclat, et leur donner leur maximum d'intérêt... Ainsi les paysages, en se chargeant d'expliquer et de répandre les passions humaines, deviennent eux-mêmes romanesques ». Ainsi, M. Henry Bordeaux anime et vivifie ses paysages, en même temps qu'il recrée

pour ses héros leur cadre et leur atmosphère ; c'est d'un art tout à fait émouvant et raffiné.

MERMEIX

Le Socialisme.

Aucun mot n'excite aussi violemment les passions que celui de socialisme ; il suffit de le prononcer — et Dieu sait si on le prononce et si on l'imprime souvent en notre temps ! — pour transformer en énergumènes des hommes qui sont dans la vie courante les plus doux et les plus pacifiques du monde.

Pour son partisan, le socialisme est la panacée universelle, grâce à qui le bonheur et la paix seront définitivement établis dans la société, cependant que l'antisocialiste accable le mot et la chose de tous ses mépris, de toutes ses haines, de toutes ses fureurs.

Mis face à face, ces deux adversaires s'invectivent, mais, chose admirable, si, leur colère une fois tombée, vous leur demandez à l'un et à l'autre ce que c'est que le socialisme — ils seront bien empêchés de vous répondre, car ils n'en savent rien.

Et, leur ignorance se conçoit ! Les définitions du

socialisme sont si vagues, si imprécises : pour Bastiat, « le socialisme c'est le despotisme incarné » ; pour Victor Considérant, « le socialisme n'est pas une doctrine déterminée » ; pour Proudhon, « le socialisme affirme l'anomalie de la constitution présente de la société et partant de tous les établissements antérieurs » ; pour E. de Girardin enfin — définition courte et bonne — : « le socialisme, c'est la civilisation » ; vous voilà bien avancés, n'est-ce pas ? Il est vrai que nous avons aussi pour nous éclairer les discours fuligineux d'un rhéteur méridional et enthousiaste qui vante avec infiniment d'éloquence et d'abondance les bienfaits du régime socialiste, sans jamais nous dire ce que sera ce régime ; nous avons, d'autre part, les ripostes caustiques d'un grand orateur radical, les diatribes enflammées de quelques « réacteurs », pour parler le jargon de la sociale — mais tout cela ne nous instruit pas, bien au contraire... Aussi, est-ce pour les ignorants que nous sommes tous, ou presque tous, une véritable bonne fortune que l'apparition d'un livre tel que *le Socialisme* de M. Mermeix.

Dans ce volume de 350 pages, l'écrivain a trouvé moyen d'exposer vraiment la doctrine en s'adressant aux docteurs et aux apôtres du socialisme, et cette question si complexe il a su nous l'exposer avec une clarté si lumineuse, il a si habilement dépouillé la doctrine de cet amas de phrases et de mots dont elle est obscurcie par ses champions comme par ses adversaires, qu'elle apparaît vrai-

ment très simple, très compréhensible enfin, et nous fait connaître le sphinx.

Le livre de M. Mermeix est divisé en trois parties : d'abord l'exposé purement objectif de la doctrine socialiste, puis un historique très complet de l'entrée et du développement du socialisme en France, depuis Guesde jusqu'à l'accession de M. Jaurès et des bourgeois ralliés ; enfin, ce sont les objections que les économistes et les publicistes conservateurs opposent aux socialistes ; et, « formées d'après le programme et les commentaires des écrivains révolutionnaires, quelques conjectures sur l'organisation du futur régime socialiste. »

C'est en somme, comme le dit le sous-titre du livre, « l'exposé du pour et du contre ». M. Mermeix a fait dans cet exposé un visible effort d'impartialité ; il « n'a pas voulu faire un écrit de polémique, mais le compte rendu impartial d'un grand débat » ; je n'irai pas jusqu'à dire qu'on ne devine pas l'opinion de M. Mermeix, elle apparaît à des nuances très perceptibles ; il y a de l'âpreté dans l'exposé du pour, il y a de la complaisance dans l'exposé du contre ; il y a aussi quelque ironie dans le tableau enchanteur de la cité future que nous prépare le socialisme, avec ses travailleurs économisant les « bons de travail » et les « heures sociales », et ses ménagères allant à l'entrepôt d'épicerie chercher « deux minutes de sel ». Mais si M. Mermeix garde ses idées, du moins il a le grand mérite d'avoir étudié et compris celles de ses adver-

saires et de les avoir exposées dans un livre vraiment passionnant et qui est un modèle de précision et de clarté.

E. GUILLON

Sur les routes.

J'avaîs signalé naguère un livre du même écrivain, intitulé : *Du Caire à Moscou*, dans lequel j'avais beaucoup goûté des « contes de la Grande Armée » d'une heureuse et intéressante inspiration. Le livre qu'il publie aujourd'hui procède de la même manière ; c'est encore une série d'histoires rapides, tour à tour sentimentales, dramatiques ou humoristiques, où l'auteur suit sa fantaisie à travers le monde : d'Espagne en Italie, en Irlande et dans la vieille Egypte ; chacune de ces visions, chacun de ces cadres si différents lui est une occasion d'exercer, non seulement son talent descriptif, mais aussi sa fertile imagination ; ainsi, M. Guillon est tour à tour et tout à la fois un guide et un conteur ; et son livre est plein d'agrément et de vie.

MEMENTO DU MOIS D'OCTOBRE

ROMANS

Barre (André). — *Le Monocle de Maxime Opsiss*, « roman comicosophique », spirituellement imagé par Barrère.

Buxy (B. de). — *L'Aumône fleurie*, « Bibliothèque de ma fille ».

Chabrol (Albéric). — *Part à deux*, un chaste volume publié dans la « Petite Bibliothèque de la Famille ».

Decourcelle (Pierre). — *La Môme aux beaux yeux*.

Esquirol (J.). — *Petits et Gros Bourgeois*.

Fogazzaro (Antonio). — *Un petit Monde d'autrefois*, œuvre très originale et très vivante du grand romancier italien, traduite par M. Gladès et publiée dans la « Collection des meilleurs Romans Étrangers ».

Giffard (Pierre). — *L'Hôtellerie souterraine. Lune rouge et dragons noirs*. Deux volumes où l'auteur nous conte des histoires qu'il entendit raconter, nous dit-il, pendant la guerre russo-japonaise, dans une crypte creusée en plein champ où les correspondants de guerre se réfugiaient pour se soustraire aux horribles rigueurs du froid de Mandchourie. Dans un tel décor on ne peut guère entendre que des histoires tragiques, et elles sont véritablement terrifiantes ces aventures de meurtres, de crime, d'héroïsme et de dévouement, tableaux romanesques qui défilent sous les yeux des lecteurs haletants comme un cinématographe tragique.

Hoche (Jules). — *Le Faiseur d'hommes et sa formule*.

Huguenin (Pierre). — *Célénie Jacotin, de la Comédie-Française*.

La Tombelle (Henri de). — *Messieurs les Jouvenceaux*.

Lichtenberger (Antoine). — *Gorri le Forban*. Un roman d'aventure et de philosophie, procédant de la manière qui nous avait valu déjà ce délicieux *Monsieur de Migurac*. L'histoire du corsaire basque, Gorri, est la plus roma-

nesque qui soit et le récit de ses exploits héroïques, de son caractère sentimental, est palpitant, et cette histoire d'amour, de tempête et de victoire se déroule dans un cadre qui nous conduit des côtes espagnoles aux salons parisiens du dix-huitième siècle, que M. André Lichtenberger a su faire revivre à nos yeux en des pages vraiment exquises de grâce et d'humour.

Lorrain (Jean). — *Le Tréteau*, roman de mœurs théâtrales et littéraires (œuvre posthume).

Louys (Pierre). — *Les Aventures du Roi Pausole*, une ravissante édition illustrée — avec quel art et quel talent ! — par M. L. Métivet.

Melegari (Dora). — *La Petite Mademoiselle Christine.*

Pettit (Charles). — *Le Chinois de Mademoiselle Bambou*, un livre extrême-oriental qui rappelle le ravissant roman : *Les Amours de Li-Ta-Tchou.*

Prévost (Marcel). — *Le Jardin secret*, nouvelle édition, délicieusement illustrée par Mme Abbema.

Quet (Edouard). — *En Correction.*

Romain (Jules). — *Le Bourg régénéré*, conte de la vie unanime (?).

Rouhier (Maurice). — *Cœurs d'Alsace*, précédé d'une lettre de Maurice Barrès.

Semant (Paul de). *Dache, perruquier des zouaves*, c'est le début d'une nouvelle collection : la « Bibliothèque des jeunes ». Un heureux début ! qui vient bien à point, dans le mois où les pauvres collégiens rentrent en classe ; le récit des aventures tumultueuses, héroïques et fantastiques de Dache et les images dont M. Paul de Semant — aussi habile illustrateur que romancier — l'a enjolivé, sauront victorieusement combattre la mélancolie des premiers jeudis.

Upton Sinclair. — *L'Affranchi.* La fin de la Jungle, le livre si terriblement documenté de l'auteur des *Empoisonneurs de Chicago.*

———— ——

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Ajalbert (Jean). — *L'Indo-Chine en péril.*

Balagny (Commandant). — *La Campagne de l'Empereur Napoléon en Espagne (1808-1809).*

Bertha (A. de). — *François Rakoczy.* Une esquisse biographique qui vint bien à son heure, alors que les cendres du grand patriote hongrois allaient être, avec l'agrément de l'empereur François-Joseph, transférées sur les bords du Danube. Pour un grand nombre de Français ignorants, le nom de Rakoczy n'évoque guère que le souvenir d'une marche célèbre ; il n'est pas inutile pour eux d'être un peu plus documentés et ils le seront d'une façon très complète en lisant cette plaquette où revit avec intensité une des plus curieuses et des plus romanesques figures de l'histoire du monde.

Bourdon (Georges). — *La Renaissance athlétique et le Racing-Club.* Un livre dans lequel l'auteur, racingman de la première heure, fait une histoire très complète de la grande société athlétique née il y a quelque vingt-cinq ans et dont la destinée fut si brillante et si féconde : œuvre de document destinée à servir à l'histoire du racing en particulier et du sport en général, c'est aussi une œuvre anecdotique, éloquente et enthousiaste, dont la lecture est pleine d'agrément pour les « profanes » du sport.

Boutet de Monvel (Roger). — *Georges Brummel et Georges IV.*

Chaine (Pierre). — *Poèmes*, œuvre d'un très jeune débutant qui semble bien avoir reçu du ciel l'influence secrète.

Cim (Albert). — *Le Livre.* « Historique, fabrication, achat, classement, usage et entretien ». C'est le troisième volume de l'œuvre ; il est consacré entièrement à la « fabrication » du livre ; il donne aux amateurs et aux profanes des détails pleins d'intérêt sur le papier, l'impression, l'illustration, la reliure. Très fortement documenté, copieusement illustré, ce volume est d'une lecture attrayante et figurera en bonne place dans cet ouvrage,

monument élevé à la gloire du livre et qui rendra sans nul doute les plus éminents services.

Crépin (Joseph). — *La Chèvre,* « son histoire, son élevage pratique, ses bienfaits, ses services ». Un livre très documenté et qui a, paraît-il, une véritable valeur scientifique et pratique. Je confesse mon incompétence sur ce point et j'avoue que j'ai surtout été séduit par l'élégance typographique et la perfection d'exécution du livre qui est un véritable bijou de bibliophilie.

Dard. — *Un Épicurien sous la Terreur : Hérault de Séchelles,* (*1759-1794*), un curieux livre sur un sujet qu'on aurait pu croire épuisé par le « Roman d'un Conventionnel » de M. Ernest Daudet.

Demond (Gustave). — *Jean de Précour. Une page d'histoire de la Révolution française.*

Deschamps (Gaston). — *Le Rythme de la Vie.*

Doyen (Dr). — *Le Malade et le Médecin.*

Fage (René). — *Vers les Steppes et les Oasis*, préface de Jules Claretie.

Gallet (Mme Maurice). — *Schubert et le Lied.*

Gaultier (Paul). — *Le Sens de l'Art : sa nature, son rôle, sa valeur*, un volume rempli d'enseignements, de vues ingénieuses et originales et éloquemment préfacé par M. Emile Boutroux.

Gauthier-Ferrières. — *Gérard de Nerval.* « La Vie et L'Œuvre ». Une étude documentée.

Girault (Ernest). — *La Bonne Louise.* Une œuvre émouvante consacrée à Louise Michel, la Vierge Rouge, à sa physionomie, à son caractère, à sa mentalité.

Grandprey (Colonel de). — *Le Siège de Port-Arthur.*

Grivel (Comtesse de). — *Vers la Lumière.*

Hérault de Séchelles. — *Œuvres littéraires.*

Honorat (Victor). — *Étapes fleuries.*

Huard (Charles). — *New-York comme je l'ai vu*, un récit amusant et pittoresque et surtout une multitude de croquis d'un art tout à fait remarquable et qui nous montre le talent du Charles Huard des « Gens de Province », sous un jour tout à fait nouveau.

Huysmans (J.-K.). — *Les Foules de Lourdes*, un livre où le merveilleux talent descriptif de cet écrivain, si ample

tout à la fois et si minutieux, brille de tout son éclat; c'est le récit d'un croyant, d'un sincère aussi, que la foi ne saurait aveugler et qui, après les discussions passionnées qu'ont soulevées récemment « Lourdes et ses Tenanciers », vient, comme on dit, mettre les choses au point.

Lang (Andrew). — *Les Mystères de l'Histoire*, traduits de l'anglais par T. de Wyzewa ; un livre dans lequel nous voyons défiler : le Masque de Fer, Gaspard Hauser, Jacques de la Cloche, la Conspiration de Gowrie, l'assassinat d'Escovedo, etc.

Letainturier-Fradin (Gabriel). — *Les Amours de Madame Favart*, un volume d'histoire anecdotique.

Luchaire (Julien). — *Essai sur l'Évolution intellectuelle de l'Italie.*

Martin (Henri). — *Les Miniaturistes français.*

Maynial (Edouard). — *La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.*

Meunier (R.). — *La Guerre russo-japonaise.* « Historique et enseignements ».

Nabuco (Joachim). — *Pensées détachées et souvenirs.*

Nicklès (Pierre). — *Coïncidences.*

Reculoux (Charles). — *Les Gifles*, écrites, nous dit l'auteur « pour humilier l'homme dont la vanité s'accroît dans des proportions inconcevables », et il l'humilie en effet dans des vers audacieux souvent et parfois harmonieux.

Romain (Capitaine). — *Pour nos Soldats.* Un « Essai d'éducation morale », où l'auteur aborde résolument le rôle d'éducateur social et moral que les hommes politiques de ce temps veulent imposer à l'officier, sans se douter d'ailleurs que tous les chefs dignes de ce nom, depuis le maréchal de Saxe et Napoléon Ier jusqu'à tel commandant de compagnie, l'avaient d'eux-mêmes toujours assumé. Dans ce petit livre je relève toute une série de leçons sur : le patriotisme, le courage, la discipline, l'hygiène, la propreté, la camaraderie, l'épargne et la mutualité, la tempérance, la belle humeur, les devoirs du soldat rentré dans la vie civile : des conseils excellents donnés dans une langue simple, claire, éloquente, et qui ne peuvent manquer de faire une impression pro-

fonde sur un auditoire de jeunes soldats prêts à vibrer encore aux mots d'honneur et de drapeau, malgré les proses de M. Hervé.

Sageret (Jules). — *Les Grands Convertis*, un très curieux volume où l'auteur a groupé les maîtres écrivains Paul Bourget, J.-K. Huysmans, Brunetière, François Coppée, qui ont été touchés par la foi et qui ont tenu à le faire savoir à leurs lecteurs en des lignes émouvantes.

Stenger (Gilbert). — *Les Beaux-Arts et la Gastronomie*, où l'auteur continue son étude de la Société Française pendant le Consulat.

Valmy-Baysse. — *La Vie enchantée*. Des vers d'une haute et aimable inspiration et d'un rythme nombreux et sonore.

Valois (N.). — *Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII*.

Verhaeren (Emile). — *La Multiple splendeur*. Poèmes.

NOVEMBRE

LES ROMANS

FERNAND VANDÉREM

La Victime.

C'est un jeu fort amusant de suivre depuis quelque vingt-cinq ans l'évolution de la « littérature du divorce », — car le divorce a sa littérature, et il est peu de coutumes, de lois et de réformes qui aient excité autant la verve des écrivains, sociologues, romanciers ou dramaturges. Salué, avant même sa naissance, par ce chef-d'œuvre d'esprit et de grâce que Victorien Sardou appela *Divorçons!* il débuta dans les fous rires des *Surprises du divorce*. Mais la gaieté fut de courte durée : les

romanciers et les auteurs dramatiques s'avisèrent bien vite que c'était là un sujet fort triste dont il convenait de tirer des larmes et des drames ; le sort de l'enfant, surtout, les émut profondément, et depuis *Rose et Ninette*, d'Alphonse Daudet, jusqu'au *Partage de l'enfant*, de Léon Daudet, nous avons versé des torrents de larmes sur ces victimes innocentes des désunions conjugales.

Mais on ne saurait pleurer toujours, et voici qu'un écrivain audacieux prétend de nouveau nous faire rire du divorce. Et comme M. Fernand Vandérem — c'est de lui qu'il s'agit — n'est pas audacieux à demi, c'est *la Victime* elle-même, c'est l'enfant du couple désuni qui doit nous plonger dans une douce gaieté.

Et je vous prie de croire qu'il y réussit, car cette victime n'en est pas une, bien au contraire : à partir de l'instant où son papa et sa maman ont décidé de divorcer, le jeune Gégé, personnage de onze ans et demi, devient le garçon le plus heureux du monde ; partagée — semaine par semaine — entre son père et sa mère, son existence se transforme merveilleusement ; les gâteries, les cadeaux, les gentillesses pleuvent sur lui — car il s'agit, pour le mari et pour la femme séparés, de garder ou de conquérir la plus grande part de l'affection du petit.

En vérité, je vous le dis, ce bambin favorisé des dieux est le plus heureux des trois, et rien ne gâterait son bonheur si son père et sa mère n'avaient la

fâcheuse idée de renoncer au divorce et de se réconcilier. Alors le pauvre Gégé cesse d'être la victime, ce qui n'est vraiment pas drôle pour lui...

M. Fernand Vandérem a développé ce paradoxe en un livre infiniment spirituel où fourmillent les observations narquoises et subtiles d'un observateur pour qui l'âme des Parisiennes, non plus que celle des petits Parisiens, n'a pas de secrets, et qui dit toutes choses avec un tantinet de cynisme, mais avec aussi une grâce exquise.

JOHN-ANTOINE NAU

La Gennia

M. John-Antoine Nau, lauréat de l'Académie Goncourt, donne à *la Gennia* ce sous-titre : « roman spirite hétérodoxe ». Il est fait pour vous donner un petit frisson : roman spirite est déjà troublant, mais on tremble à songer qu'il est aussi hétérodoxe. Et l'on a bien raison de trembler, car cette œuvre est tout emplie de mystère, de terreur et d'angoisse. On y voit des choses extraordinaires, on y côtoie des hommes de chair, et aussi des âmes, ces âmes qui « sont répandues dans l'univers et qui un jour ne seront plus qu'une seule âme, si heureuse de se retrouver une après les longues tristesses des dispersions séculaires et millénaires ».

Tout cela est plein de ténèbres et de lumières, de terreur et de joie ; c'est exprimé dans une langue étrange, originale et drue, et on ne saurait lire ce livre sans malaise, sans inquiétude ni sans un plaisir très particulier...

LÉON FRAPIÉ

La Proscrite.

Œuvre émouvante et forte où M. Frapié, pour qui le roman est décidément une manière d'apostolat, se penche une fois encore vers des misères et des tristesses sociales, les regarde avidement, avec une curiosité ardente et passionnée pour les dénoncer sans merci. Cette fois, la misère vers laquelle il est allé est la pire de toutes et la plus douloureuse : c'est la prostitution, sous toutes ses formes, favorisée et encouragée d'abord, puis cruellement persécutée par les égoïsmes bourgeois. Cette douloureuse question a inspiré au lauréat de l'Académie Goncourt un roman audacieux, sans audaces inutiles ni choquantes, d'une émotion sincère, éloquente et simple, où les idées sont souvent contestables, mais toujours généreuses.

PAUL FLAT

Le Roman de la comédienne.

Dans *le Roman de la comédienne*, M. Paul Flat a eu, je pense, le dessein de nous démontrer une fois de plus que le grand amour et le grand art sont choses inconciliables, et que, dans le cœur d'une véritable tragédienne, Melpomène tuera Éros ou du moins le mettra fort mal en point. C'est la philosophie mélancolique qui se dégage de la très émouvante aventure de Jenny Servoz et de Jacques Bandol; celui-ci amoureux fervent et exclusif, celle-là fidèle amante mais éprise avant tout de son art, de son succès, de son public. L'histoire — qui ne comporte pas de dénouement — nous est contée avec émotion et simplicité par M. Paul Flat qui nous offre un tableau très mouvementé et vivant d'un coin de Cabotinville; le public, toujours intéressé par les silhouettes de couloirs et de coulisses, y prendra plaisir, et il s'amusera notamment de voir malmener certain journaliste ami des jolies artistes et ennemi de celles qui ont du talent, — car chacun sait que les journalistes sont généralement des gens sans foi ni loi dans les romans de mœurs théâtrales, lesquels manquent peut-être un peu d'équité...

———

ENACRYOS

La Juive.

Je croyais vivre en un siècle de scepticisme et d'ironie; il m'est arrivé parfois, même, de regretter cet universel état d'âme qui nous interdit les grandes colères, les grands enthousiasmes, les grandes passions : il paraît décidément que j'avais tort ! Nous sommes, à en croire les dramaturges et les écrivains, en plein fanatisme : fanatisme religieux, fanatisme de race, dressant dans une incompatibilité absolue, dans une animosité farouche, le juif en face du chrétien. Il fut un temps — qui n'est pas si lointain — où l'on aurait cru impossible de passionner la foule à un tel spectacle; M. Maurice Donnay nous a démontré récemment au théâtre que ce n'était point un sujet suranné, et *le Retour de Jérusalem* a causé un beau tapage dans une foule qui ne semblait pas composée d'indifférents; *la Juive*, « roman de mœurs israélites contemporaines », me paraît destinée, elle aussi, à soulever quelques passions et quelques colères.

L'auteur de ce livre est Enacryos; vous savez que sous ce pseudonyme se cache la personnalité de deux maîtres du roman comtemporain, deux frères siamois de la littérature, qui ne sauraient longtemps rester anonymes, car leur style et leur talent

ont une personnalité trop accusée pour que leurs lecteurs tardent à les reconnaître.

En parlant du *Retour de Jérusalem*, j'ai dit en somme le sujet du roman : il est bien douloureux ce roman, bien angoissant, il ne laisse pas, comme *le Voile du temple* de Jean Dornis, l'espérance d'une conciliation ou d'un apaisement ; l'antagonisme et l'inimitié des deux races apparaissent bien définitives, inexpiables comme des faits contre lesquels ne peuvent ni les raisonnements, ni les regrets. C'est du moins l'avis d'Enacryos, qui se contente de les noter âprement, minutieusement.

Je ne crois pas qu'il ait tout à fait raison, et que le drame d'amour et de haine qui se déroule entre Georges Varades et la belle juive Rachel David, que l'aventure tragique qui met aux prises le gentilhomme catholique Sully et le juif Baruch, soient l'image type des rencontres entre juifs et chrétiens au vingtième siècle, et qu'il soit permis de donner comme sous-titre à ce livre où s'entrechoquent des passions moyenageuses : « roman de mœurs israélites contemporaines ». Cette réserve faite, il me plaît de louer sans réserve la sincérité vibrante, l'éloquence admirable de certaines pages de ce livre et de dire surtout l'intérêt poignant du roman, l'un des plus beaux, des plus profondément humains qu'aient produits les célèbres écrivains, lesquels restent avant tout — alors même qu'ils dissertent sur la race, le christianisme et le judaïsme — des romanciers de premier ordre.

GEORGES D'ESPARBÈS

Printemps.

En ce temps où abondent les tristesses et les noirceurs, on éprouve parfois le besoin d'aller vivre un peu dans le bleu, et voici M. Georges d'Esparbès qui nous y convie dans un livre délicieux qu'il a baptisé *Printemps*. J'ai eu maintes fois, en ces dernières années, l'occasion de dire combien j'aimais le probe et fougueux talent de cet écrivain qui a gardé le secret des enthousiasmes et des emballements, et qui a chanté en des pages superbes les épopées guerrières de la première République et de l'Empire, depuis les *Demi-Soldes* jusqu'au *Tumulte* et à *la Soldate*.

Avec les jolies histoires réunies dans *Printemps*, M. G. d'Esparbès nous donne une note toute nouvelle ; il laisse la trompette guerrière pour la flûte et les pipeaux rustiques; il cesse de nous faire vibrer à des récits de carnage, d'héroïsme et de dévouement pour nous raconter de douces histoires sentimentales ; ce n'est plus de canons grondants, de cliquetis de sabres et d'épées, de drapeaux claquant au vent qu'il nous parle ; c'est de papillons, de tulipes, de nénuphars, de chapeaux fleuris, de roses et de lierres.

En descendant de ces hauteurs épiques pour se

promener doucement dans les parterres, sur les pelouses, et, dans le « kiosque en ruines », M. Georges d'Esparbès est pourtant resté semblable à lui-même : il est toujours vibrant et convaincu, il croit à la douceur des choses, à la beauté des fleurs, au charme de la tendresse, à la poésie du souvenir, comme il a cru, dans ses épopées, à la Gloire, à la Patrie et au Drapeau. En somme, M. d'Esparbès croit toujours « que c'est arrivé ». Et il a bien raison, je vous assure ; et l'on est ravi de partager sa crédulité, en lisant ces belles histoires mélancoliques, souriantes et sentimentales.

GEORGES BONNAMOUR

L'Heure de Dieu.

L'Heure de Dieu, c'est l'histoire d'une douce et tendre héroïne, Antoinette, fille d'un tyranneau politique de province qui persécute tout ce qu'elle vénère et tout ce qu'elle chérit; éprise en outre d'une ardente et chaste passion pour un jeune homme qui la délaisse, — elle dépérit lentement jusqu'au moment où sonne « l'Heure de Dieu » et où un pèlerinage à Lourdes vient la consoler et lui rendre sa foi et son espérance. En nous contant cette aventure, M. Georges Bonnamour a voulu

écrire « l'histoire vraie d'une conversion » et montrer comment Lourdes lui est apparue, à lui qui continue à ne pas croire, comme un prodigieux foyer de résurrection morale « dont il faut se garder de médire, car si même on n'y guérissait pas les corps, on y guérit des âmes, ce qui est déjà miraculeux. »

BINET-VALMER

Les Métèques.

Les métèques? Peut-être ce vocable hellénique ne vous dit-il rien de précis, — et dans l'état des études grecques en France, votre ignorance ou votre oubli serait en somme excusable. Et M. Binet-Valmer, qui a eu l'audace de donner ce titre, *les Métèques*, à un roman, a été heureusement inspiré en nous expliquant bien vite dans une épigraphe que « les Athéniens nommaient ainsi les étrangers domiciliés dans leur ville ».

Le livre de M. Binet-Valmer, auteur déjà d'une œuvre très distinguée et très forte : *le Gamin tendre*, met donc en scène « des étrangers installés en France », étrangers d'un genre spécial que l'écrivain aurait pu qualifier de « rastas » si ce mot, sans doute, ne lui avait paru un peu usé.

Rastas, ou métèques, ils sont bien troublants, ces gens aux noms exotiques, qui se débattent frénétiquement dans l'intrigue et dans le crime pour acquérir, défendre ou sauver les richesses ou les puissances convoitées. Je n'essaierai pas de vous raconter toutes les aventures qui se déroulent dans la famille Avrinos, chez Yousef Ghali, chez le prince Mihai Cantemir, chez le baron Welstein von Clayssen, chez leurs femmes et chez leurs maîtresses, entraînés dans un tourbillon de cupidité, de passion et d'ambition. Les événements s'y succèdent et s'y précipitent avec une rapidité, une fougue, dont vous aurez une idée en apprenant que le roman, commencé le 14 avril d'une certaine année, se termine le 16 du même mois de la même année. Tous ces drames, toutes ces tragédies, toutes ces comédies se sont joués entre deux séances du Parlement français ; car, vous le pensez bien, il y a quelques-uns de nos hommes politiques dans l'affaire...

Plein d'âpreté, de verve et de vie, drame d'argent, de passion et de politique, drame vécu ajoute-t-on — et l'on s'empresse de mettre des noms sous les silhouettes des ministres, des députés et des banquiers orientaux — le roman de M. Binet-Valmer est tout à fait intéressant et remarquable. Il a fait du bruit dans Landerneau et les publicistes xénophobes — quand on commence à parler grec... — l'ont commenté avec joie, ce en quoi ils eurent tout à fait tort, car s'il y a à Paris des étrangers

malfaisants, et encombrants, il s'en trouve, en nombre bien plus considérable, dont la présence, le travail et l'effort servent brillamment leur pays d'adoption.

PAUL LACOUR

L'Insidieuse volupté.

Plein d'amertume, M. Paul Lacour n'a pas le courage de sourire devant ces amours mondaines que viennent corrompre et compliquer toutes sortes d'ambitions, de calculs et de faiblesses; il les dépeint avec beaucoup d'émotion et de force dans *l'Insidieuse volupté*. Elle est douloureuse et tragique l'histoire de Michel, l'amoureux infidèle, — mais si excusable? — et de Fabienne, la jeune fille altière, intransigeante, inflexible, qui ne veut pas connaître la douceur de pardonner; elles sont pénibles et attristantes les aventures, je n'ose pas dire amoureuses, de Pierre Lamare et de la comtesse de Puymery, du financier Hoch et de Léa Steinherf, toutes traversées de bassesses et de louches calculs; vrai, M. Paul Lacour, qui naguère nous dépeignit avec tant de grâce *le Charme féminin*, n'est pas tendre pour ses héroïnes, — non plus d'ailleurs que pour ses héros, — et son roman est bien pessi-

miste, mais bien émouvant aussi et intéressant, — et il séduira les femmes qui ont toujours aimé à être battues... par leurs romanciers.

ERNEST TISSOT

Le Guêpier.

En écrivant *le Guêpier*, « roman en quatre journées », M. Ernest Tissot a voulu, comme M. Victor Margueritte à qui il dédie son livre, « flétrir ce culte aveulissant de l'argent qui est bien une tare de notre mariage contemporain » ; seulement, tandis que l'auteur du *Prisme* nous proposait comme remède la suppression de la dot, M. Ernest Tissot, moins révolutionnaire, préconise l'égalité d'apport chez les conjoints. « En termes usuels, il ne me paraît pas, dit-il, qu'un jeune homme puisse mériter l'épithète d'intéressé s'il attend de celle dont il aspire à faire sa compagne autant qu'il apporte lui-même. Je dirai davantage, qu'à mon avis, ce moyen reste le meilleur, souvent l'unique, de supprimer toute arrière-pensée. C'est ainsi qu'en regard de votre véridique portrait du coureur de dot, j'ai essayé de crayonner — avec plus de malice que de sévérité si possible..., un pastel de la coureuse de dot. »

Vous le voyez, M. Ernest Tissot ne manque pas

de courage : c'est au beau sexe qu'il ose s'attaquer. Son héroïne, Mlle Juliette, est une jeune personne tout à fait pratique; elle sait combien la vie est chère à Paris, et ne s'embarrasse pas de fadaises sentimentales, — et le mariage qu'elle fait au dénouement avec le quadragénaire et riche Bischoffen est bien celui qu'elle mérite et qui lui convient.

Cette histoire est tout à fait agréable, intéressante et mouvementée, elle est édifiante aussi. M. Ernest Tissot *castigat ridendo*, il nous dit en somme des choses fort amères, mais il les enveloppe de tant d'esprit, de verve et de gaieté qu'elles passent à merveille...

JEAN RAMEAU

Petite Mienne.

Ne serait-il décidément plus d'amours sincères, plus de cœurs sensibles et vibrants, plus de romanciers pour les chanter? Mais si, rassurez-vous! M. Jean Rameau est encore là pour nous faire verser de douces larmes, nous attendrir, nous émouvoir, et nous montrer les grandes âmes des petites gens. Car M. Jean Rameau a beau être un très mondain poète et romancier, il excelle cependant à

peindre les humbles milieux, leurs drames, leurs tendresses, leurs souffrances.

Dans *Petite Mienne*, M. Jean Rameau a littéralement prodigué des trésors d'émotion et d'attendrissement, et les sceptiques seraient tentés de dire : trop de larmes ! mais les lecteurs ne sont pas des sceptiques, heureusement ! Ceux de M. Jean Rameau seront très empoignés par la dramatique aventure de la famille Clavarède : la mère et le père qu'on surnomme plaisamment « point et virgule » à cause de la longueur de l'une et de la corpulence de l'autre, — et leurs enfants Hector et Hélène « la petite Mienne ». C'est un drame sombre, avec de jolis rayons de tendresse et d'amour, qui se déroule dans le magasin d'antiquités « A la croix d'honneur », enseigne symbolique qui pourrait être celle du roman tout entier, où sont exaltées, en des figures touchantes, telles que celle de la petite Mienne, du vieux Clavarède, de l'aveugle Bénédict Muller, les sentiments de probité, d'honneur et de vertu mis en pleine lumière par le contact des aventures fâcheuses du malhonnête Hector.

Cette histoire, tout à la fois simple et compliquée, est contée par M. Jean Rameau avec beaucoup de grâce et une conviction admirable.

Mme LIANE DE POUGY

Yvée Jourdan.

La littérature semble bien avoir fait définitivement la conquête de Mme Liane de Pougy, conquête aimable dont il convient de sentir tout le prix et pour laquelle on peut féliciter très sincèrement cette fort jolie femme : elle a eu en effet l'ambition de devenir un bon écrivain et, pour atteindre ce but, elle a fait de très louables efforts. Le livre qu'elle publie cette année, sous le titre : *Yvée Jourdan*, est très supérieur à ses livres précédents, même à cette *Yvée Lester* — qui, l'année dernière, obtint un succès mérité. Il y a dans l'aventure d'Yvée — gentille Américaine au cœur meurtri et inflexible, et de son mari — l'éternel fiancé — Max Jourdan, beaucoup de grâce, d'émotion et d'agrément, une pointe d'observation très féminine et, par-dessus tout cela, une préoccupation d'honnêteté et de chasteté qui fait plaisir et dont, en ce temps d'outrances, on sait gré infiniment à cet aimable auteur...

HENRYK SIENKIEWICZ

Au Champ de gloire.

Depuis le temps où *Quo Vadis* leur révéla le nom et le génie de Henryk Sienkiewicz, les Parisiens ont donné au romancier polonais ses grandes lettres de naturalisation, et ils attendent, chaque année, avec impatience son nouveau roman.

C'est une dette que les traducteurs : MM. Kozakiewicz et le comte Wodzinski, payent bien volontiers, car la foule est considérable des lecteurs qui ont pris goût à ces aventures passionnantes, héroïques et guerrières. Le nouveau roman paru s'appelle : *Au Champ de gloire*. C'est un roman héroïque où revit la Pologne glorieuse du dix-huitième siècle sous le règne de Jean Sobieski, le libérateur de Vienne, le vainqueur des Tartares et des Turcs : c'est l'apogée, la fin aussi, de la gloire et de la puissance polonaises, et nous voyons évoluer dans ce livre les hauts et puissants seigneurs de Pologne — ennemis irréductibles de l'Islam menaçant, — ivres d'orgueil, de courage et de noblesse.

Avec toute la fougue de son lyrisme, avec aussi toute sa passion patriotique, Sienkiewicz nous entraîne à travers une aventure ardente et compliquée et profondément humaine, il fait revivre sous nos

yeux un noble peuple aujourd'hui asservi, et un temps disparu, avec cette force magique d'évocation qui nous a tant séduit dans ses œuvres précédentes, et que nous retrouvons tout entière dans ce livre palpitant.

PAUL ADAM

Irène et les Eunuques.

L'œuvre nouvelle de M. Paul Adam : *Irène et les Eunuques*, était attendue avec impatience par le monde des Lettres.

Depuis plusieurs années il travaille à ce grand roman, dont il me parlait naguère en ces termes : « J'ai tâché de montrer quel était l'esprit de ces êtres intelligents et singuliers dont l'influence régit l'empire d'Orient. En joignant aux réalités une fable quasi romanesque, mais que je crois fort plausible, j'ai de mon mieux exhumé les tragédies sentimentales qui bouleversèrent le palais sacré depuis l'an 750 jusqu'à l'an 803. »

Tel est l'objet du roman défini par l'écrivain lui-même : c'est un demi-siècle de l'histoire de Byzance, mais quelle histoire, romanesque, tragique, extraordinaire !

C'est celle des luttes sauvages des iconoclastes

contre les iconolâtres longtemps persécutés, et qui prirent, sous le règne d'Irène, de sanglantes revanches, celle de cette Athénienne fameuse pour sa beauté et pour les lumières de son intelligence, qui régna vingt ans durant sur Byzance, au milieu de séditions, de crimes et de tragédies telles que l'assassinat de son fils, pour finir ses jours, exilée, misérable et déchue, dans l'île de Lesbos.

Cette histoire si mouvementée, cette figure si étrange et si belle, M. Paul Adam les a étudiées avec ferveur et patience ; avec l'aide de M. Diehl, auquel il rend un chaleureux hommage, il a pénétré tous les secrets de cette épopée sanglante, scruté les documents, interrogé les légendes, — puis, quand il connut bien tous les épisodes du drame et tous ses personnages, il entreprit de les faire revivre...

Comment il y a réussi, avec quelle prodigieuse richesse de couleurs il a peint les décors de Byzance, « l'étincellement de ses dômes et les dorures de ses édifices », — avec quelle magique puissance d'évocation il a restitué cette époque complexe de sauvagerie, de raffinement, d'impiété et de fanatisme, — avec quelle pénétration psychologique il a expliqué, humanisé, vivifié ses héros historiques ou imaginaires : Irène, la fille la plus belle et la plus spirituelle d'entre les Grecques ; Jean Bythométrès, « le Mesureur de l'Abyme », serviteur farouche et victime volontaire de l'Idée, et la douce et tendre Marie, et la voluptueuse Théodote, — je voudrais

savoir l'exprimer, mais le moyen dans ce cadre étroit de parler dignement d'une telle œuvre et d'un tel écrivain ! Le mieux est d'essayer tout simplement de dire l'admiration fervente que m'inspira ce livre où tant de pensée profonde est ornée d'une si magnifique et si noble parure de mots.

MAX ET ALEX FISCHER

La Dame très blonde[1]

Voici venir la bande joyeuse — bande à deux personnages, mais qui sont joyeux comme quatre, — des frères Max et Alex Fischer, lesquels ne se préoccupent point d'arracher ses secrets à l'histoire et de démêler le sens philosophique des grandes épopées. Ce sont des auteurs gais, la gaieté est leur but, leur moyen, leur vie entière, ils se sont donné l'importante mission d'exprimer le rire inclus dans les choses, dans toutes les choses : joyeuses, tristes, tragiques même, ou simplement banales.

Regardez *la Dame très blonde* sur la couverture du livre nouveau publié par ces joyeux drilles. Cette « Dame très blonde », dessinée par Capiello, donne tout de suite la note du livre ; sans doute, le voisinage des auteurs dont le nom est imprimé juste au-dessus de ses cheveux ébouriffés l'a mise en joie,

car elle semble en proie à une folle gaieté, tout rit dans sa figure : ses sourcils, ses yeux, son nez, sa bouche et son menton. Faut-il, Seigneur ! qu'elle soit contente de vivre et d'être à la fois le titre du livre et de la première nouvelle.

Et je comprends cela ! car ce livre fourmille d'inventions cocasses et humoristiques, dont l'effet sur les rates humaines est vraiment infaillible : histoires de maris trompés et de femmes sans vertu ; histoires d'enfants pillards qui volent les prunes de M. le curé ; aventures de théâtre ou de politique, qu'elles aient pour cadre le salon d'une chiromancienne, le musée du Louvre (où les frères Fischer, précurseurs du voleur d'Isis, dérobent la *Joconde*) ; qu'ils donnent enfin pour thème à leur fantaisie une histoire comique, tragique ou macabre, le résultat est le même : ils s'esclaffent de rire et leurs lecteurs avec eux. Ajouterai-je — mais j'aurais peur de les désobliger — que certaines de ces petites histoires ne manquent pas d'une pointe de philosophie, pourquoi pas après tout ? Pourvu qu'ils puissent s'amuser, les frères Fischer consentent même à devenir des psychologues...

HISTOIRE, LITTÉRATURE, ART, MORALE, POÉSIE, THÉATRE, ETC.

G. FERRERO

Grandeur et décadence de Rome.

ANTOINE ET CLÉOPATRE

M. G. Ferrero poursuit cette *Grandeur et décadence de Rome*, qui a soulevé dans le monde tant d'admiration, d'intérêt, d'étonnement, en un volume consacré à « Antoine et Cléopâtre ». Tous ceux qui ont suivi cet historien si moderne, si scientifique et si vibrant tout à la fois, dont la forte analyse et l'art prestigieux d'évocation ont donné une vie nouvelle à cette histoire, qui sommeillait depuis tant d'années sous la poussière des livres classiques, l'attendaient au récit du drame d'amour, de politique et de passion qui jeta Antoine aux pieds de Cléopâtre.

Ils ne seront pas déçus, mais ils apprendront des

choses positives et pratiques qui endommageront un peu la légende et qui démontreront, clair comme le jour, que ce roman d'amour fut aussi et surtout un très politique rapprochement d'intérêts et d'ambitions contradictoires. Dans ce volume, d'un intérêt palpitant, on assiste aux péripéties fameuses — retracées avec une vigueur et un mouvement extraordinaires — du duel d'Antoine et d'Octave ; on comprend aussi le sens philosophique de ce duel qui fut, en somme, la lutte entre l'orientalisme et les vieilles traditions italiques.

L'histoire ainsi comprise n'est plus à proprement parler de l'histoire, c'est de la vie ressuscitée, c'est une passionnante recherche philosophique des causes et des moyens, et, c'est d'un intérêt vraiment prodigieux.

ANDRÉ MICHEL

Histoire de l'Art.

M. André Michel poursuit la publication de l'œuvre considérable dont il a assumé la direction, *l'Histoire de l'Art* « depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours », en un volume consacré à « la Formation et l'Expansion de l'art gothique ». C'est un livre superbe, et en bon ignorant j'ai commencé par

regarder — sans souci du texte — les images merveilleuses qui l'illustrent presque à chaque page, et où sont reproduites — avec quelle splendeur! — les cathédrales gothiques avec leurs statues, leurs bas-reliefs, les détails de leurs chapiteaux, leurs flèches et leurs chœurs; et aussi des châteaux, des remparts, des tombeaux, chefs-d'œuvre immortels de l'art gothique, reproduits en trois cents gravures et cinq héliogravures qui sont vraiment admirables.

Le livre ainsi illustré est une œuvre définitive, infiniment attrayante et instructive. Dans une éloquente préface, M. André Michel prend la défense de cette architecture gothique, accusée à tort d'être « grossière, sans correction de profil ni de bon goût ». Rien de plus injuste à son sens : « La première ère des cathédrales fut une époque d'universelle éclosion. Après de longues gestations, l'art français y arrive à une sorte d'unité, à la certitude, à la joie de la possession complète, à une incontestable suprématie. Il semble qu'en lui vinrent alors s'unir, se pénétrer et se féconder l'esprit du Nord et celui du Midi ; que les meilleurs instincts de toutes les races celto-germaniques et latines, qui avaient concouru à la formation du pays et de la nation, se concilièrent en un idéal commun, dès lors reconnaissable, délicieusement persuasif et qui fut la première manifestation plastique vraiment originale de l'art français. »

Après ce plaidoyer, M. Michel et ses collaborateurs, MM. Eulart, Emile Berteaux, Arthur Hasseloff,

Emile Male, Conrad de Mandach, André Peraté et Kœchlin, nous initient, tour à tour, à l'histoire de l'architecture, de la sculpture, des miniatures, des vitraux, de la peinture murale et des ivoires gothiques ; sous la conduite de ces guides expérimentés, nous faisons la plus belle promenade et nous prenons la plus séduisante des leçons.

FERDINAND BRUNOT

Histoire de la langue française, des origines à 1900.

LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Le nom de M. Ferdinand Brunot, professeur de la langue française à la Sorbonne, était déjà très connu dans le monde universitaire, il a été révélé au grand public par les discussions passionnées auxquelles a donné lieu le projet de simplification de l'orthographe, dont M. Brunot est le plus zélé partisan. Pour un homme qui est le porte-parole des ignorants contre les gens instruits, M. Brunot est singulièrement érudit, et l'on a peine à croire qu'il nourrisse de noirs desseins contre cette langue française à l'étude de laquelle il a consacré tant de travail, tant d'efforts et un si long temps.

Le seizième siècle, qu'il étudie dans le volume publié aujourd'hui, est un des moments les plus

émouvants de l'histoire de la langue. C'est en effet à cette époque que « l'idée de la hiérarchie des langues se déracine un peu partout et que des hommes supérieurs veulent, pour diverses raisons, politique, sociale, religieuse, scientifique, tirer le français du rang inférieur qu'il occupe au-dessous du latin ». Cette tentative et les efforts qu'elle comporte constituent, au sens de M. Brunot, toute l'histoire de la langue au seizième siècle, et c'est pourquoi il essaye, dans ce volume, tout d'abord « de montrer comment le français lutte avec le latin et pénètre à sa place dans les différentes sciences ». Il étudie ensuite « les tentatives des savants pour le fixer en lui faisant une grammaire, pour le simplifier en lui donnant une initiative rationnelle, pour l'enrichir en développant son vocabulaire. Il tâche enfin de démêler dans l'histoire intérieure de la langue ce qui paraît plus proprement appartenir à son évolution spontanée ».

Le sujet est vaste. M. Brunot le traite avec une ampleur et une érudition extrêmement remarquables, et il éprouve, sans nul doute, quelque plaisir à nous révéler que cet effort admirable, effort nécessaire, rencontra, il y a trois cents ans, des oppositions tout à fait analogues à celles que soulève l'actuelle simplification.

HENRI DE RÉGNIER

Sujets et Paysages.

Aimable volume où M. Henri de Régnier nous promène, au gré de sa fantaisie, à travers les rues et les légendes de Naples, de Pompéi, de Rome, dans les foules bruyantes et affairées d'Amérique, dans les avenues silencieuses de Versailles. C'est un désordre géographique tout à fait séduisant et plein d'imprévu ; puis, après ces voyages, le lecteur charmé suit ce causeur disert dans ses réflexions sur Chateaubriand et son valet Julien, sur Joséphine de Beauharnais et son historien Frédéric Masson, sur le sacre de Charles X, sur Choderlos de Laclos, sur Vigny, Hugo, Barbey d'Aurevilly, Alfred de Musset, Villiers de l'Isle-Adam, Taine, Stendhal, Aurélien Scholl et... et la Chasse qui se meurt. Il y a là, comme on voit, beaucoup de « sujets » et beaucoup de « paysages » ; ils ont ce trait commun d'être traités et peints avec beaucoup d'esprit et de grâce.

ANDRÉ BEAUNIER

Souvenirs d'un peintre.

C'est une entreprise vaine d'essayer de dire l'agrément, l'intérêt et la vie de ces pages d'histoire contemporaine où sont évoquées, en des souvenirs palpitants, les figures d'Ingres, de Delacroix, de Regnault, de Victor Hugo, d'Emile de Girardin, de Gambetta, qui nous fait parcourir le monde, nous conduit de Bretagne en Espagne, d'Espagne en Italie, en Égypte, au Maroc, à Tanger et à Fez ; c'est l'Europe, c'est l'Afrique, parcourues et peintes par un artiste admirable — ce « peintre » a nom Georges Clairin, — c'est un demi-siècle d'histoire anecdotique vécu par un homme plein de sensibilité de finesse et de jugement, qui a eu, par surcroît, la chance inespérée de raconter toutes ces belles aventures devant un écrivain tel qu'André Beaunier, lequel a su rendre « à ces fleurs fanées leur fraîcheur et leur parfum » et nous a donné avec les *Souvenirs d'un peintre* un livre tout à fait délicieux.

BENJAMIN RABIER

Les Fables de La Fontaine.

Un livre à images et quel livre! quelles images!! *les Fables de La Fontaine*, illustrées par Benjamin Rabier; voilà qui est fait pour enchanter un grand nombre d'enfants, petits et grands. Pour moi, j'attendais ce livre depuis longtemps! Je me disais, en voyant sur les images de ce très curieux artiste les chiens souriants, les vaches ironiques, les souris spirituelles, les oies étonnées, qu'un dessinateur si habile à faire parler les figures des bêtes se devait à lui-même d'illustrer quelque jour les admirables histoires de bêtes de La Fontaine. Et l'événement ne m'a pas déçu. Il y a là un molosse en conversation avec un loup, dans la fable *le Loup et le Chien*, et un bœuf satisfait et joyeux devant la triste aventure de « la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf », qui sont tout bonnement des chefs-d'œuvre d'humour et de gaieté. C'est un livre d'un agrément incomparable, et le bon La Fontaine a trouvé là un délicieux collaborateur.

PIERRE BAUDIN

L'Alerte.

Pendant une bonne partie de l'année dernière, nous avions l'occasion de signaler presque chaque semaine l'apparition de quelque livre d'intérêt militaire. Sous la menace angoissante de complications extérieures, la littérature avait revêtu son armure et ne nous parlait que tactique, canon, effectifs, stratégie...

Cette année, changement de décor : le calme et la sécurité sont revenus, on se renvoie gracieusement à travers les frontières les discours les plus pacifiques et les plus bénins, et la littérature, suivant le goût du jour et l'actualité, a laissé là les guerrières trompettes pour emboucher les pipeaux et les flûtes.

Personne ne se souvient, ou personne ne veut se souvenir en France des événements du printemps de 1905. Il semble que le désir d'oublier soit d'autant plus vif que l'alarme a été plus chaude, et l'on ne songe plus aux préparatifs extraordinaires auxquels nous fûmes obligés l'an dernier sur notre frontière, qu'avec une sorte de mystère et de crainte, en mettant le doigt sur la bouche.

M. Pierre Baudin estime qu'on a tort ! Il croit que l'on peut, que l'on doit garder ce souvenir ; il

le perpétue et le précise en un volume qu'il intitule : *l'Alerte*.

L'éloquent préambule de ce livre en définit clairement l'objet. Après avoir établi au grand jour, et sans vain mystère, l'emploi de la somme considérable qui fut dépensée au cours de cette « alerte », M. Pierre Baudin, sans récriminer sur le passé, sans faire le procès de personne, se préoccupant seulement de l'avenir, examine comment on pourra éviter, désormais, de se trouver pris au dépourvu en face d'un accident international et fait un exposé magistral de l'organisation morale et matérielle de notre armée. Il le fait avec cette clarté lumineuse, cette force de compréhension et de démonstration, dont il a le secret, avec aussi, l'éloquence et l'émotion généreuse d'un patriotisme ardent et conscient.

FÉLIX LE DANTEC

L'Athéisme.

Avec *l'Athéisme,* publié dans « la Bibliothèque de philosophie scientifique », M. Félix Le Dantec prétend nous donner un livre de bonne foi, et ceux qui le liront avec attention n'en pourront certainement pas douter en présence des déclarations de ce savant écrivain qui, tout en avouant ses préférences

pour l'athéisme, note que ce même « athéisme est condamné définitivement par tous les grands esprits de l'humanité, depuis Bacon jusqu'à Descartes, et même par Voltaire » ; athée par tempérament et par nature, il n'a pas du tout la prétention de convertir ses lecteurs ; bien au contraire il se figure, que s'il arrive à donner une conviction, ce sera celle de l'existence de Dieu. Sans rechercher s'il obtiendra un résultat aussi paradoxal, je crois qu'il aura rendu à son lecteur un service fort précieux, celui de l'avoir renseigné en des termes très clairs, très nets, très précis sur des questions troublantes, obscures et passionnantes.

ABBÉ H. MOCQUILLON

L'Art de faire un homme.

M. l'abbé H. Mocquillon nous donne, dans *l'Art de faire un homme*, des « Conseils pratiques d'éducation moderne » tout à fait précieux, intelligents et originaux. Tout comme J.-J. Rousseau, il prend l'homme dès le berceau et montre éloquemment aux mères l'importance de ce premier devoir qui consiste à allaiter leurs petits ; puis combien aussi il convient de se préoccuper du choix des vêtements, de la disposition des logements, de l'installation des dor-

toirs où doit se développer physiquement l'homme de demain ; la culture intellectuelle ne vient qu'en second lieu, et l'abbé Mocquillon démontre combien sont fallacieux les certificats d'études, les baccalauréats de toutes sortes qui conduisent en droite ligne les hommes au fonctionnarisme ; il explique qu'il faudrait peut-être s'attacher un peu moins à une culture littéraire, scientifique qui, par son excès même, manque son but et s'occuper un peu plus de cultiver la volonté, l'énergie : tout cela est très bien pensé, très bien écrit et très moderne.

ABBÉ FÉLIX KLEIN

La découverte du Vieux monde par un étudiant de Chicago.

En lisant depuis quelques années tant d'écrivains français acharnés à la découverte de l'Amérique, je me suis dit souvent qu'il serait piquant de voir quelque littérateur d'outre-mer nous rendre cette politesse et procéder à l'inventaire de nos grandeurs et de nos décadences. Aussi ai-je été très séduit par le titre d'un volume intitulé : *la Découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago*. Ce n'est pourtant pas tout à fait ce que j'attendais, car l'étudiant en question ne nous parle pas lui-même : il s'exprime par la bouche de l'abbé Félix Klein,

lequel paraît bien l'avoir inventé de toutes pièces.

Cependant, comme M. l'abbé Félix Klein connaît remarquablement les hommes et les choses d'outre-mer, comme il est très observateur et très judicieux, il a réussi à donner quelque vraisemblance et beaucoup d'agrément à cette promenade d'un Américain à travers Paris, Rouen, Versailles, Lyon, le Quercy, le Tarn, le Forez, l'Auvergne, il a exprimé avec beaucoup de verve ce que peuvent être ses enthousiasmes, ses déceptions, ses surprises devant les choses et devant les hommes de notre France : tout cela est plein de mouvement et d'intérêt, et cet étudiant de Chicago nous apprend beaucoup de choses sur notre pays ; seulement il s'occupe peut-être un peu trop de politique et de questions religieuses, et la séparation, notamment, lui inspire un intérêt passionné qui serait fait pour nous surprendre si nous ne réfléchissions qu'il a pour interprète l'abbé Klein...

MAURICE BOUCHOR

Théâtre pour Jeunes filles.

Les jeunes filles au couvent, à la pension, même au très moderne lycée ont toujours aimé jouer la comédie — elles gardent le même goût une fois femmes, pourrait dire quelque philosophe misogyne,

— mais leur répertoire manquait un peu jusqu'ici de variété et d'agrément : quelques grandes tragédies classiques, quelques lamentables niaiseries dont la chasteté ne pouvait faire pardonner l'indigence littéraire. Or voici qu'un véritable écrivain, un poète exquis — il a nom Maurice Bouchor — s'avise de faire du *Théâtre pour jeunes filles ;* il leur offre cinq pièces — vers et prose mêlés — qui peuvent être jouées par des jeunes filles — certaines le furent déjà — et qui sont, en outre, de ravissants joyaux littéraires. C'est tout d'abord : « Nausicaa », la Nausicaa aux bras blancs d'Homère que M. Maurice Bouchor a ravie à l'Odyssée en des vers palpitants et jolis ; puis voici « la Première Vision de Jeanne d'Arc », où les angoisses, les craintes de la petite paysanne et sa résolution sont exprimées sous une forme très dramatique et très émouvante ; ensuite, c'est un conte de fées charmant, « le Mariage de Papillonne » ; c'est enfin « la Belle au Bois dormant » et « Cendrillon », légendes éternelles, rajeunies très ingénieusement, notamment celle de « Cendrillon », où l'auteur a su nous donner, avec la note douce qui convenait, « l'écho des luttes contemporaines d'où sortira un infini plus beau et plus noble que le présent ».

Pour chacune de ces pièces, M. Maurice Bouchor donne des indications précises de décors, d'accessoires, de costumes, et c'est tout à fait charmant, juvénile... et pratique.

ANDRÉ NEPVEU

L'Étape nécessaire.

Un peu de philosophie : *l'Étape nécessaire*, de M. André Nepveu, est un ouvrage d'une rare, intense, obscure originalité. Ce livre n'est pas de ceux qui se donnent au lecteur, il faut, avec lui, gagner son plaisir et se donner la peine de réfléchir pour en goûter l'âpre saveur. C'est, me dit-il, « un essai de satire de la décadence, puis de reconstitution classique ». Je cherche cette satire, je cherche cette reconstitution et je trouve pêle-mêle, éparses, à travers cinq années et cinquante chapitres, des réflexions curieuses, d'obscures allégories, des descriptions d'états d'âme, des pages dont on pourra dire qu'elles sont « sans sujet, sans méthode, serves du contradictoire, jetées à mesure qu'elles étaient écrites dans le grossier cadre des dates ». C'est le jugement que porte l'auteur lui-même sur son œuvre. Ces pages, ces réflexions, ces remarques philosophiques et littéraires, ces abstractions de quintessence, il les offre « au néant » ; il ne désespère pas pourtant de rencontrer quelques lecteurs ; ces lecteurs, ces amis, « auxquels ce livre demande le plus cher de son avenir, il les prie, il prie aussi — mais à la façon dont on invoque pour désarmer les divinités mauvaises — l'immortelle crapule,

l'énorme foule, il les prie, dit-il, en ces termes galants, de saisir un morceau du temps ». J'ai fait ce qu'il m'a dit, j'ai longuement réfléchi sur ce livre; avouerai-je, le rouge au front, que je ne l'ai pas toujours très bien compris? C'est ma faute, sans doute, non celle de l'auteur obscur, profond et sagace...

MEMENTO DU MOIS DE NOVEMBRE

ROMANS

André (Paul). — *Delphine Fousseret.*

Beauclercq (Alexandre). — *L'Omnipotence brisée.*

Besnard (Paul). — *Monseigneur Rouballeau.* Mœurs cléricales actuelles.

Cassot (Mme Cécile). — *Les Femmes de demain.* Un long roman de cinq cents pages où Mme Cassot a voulu nous donner un plaidoyer en faveur des idées nouvelles, conformément auxquelles la femme doit être une femme et non un oiseau, « un objet de luxe ». Ces louables idées sont développées au cours d'une aventure romanesque qui ne manque ni d'intérêt ni d'agrément.

Conan Doyle. — *Le Drapeau vert.*

Daguerches (Henry). — *Consolata, fille du soleil.*

Diraison Seylor (Olivier). — *Stephen Harris.*

Dostoïevski. — *Le Double.* Un roman plein d'angoisses traduit par J.-W. Bienstock et Léon Werth.

Estang (Louis). — *Vainqueurs et vaincus.* Un très curieux roman où l'auteur a étudié sous une forme très dramatique et

très intéressante le poignant problème que soulève la situation, dans la vie sociale moderne, des représentants des idées et des races anciennes.

Floran (Mary). — *L'Esclavage.*

Foley (Charles). — *Cœur de roi.* « Collection Hermine. »

Geniaux (Charles). — *Le Roman de la Riviera.*

Gillouin (René). — *Ars et Vita.*

Gollotti (Jean). — *L'Essai du bonheur.*

Gourmont (Remy de). — *Une nuit au Luxembourg.* Fantaisie ailée, d'une grâce prenante et délicate.

Guerlin (Henri). — *La Petite Patricienne*, où l'auteur a évoqué avec beaucoup de puissance et d'émotion les premiers temps du christianisme, nous donnant, avec l'aventure d'Africanus, de sa fille Flavia et de Mucapor, une peinture intéressante de la vie romaine et chrétienne au temps de Domitien.

Hoche (Marius). — *La Juive Errante.*

Karmor (Iann) — *Presque Amant.*

La Hire (Jean de). — *Trois Parisiennes.*

Larmandie (Comte de). — *Alba,* « comédie mondaine ». Il me tient à cœur de dire le plaisir très vif que j'ai éprouvé à la lecture de cette œuvre, œuvre purement et exclusivement symbolique, nous dit l'auteur, et dédiée « aux bons orgueilleux qui rachètent la hauteur du front par la profondeur de l'âme ». C'est l'histoire de la grandeur et de la décadence d'Eugène André, employé à la Bibliothèque nationale, premier ministre et finalement gardien de cimetière; elle nous est contée avec beaucoup d'agrément et d'intérêt, dans une langue claire et précise qui permet de saisir le symbole et de comprendre le sens de ce joli conte philosophique.

Le Roy (Eugène). — *Les Gens d'Auberoque.*

Maryan. — *Jumelles.* Un très chaste roman pour jeunes filles de quinze à vingt ans.

Maygrier (Raymond). — *Rédemption.* « Roman satanique. »

Montfort (Eugène). — *La Turque*, dont le sous-titre : « Roman Parisien » semble révéler une contradiction qui n'est d'ailleurs qu'apparente.

Philippe (Charles-Louis). — *Croquignole.*

Regismanset (Charles). — *L'Ascète.*

Rivet (Fernand). — *La Servitude.*

Thévenin (Léon). — *Les Dieux d'argile.*

Vernon (Pierre). — *Le Choix d'une maitresse.* « Roman moderne. »

Villetard (Pierre). — *La Montagne d'amour.* L'auteur de *Monsieur et Madame Bille*, ce joli roman d'observation si plaisante, si spirituelle et si fine, nous donne aujourd'hui un nouveau livre, où sa manière s'est élargie et quelque peu assombrie. Il ne badine plus, il prend maintenant la vie au sérieux, voit « les larmes des choses », leur mélancolie et leur tristesse. Tout en regrettant un peu, pour mon compte, de ne pas voir grandir en M. Pierre Villetard l'humoriste que laissait entrevoir *Monsieur et Madame Bille*, je tiens à signaler les qualités reelles dont il fait preuve dans son nouveau roman.

Wells (H.-G.). — *Miss Waters*, où l'écrivain anglais nous fait connaitre les sirènes modernes.

XXX. — *Confessions d'une jeune femme.* Cet obscur pseudonyme cache, nous dit-on, « une personnalité féminine des plus connues à Paris, laquelle n'a point voulu signer les pages audacieuses qui posent sans hypocrisie le délicat problème de l'éducation intime de la jeune fille moderne.

Zemlak (Semène). — *L'Impur.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Amandru (Noël). — *Sultane française au Maroc.* Un curieux volume où l'auteur nous conte la romanesque aventure de cette pauvre paysanne du Jura qui fut élevée au rang d'épouse favorite du sultan Sidi-Mohamed.

Arieville (Maurice d'). — *Rayons épars.* Une série de contes et de comédies d'un tour charmant et d'une inspiration tout à fait délicate; l'auteur, qui est, me dit-on, une charmante jeune femme, a un gracieux et solide talent, et

16

comme le dit très joliment M. Léon de Tinseau dans la préface, « il affectionne les fins d'histoire estompées par la brume de la mélancolie, ou même assombries par la mort. Il semble marcher dans la vie en choisissant le côté de l'ombre, comme un Napolitain montant vers le Pausilippe à l'heure de midi. »

Barbey d'Aurevilly. — *Poésies et Poètes.* On relira avec joie et dévotion ces pages où le poète parle — avec quelle émotion et quelle ferveur! — d'Alfred de Musset, de Charles Baudelaire, d'Alfred de Vigny, de José-Maria de Heredia, d'Auguste Vacquerie, de Monselet, de Théodore de Banville, de Maurice Bouchor, et aussi de Belmontet, de Bouniol, et de tant d'autres enfin : les glorieux et les humbles unis par un poète dans son hymne à la poésie.

Bedier Gratien. — *Une preuve de l'existence de l'Être parfait par l'idée de néant.* « Une philosophie nouvelle en concordance avec toutes les découvertes scientifiques. »

Biaudet (Henry). — *Le Saint-Siège et la Suède dans la deuxième moitié du seizième siècle.*

Boisnard (Mlle M.). — *Les Rimes du Bled.* Œuvre de début d'une jeune fille poète, une Algérienne qui nous dit en des vers harmonieux et sonores le geste ample de l'Arabe, les visions, les mirages sahariens, la plaine brûlée et désertique, les palmiers qui s'inclinent...

Bréal (Michel). — *Pour mieux connaître Homère.* Un livre où l'auteur a voulu « rapprocher notablement des temps historiques les deux grands poèmes qui portent le nom d'Homère et rendre intelligibles l'origine et la successive formation de ces deux poèmes. » Tel est l'objet de ce livre : pour le remplir, M. Michel Bréal étudie tour à tour ce que c'est que l'*Iliade*, le temps et le lieu, il confronte les poèmes homériques et les critiques modernes, il étudie dans ses mystérieux détails la langue d'Homère, et je ne connais pas de livre où l'érudition profonde revête des formes plus aimables et plus séduisantes.

Bonnal (Général). — *La Prochaine guerre.* « Le haut commandement, les avant-gardes d'armée, le testament militaire de Kouropatkine. »

Cantacuzène (Charles-Adolphe). — *Synthèse attristée de Paris,* « suivie d'une lettre de Max Nordau et d'un dialogue

avec le prince de Ligne », où l'auteur a voulu « sentimentaliser à l'usage des âmes futures l'image de notre Paris.. En vérité, à quoi comparer Paris si ce n'est à une larme dans un sceau d'argent et rempli de nitrate d'argent. » Tout cela est un peu bien byzantin, mais c'est joli aussi.

Casella (Georges) et Ernest Gaubert. — *La Nouvelle Littérature de 1895 à 1905*. Un volume documenté et intéressant.

Channel (Ed.). — *La Pieuvre germanique*. Un volume, nous dit-on, « d'actualité sensationnelle ».

Charlanne (Louis). — *L'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle*. « La vie sociale, la littérature. »

Chevrillon (André). — *Un Crépuscule d'Islam*. L'auteur nous conduit au Maroc, dont il nous fait pénétrer les mystères, savourer la grandeur, la déchéance et la mélancolie.

Claretie (Georges). — *Derues l'empoisonneur*. Un livre très curieux et très émouvant.

Claretie (Léo). — *L'École des Dames*, où l'auteur traite toute une série de questions intéressant les femmes en des causeries tout à fait spirituelles où des observations profondes se dissimulent sous l'humour et l'agrément de la forme.

Dayot (Armand). — *De la Régence à la Révolution*. Un de ces albums où l'auteur a su rendre l'étude de l'histoire si attrayante et si séduisante en nous la faisant raconter par les images et les objets du temps.

Diguet (Colonel E.). — *Les Annamites*. « Société, coutumes, religions. »

Donop (Général). — *Lettres d'un vieux cavalier*.

Douais (Monseigneur). — *L'Inquisition*. Ses origines et sa procédure.

Duclos. — *Mémoires secrets sur la Régence*, « moderne collection historique et anecdotique. »

Esmein. — *Gouverneur Morris*, où l'auteur, en étudiant le journal et les lettres de cet homme d'Etat américain témoin de la Révolution française, a réussi à reconstituer une véritable histoire de la Révolution, histoire originale et primesautière, notée par un étranger, et contribution tout à fait précieuse et nouvelle à la grande histoire.

Faguet (Emile). — *Amours d'hommes de lettres.* Un volume plein d'agrément et de louable discrétion dans lequel nous voyons à côté d'amants trop célèbres, tels que Sainte-Beuve, George Sand et Musset, des amoureux moins connus comme : Pascal, Voltaire, Corneille.

Faucigny-Lucinge (Ferdinand prince de). — *René de Faucigny-Lucinge*, « un Ambassadeur de Savoie en France.

Gaubert (Ernest). — V. Georges Casella.

Gazier (A.). — *Mémoires de Godefroi Hermant, docteur en Sorbonne, (1630-1663).*

— — *Les Pensées de Pascal*, publiées « sur l'Edition de Port-Royal ».

Giraud (Victor). — *Les Pensées de Pascal*, publiées dans la série des « chefs-d'œuvre littéraires religieux ».

Grand-Carteret (John). — *Nicolas II.* Réunion de 300 gravures choisies dans les journaux satiriques du monde entier avec leurs légendes traduites et expliquées.

Gueret (Charles). — *Les Heures fleuries.*

Hancock (Irving). — *Le Jiu-jitsu de la Femme*, qui met les perfidies de la lutte japonaise à la disposition du beau sexe, ce qui est peut-être un peu bien dangereux pour les pauvres hommes.

Hauvette (Henri). — *La Littérature italienne.*

Henriot (Emile). — *Poèmes à Sylvie*, œuvre de début d'un très gentil et très agréable poète.

Hugues (Clovis). — *Le Sanglot de Jehanne.* La fin de la grande épopée où le bon poète libéré des soucis de la politique fait « avec Jeanne d'Arc les bonnes chevauchées du rêve et de l'action au pays sans frontière, où la foi, la prière et le sacrifice fleurissent ensemble, se promettant de remonter sur son Pégase païen après l'avoir un instant abreuvé aux sources chrétiennes du Jourdain ».

Jammes (Francis). — *Les Clairières dans le ciel*, émouvantes et belles poésies

Lanson (Gustave). — *Voltaire*, une très équitable et très attrayante étude parue dans la précieuse série des « Grands écrivains Français ».

Lautrey. — *Le Journal de Voyage de Montaigne*, qui nous promène aimablement de Bâle à Augsbourg de Florence à Venise, de Plombières à Bade, à Lucques, à Rome.

La Vergne de Tressan (Lieutenant de). — *La Pénétration française en Afrique.*

Litschfousse (Victor). — *L'Ame d'autrui.* Un recueil de poésies préfacé par Laurent Tailhade, où abondent les jolies choses et qui s'adorne d'une admirable couverture dessinée par Jean Veber.

Lutécia (Comtesse). — *Conquête et culture de la beauté chez la Femme.* Des indications très précieuses, dont les femmes feront leur profit, car elles savent, comme la comtesse Lutécia, que leur premier devoir, si vertueuses et si sérieuses qu elles soient, est d'être coquettes et jolies ; c'est un devoir qu'elles rempliront le plus aisément du monde, en se conformant aux conseils judicieux contenus dans cet aimable volume.

Matagrin (Franck). — *Le Château de Graville*, et ses propriétaires, étude très documentée d'un domaine à travers les âges depuis l'an 1235 jusqu'à nos jours.

Maurin (Georges). — *Souvenirs du marquis de Valfons*, vicomte de Sebourg, publiés par son petit-fils le marquis de Valfons et qui embrassent une grande partie du XVIIIe siècle.

Mézières (Alfred). — *Silhouettes de soldats.* Elles sont — ces silhouettes — tracées avec ferveur, émotion et enthousiasme ; car M. Alfred Mézières aime les soldats, il aime la bravoure, l'héroïsme et le dévouement, et les mots d'honneur, de patrie et de drapeau ne lui font pas peur. Ils ne feront pas peur non plus à ses lecteurs, qui ne pourront manquer de s'émouvoir en face des belles figures de Catinat, de Davout, du sergent Bourgogne, du maréchal Canrobert et de tant d'autres que M. Mézières a fait revivre en des pages éloquentes et belles.

Michel (Marius). — *La Chanson de Roland et la Littérature chevaleresque*, où l'auteur a voulu, nous dit-il, « en prenant pour centre » *la Chanson de Roland*, étudier le mouvement poétique, qui eut en France, au moyen âge, un si grand développement dans l'épopée plus encore que dans la poésie lyrique, et montrer en mêlant l'histoire à la critique que ce mouvement a eu sur toute la littérature européenne une influence profonde, persistant jusqu'à nos jours. L'auteur a suivi scrupuleusement le programme qu il

s'est tracé et dans les trois cents pages de son livre tout à la fois très précis et très pittoresque, il a su dire excellemment tout ce qu'il importe de savoir sur ce sujet classique qui a été tant de fois traité et qui est si mal connu.

Modestor (Basile). — *L'Introduction à l'histoire romaine*, traduit du russe par Michel Delines.

Molina (E. A.). — *Sensations et Horizons*, où l'auteur nous promène à travers la Bretagne en des pages très pittoresques, illustrées de belles images photographiques et pleines d'enthousiasme pour les sites et d'animosité contre les habitants.

Mouly (Alfred). — *Rimes cuivrées*, une première œuvre poétique où j'ai plaisir à saluer les promesses d'un beau talent, plein d'originalité, de puissance et de grâce.

Mun (Comte Albert de). — *Contre la Séparation*, « de la rupture à la condamnation », où l'éminent écrivain a réuni ses magnifiques plaidoyers pour la cause du catholicisme.

Nansouty (Max de). — *Au feu*, qui constitue, dit l'auteur, « une sorte de petit manuel tout à fait élémentaire des circonstances usuelles, banales, dans lesquelles le feu peut se déclarer et des moyens de lutter contre son premier début par des secours intelligents ».

Noblemaire. — *La République libérale*.

Paris (Gaston). — *Esquisse historique de la Littérature française au moyen-âge*.

Phaneg (G.). — *Louis XVII et l'Astrologie*.

Recouly (Raymond). — *Le Tsar et la Douma*, un livre palpitant de vie et d'actualité où l'auteur a recueilli et mis en ordre les notes qu'il publia au jour le jour, pendant la courte session de la Douma; c'est un véritable journal tenu avec beaucoup de conscience, d'exactitude et de clairvoyance par un homme qui a vu de près l'un des actes les plus poignants de ce drame qui se joue en Russie.

Régla (Docteur Paul de). — *L'Église et l'Amour*, « d'après les apôtres, les pères de l'Église, les théologues, les canonistes et les confesseurs ».

Reiset (Vicomte de). — *Marie Caroline, duchesse de Berry*.

Richer (Docteur Paul). — *Nouvelle Anatomie artistique du corps humain*. Cet ouvrage est, paraît-il, un très original et

très précieux travail définissant clairement « les éléments essentiels de l'analyse anatomique ». Je dois, hélas! confesser ma parfaite incompétence en ces matières, mais la haute personnalité du docteur P. Richer, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine et professeur à l'École nationale des beaux-arts, est faite pour se passer des commentaires d'un profane tel que moi.

Stapfer (Paul). — *Études sur Gœthe*, qui traitent tour à tour de : Gœthe et Lessing, Gœthe et Schiller, Werther, Iphigénie en Tauride, Hermann et Dorothée, Faust.

Talmeyr (Maurice). — *La Fin d'une Société. Les Maisons d'illusion.* Une œuvre troublante et forte.

Marcel Thibault. — *La Jeunesse de Louis XI.*

Tallemant des Réaux. — Des extraits de ses œuvres parus dans « la Collection des Plus belles pages ».

Trombert (Albert). — *Souvenirs d'Alsace*, « caractères et images », où l'auteur a voulu simplement, nous dit-il, « faire pénétrer les lecteurs dans l'intimité de notre vie alsacienne, dans un cercle de braves gens où se reflète en quelque sorte, avec sa franchise, sa jovialité, son bon sens et son solide patriotisme, une partie de l'âme du pays ». On ne peut lire ce livre de souvenir et de poésie sans une émotion profonde, douloureuse et douce à la fois.

Tronchin (Henri). — *Théodore Tronchin*, « un médecin au XVIIIe siècle ».

Vacandard (E.). *L'Inquisition*, « étude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Église ».

Viaud (J.). — *La Dictature*, un essai de Philosophie sociale.

Woodward (Mme Grâce). — *Flocons de Rêve*, des poèmes pleins d'originalité et de saveur que l'auteur a eu le courage et l'audace de publier dans une langue qui n'est pas la sienne et qui sont d'une exquise et délicate inspiration.

DÉCEMBRE

LES ROMANS

CAMILLE LEMONNIER

L'Hallali.

Avec *l'Hallali*, M. Camille Lemonnier revient à un genre qu'il avait quelque peu délaissé en ces derniers temps, et qui nous valut jadis *Un Mâle*, ce chef-d'œuvre : c'est une évocation de ces âmes paysannes qu'il a si bien pénétrées et peintes, avec leurs faiblesses, leurs roueries, leurs passions, leurs grandeurs.

Voici le patriarche Gaspar de Quévauquant, le vieux, le maître autoritaire, descendant d'une race guerroyeuse et terrienne, « pareil à un pan de roc

ancré au creux profond de la terre », — son fils, Jean Norbert si différent, « essoufflé et court, les gencives mauvaises avec l'humble mine et l'âme sournoise d'un paysan », et sa petite-fille Sibylle en qui se retrouvent l'orgueil et la noblesse de l'ancêtre, — et voici les deux autres enfants, Michel et Jaja, âmes falotes et grêles ; d'autres encore, anciens serviteurs enrichis peu à peu et accourus à l'Hallali, impatients de dépecer la terre, objet suprême de leur convoitise et de leurs désirs.

C'est un drame rustique, farouche, émouvant, complexe, dont les personnages luttent et crient, et tuent pour l'honneur, pour l'argent, pour la terre surtout qui semble s'animer et devenir une vivante héroïne ; tout cela est d'une intensité, d'une vigueur extraordinaires. A travers tout le livre il passe comme un large souffle, une senteur âpre et forte de nature et de vérité, et je ne crois pas que M. Camille Lemonnier ait rien écrit de plus poignant et de plus fort...

GILBERT-AUGUSTIN THIERRY

La Savelli.

La Savelli est un roman dont la publication remonte à plusieurs années déjà, mais qui se trouva remis au premier plan de l'actualité par la pièce de

M. Max Maurey représentée au théâtre Réjane. La curiosité du public fut de nouveau surexcitée autour de ce livre, qui eut jadis un si grand retentissement. Dans ce « roman passionnel sous le second Empire », M. Gilbert-Augustin Thierry avait en vue de dépeindre les hommes et de décrire les choses du second Empire, et « il craignait que quelques-uns de ses lecteurs reconnussent dans son livre : la Savelli, le prince de Carpegna, le comte Besnard et surtout cet énigmatique personnage : le ministre d'Etat », — toujours des clefs, on le voit !...

Heureusement, l'apaisement s'est fait, l'oubli qu'invoquait déjà le romancier, lors de l'apparition de son roman, l'oubli, « ce véritable et commun linceul de nous tous », pèse depuis bien plus longtemps encore sur leurs mémoires, et il y a lieu de supposer que ni le roman ni la pièce ne soulèveront plus désormais de colères politiques ; il ne restera pour le public que l'évocation brillante, mouvementée, vivante de la société du second Empire et qu'un drame extraordinaire de passion, de politique et d'amour. L'intérêt de ce drame est en soi ; je viens de le relire, et je n'ai pas besoin, je vous l'assure, de me demander quels étaient les noms de la belle Savelli, fille de l'insurgé italien victime de son patriotisme, — et du prince de Carpegna, emportés tous deux dans une haine farouche contre l'empereur, de Marcel Besnard et de son père Brutus, le « bourreau blanc », pour m'intéresser

vivement à leur dramatique histoire et à la fin poignante des deux héros. C'est un très bon roman dont l'auteur a, suivant la forte expression de M. Henri Lavedan, « le sens du mystère et de tout ce qui est théâtralement terrible, inexorable »...

ÉMILE HAUMANT

Ivan Tourgueneff, la Vie et l'Œuvre.

Peu d'écrivains étrangers ont été aussi connus, appréciés et discutés en France que Tourgueneff, « c'est — suivant le mot prononcé peu de temps après la mort de l'écrivain par M. de Vogüé — le seul écrivain russe dont on peut parler avec plaisir en France devant les lecteurs initiés ». Sa réputation chez nous a subi des fortunes diverses, et après l'avoir admiré avec passion, nous nous sommes montrés peut-être depuis quelque temps d'une excessive sévérité envers son œuvre ; en tout cas, il n'a pas cessé de nous intéresser et de nous passionner. Cela s'explique doublement : en effet, l'histoire de sa vie émouvante est curieuse ; puis elle nous fait voir de si près Hugo, George Sand, Flaubert, les Gon-

court, Maupassant, Daudet, qu'elle représente en somme une page de notre histoire littéraire à nous-mêmes.

M. Emile Haumant nous a retracé avec beaucoup de vigueur et d'intérêt, les péripéties de cette existence; puis, après avoir raconté, expliqué la vie de son héros, il s'est attaché à étudier son œuvre et à mettre au point les jugements contradictoires portés sur elle ; il a consacré à chacune des œuvres de Tourgueneff : aux *Récits d'un chasseur ;* à ses nouvelles ; à *Pères et enfants*, à *Fumée*, à *Terres vierges*, des chapitres d'une documentation tout à fait remarquable et d'une forte et ingénieuse pénétration ; enfin, après s'être demandé qui avait raison, de Flaubert s'écriant : « Quel gigantesque bonhomme que ce Scythe ! » ou du critique moderne affirmant que « si Tourguenef connaissait les littératures européennes, c'était pour les avoir pillées toutes », M. Emile Haumant conclut sagement qu'il ne fut ni si grand, ni si petit, et que moins puissant que Tolstoï, moins peut-être que Dostoïevski, il a su mieux que tous « en touchant une corde du cœur, faire vibrer et résonner sourdement toutes les autres » et qu'« une telle œuvre, un tel homme témoignent au moins que la Russie a conquis dans l'Europe intellectuelle une place qui ne lui sera pas ravie ».

CAPITAINE D'OLLONE

La Chine novatrice et guerrière.

Il n'est pas pour l'Europe moderne de problème plus considérable — et plus urgent peut-être — que le problème chinois. Il semble que l'on ait fini par s'en apercevoir, et des hommes éminents se sont préoccupés d'étudier cette question si complexe avant qu'elle s'impose trop brutalement à nos méditations. Parmi ces hommes, il convient de réserver une place éminente au capitaine d'Ollone qui apporte à cette étude nécessaire une contribution extrêmement originale et précieuse. Il lui a semblé qu'on ne pouvait « ni comprendre, ni expliquer l'attitude de ce pays en face de la civilisation occidentale sans une connaissance sommaire, si l'on veut, mais tout au moins réfléchie, de son passé ».

Il a fallu, en somme, pour comprendre la Chine, étudier son histoire. Cela est assez logique. Il parait, cependant, qu'on ne s'était pas avisé, jusqu'ici, de cette méthode; le livre dont M. le capitaine d'Ollone a puisé les documents dans les annales officielles de la Chine fourmille donc de renseignements nouveaux pour le public. S'il ne répond pas tout à fait au programme que se fixait l'auteur dans sa préface : « Pour savoir où va la Chine, deman-

dons au passé le secret de sa marche » ; s'il s'abstient de conclure et de prophétiser, du moins, il réussit à éclairer bien des points obscurs, à expliquer d'apparentes contradictions et à montrer « la complexité du problème et le danger des spéculations sans fondement ».

Avec ses grandes divisions très précises, consacréés tour à tour à la Chine guerrière, à la Chine novatrice, religieuse, administrative et sociale, puis à la Chine actuelle et à la transformation moderne, le livre est d'une lecture attrayante et facile ; les renseignements, les faits et les documents y sont présentés d'une façon vivante, sans recherche et sans pédantisme ; c'est tout à la fois une étude très savante et une œuvre excellente de vulgarisation.

CHARLES DUMAS

L'Ombre et les Proies.

Le prix Sully Prudhomme a récompensé depuis sa fondation quelques poètes ingénieux, charmants et doués, mais ce n'est faire tort à aucun de ces lauréats, de dire qu'il n'a jusqu'ici désigné qu'un poète — un poète tout court — Charles Dumas, dont la première œuvre, *l'Eau souterraine*, eut la rare fortune d'être passionnément attaquée : c'est

que, discutable parfois, elle n'était à aucun moment indifférente, et ceux-là même, qui n'aimaient pas ou ne comprenaient pas — ce qui revient au même — ces délicates et profondes poésies ne pouvaient résister à l'ascendant de leur séduction étrange. Pour ceux-là mêmes qui ne surent point ou ne voulurent point s'enthousiasmer devant cette œuvre de début, elle contenait les plus belles et les plus vastes promesses.

Ces promesses, la nouvelle œuvre de Charles Dumas les tient magnifiquement, et il y a dans *l'Ombre et les Proies* des pièces d'une définitive beauté ; Charles Dumas est resté le poète mélancolique et douloureux de *l'Eau souterraine*. Que d'autres chantent avec allégresse la splendeur et la joie de la nature et de la vie, Charles Dumas, lui, s'enivre au spectacle de son cœur souffrant et palpitant. Ce n'est point pourtant qu'il soit un égoïste ou, pour parler le jargon du jour, un égotiste : en même temps qu'il souffre et nous dit sa douleur, une immense compassion l'étreint pour toute la souffrance des autres, dont il a, dont il réclame sa part.

Depuis *l'Eau souterraine*, la manière du poète s'est élargie et amplifiée : son œuvre a gardé tout son charme délicat et nébuleux parfois, mais elle a pris une force, une vigueur, une portée philosophique, sociale même, avec l'admirable pièce du *Testament*. Son pessimisme d'autrefois s'est mêlé de quelques sourires, de quelque saine raison.

Pour tout dire enfin, ce jeune homme poète est devenu un homme, et il devient un grand poète.

Je ne puis résister au désir de citer ici une pièce très significative de cette évolution ; il en est peut-être de plus belles et de plus fortes dans ce livre riche de pensées profondes, il n'en est pas à mon sens de plus émouvante.

SPLEEN

Savoir que tout : l'amour, la puissance, la gloire,
Est aussi décevant
Qu'un baiser forcené collé par la nuit noire
Sur la bouche du vent;

Servir, mais loin des lieux où la foule trafique,
Et murmurer : C'est bien!
Puisqu'on a droit, le soir, à l'oubli pacifique
Du sillon quotidien;

Suivre, épier toutes les têtes bien aimées,
En voir, toujours tremblant,
Comme au clair d'une lampe à demi consumée,
Jaunir les fronts plus blancs;

Se dire que pourtant jamais l'homme sur terre
N'a d'horizon plus beau
Que tant qu'il marche encor, sans en laisser derrière,
Au devant des tombeaux;

Connaître qu'échanger la fatale tristesse
Contre un espoir plus doux,
C'est magnifiquement prodiguer des richesses
Qui ne sont pas à nous;

Et que, mal satisfait du présent de sa vie,
Houspiller le destin,
C'est être bien pressé de jouer la partie
Au désastre certain;

Donc, songer que toute heure est une heure suprême,
Songer et resonger
A cet instant béni dont on pleurera même
Les soucis passagers;

Aux ténèbres, au deuil qui ne peut que s'étendre
Et que s'appesantir;
Avoir tout le bonheur d'ici-bas, le comprendre,
Et ne pas le sentir!

MEMENTO DU MOIS DE DÉCEMBRE

ROMANS

Jossot. — *Viande de Borgeois*, un livre tout à fait dans le style de son titre — je ne vous en dis pas plus — mais qui a pour excuse les très curieux et très expressifs dessins dont son auteur l'a semé.

La Jeunesse (Ernest). — *Le Boulevard*. L'auteur y affirme de façon précise le mépris dans lequel il tient notre pauvre société parisienne. Il se défend d'avoir fait un livre à clef et affirme dans sa préface « qu'il ne vend pas de photographies »; on sera tenté pourtant de mettre des noms sous quelques-uns des personnages de ce livre, fort remarquable d'ironie, d'amertume et d'outrance, qui n'accroîtra pas le renom de bienveillance de M. La Jeunesse.

L'Espinasse Mongenet. — *La Vie finissante.*
Poinsot et Normandy. — *Amours.*
Trêve (Jacques). — *Un prince royal, la Fin d'une demi-race.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Arnoua (Louis). — *Quelques Poètes*, une étude littéraire sur Malherbe, Racan, André Chénier, Victor Hugo, Sully Prudhomme.

Boitel (Julien). — *Les Littératures étrangères*, où sont réunis des extraits traduits des plus grands écrivains de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Russie et des pays scandinaves.

Brunetière (Ferdinand). — *Questions actuelles.* Quelques-unes des pages combatives, éloquentes et fortes dans lesquelles l'auteur affirme avec une si noble intransigeance ses idées sur le « mensonge du pacifisme », sur « le catholicisme », sur « la croyance », sur « l'Église nationale ».

Claretie (Léo). — *Histoire de la Littérature française de 900 à 1900.* 3e volume. Consacré au XVIIIe siècle.

Dejob (Charles). — *La Foi religieuse en Italie au dix-huitième siècle.*

Deschamps (Paul). — *L'Humanité évolue-t-elle vers le socialisme ?*

Dimier (Louis). — *Les Maitres de la contre-révolution au dix-neuvième siècle*, dont l'auteur s'attache à nous montrer la valeur et la supériorité.

Gassies (J.-C.). — *Le vieux Barbizon*, les souvenirs de jeunesse d'un paysagiste.

Gazier. — *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française.*

Giraud (Victor). — *Livres et Questions d'aujourd'hui*, un volume de critique littéraire où l'auteur étudie : Pascal, Bossuet et son dernier historien ; les principaux courants de la littérature française au dix-neuvième siècle ; l'œuvre de

Sainte-Beuve ; l'anticléricalisme et le catholicisme. Il a voulu dans ce livre d'une belle tenue littéraire démontrer, qu'« à quelque point de vue qu'on se place pour étudier l'histoire de notre pays, politique ou social, philosophique ou même littéraire, dès que l'on creuse un peu profondément, l'on rencontre l'éternelle et vivante question de la croyance. »

Hanotaux (Gabriel). — *Histoire de la France contemporaine*, 3e volume, consacré à la présidence du général de Mac-Mahon et à la Constitution de 1875.

Langlois (Général). — *La Belgique et la Hollande devant le pangermanisme.*

Lavisse (Ernest). — *Discours à des enfants.*

Nicolay (Fernand). — *Napoléon Ier au camp de Boulogne*, où l'auteur a fixé l'une des pages les plus intéressantes de l'histoire napoléonienne.

Serrigny (Bernard). — *La Guerre et le mouvement economique.*

Stoullig (Edmond). — *Annales du théâtre et de la musique*, 31e volume toujours aussi vivant, aussi exact, aussi intéressant et pour lequel M. J. Richepin a écrit une fort éloquente préface.



QUELQUES DISPARUS

QUELQUES DISPARUS

Dans ce modeste ouvrage, où nous essayons de dresser chaque année le procès-verbal de la production littéraire, et de sauver d'un injuste oubli un grand nombre d'ouvrages dignes d'un meilleur sort, un chapitre tel que celui-ci s'imposait.

Les livres des écrivains vivants retombent bien vite dans l'oubli, mais que dire du souvenir des écrivains morts ! L'impitoyable silence les recouvre si rapidement... On s'en rendra compte en jetant un coup d'œil sur les courtes notices qui suivent, et en se rappelant un instant que ces écrivains, dont la plupart sont déjà enterrés si profondément dans la mémoire des hommes, vivaient encore il y a quelque douze mois.

A ces disparus, dont le labeur et le talent furent plus ou moins heureux, plus ou moins féconds, plus ou moins nobles, mais qui tout de même travaillèrent pour le renom des lettres françaises, un mot de souvenir était bien dû, et nous le leur apportons. C'est dire que dans les notes qui vont suivre nous n'avons eu nullement en vue de dresser des biographies, nous avons voulu seulement rappeler un nom, une date, une œuvre.

PHILIBERT AUDEBRAND

Philibert Audebrand, mort le 10 septembre 1906, était né le 31 décembre 1815, et il s'enorgueillissait, dans des lettres d'une jolie note familière, d'être le doyen des écrivains et des journalistes français. Ç'avait été, et c'était encore, un charmant écrivain, un excellent journaliste; il avait écrit une multitude de romans dont les titres étaient déjà un peu oubliés, — mais combien sont-ils les écrivains notoires de notre temps dont les livres les plus célèbres existeront encore dans un demi-siècle? Seulement ils auront cette bonne fortune de ne plus exister eux-mêmes et de ne point assister vivants à l'enterrement de leurs œuvres. — Ce ne fut point le cas de Philibert Audebrand; ses livres aux titres charmants et surannés : *les Mariages d'aujourd'hui*, *le Drame de la Sauvagine*, *l'Enchanteresse*, *les Lettres déchirées*, *les Yeux noirs et les Yeux bleus*, *les Secrets de Charette*, d'autres encore, dont la vogue avait été grande, moururent avant lui.

Sa destinée de journaliste avait été la même : après avoir collaboré avec éclat à des grands journaux, ce publiciste aimable qui avait vécu dans l'intimité de Jules Janin, de Gavarni, de Dumas père, d'Eugène Suë, de George Sand, d'Alphonse

Karr, de J.-J. Weiss, de Villemessant, d'Aurélien Scholl, se trouva un peu dépaysé dans notre journalisme moderne, et, pour satisfaire à son goût d'écrire, il dut collaborer à de vagues petits journaux, en même temps qu'il publiait il y a quelques mois un pittoresque volume de souvenirs littéraires : *Romanciers et Viveurs*.

Ce délaissement aurait pu l'aigrir contre ses contemporains, mais Philibert Audebrand était un philosophe aimable et résigné ; la littérature, qui avait été pendant toute sa jeunesse son gagne-pain et sa joie, fut jusque dans les dernières années de sa vie sa fidèle distraction ; tout au plus éprouva-t-il quelque sentiment de mélancolie lorsqu'un jeune secrétaire de théâtre, ignorant de l'histoire du journalisme, refusa à ce patriarche des lettres les deux billets de faveur qu'il lui demandait en crayonnant au-dessous de sa signature ces mots définitifs : « Connais pas ».

VICOMTE DE BORRELLI

Borrelli fut un vaillant soldat et un charmant poète. Toute sa biographie tient dans cette ligne, car ce n'est pas ici le lieu de rappeler ses exploits en Italie, sur la frontière allemande et au Tonkin ; sa carrière militaire si noble, si brillante et si belle ne nous appartient pas, seule son œuvre littéraire nous importe.

Elle est d'une aimable et jolie qualité : ses premiers vers soulevèrent dans le monde un murmure d'heureuse surprise; il donna à la Comédie-Française un acte plein de grâce et d'émotion, et son dernier recueil de vers — livre posthume au titre mélancolique : *Avant le silence* — est tout rempli de choses gracieuses et émouvantes qui séduisirent François Coppée, préfacier de l'œuvre, lequel s'écrie : « Oh! le brave homme! le bon Français! Que d'esprit, de sensibilité, de grâce! Il connaît à fond l'art de bien conter — art très rare — et, de plus, il a le don suprême, selon moi, un style simple, naturel, demeurant toujours poétique cependant, un vrai style de gentilhomme et de soldat, souple et brillant comme une épée. »

FERDINAND BRUNETIÈRE

L'écrivain à l'aspect rébarbatif, à la figure hirsute et sombre qui mourut le 9 décembre 1906 à l'âge de cinquante-sept ans, était *un homme* dans toute la force du terme. Au cours de sa carrière de professeur et de polémiste — qui fut extrêmement brillante, puisque à l'âge de trente ans à peine il était maître de conférences à l'École normale et rédacteur très important à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il devint le directeur en 1893 — au cours de cette carrière, disons-nous, il ne cessa pas un instant de batailler, avec une sorte de rage passionnée, pour les idées qui lui étaient chères, pour les écrivains dont il gardait pieusement le souvenir et contre leurs détracteurs. Il fallait voir notamment avec quelle colère, quelle émotion, quelle virulence il défendait Bossuet et attaquait Fénelon. Il n'entre pour l'ordinaire pas tant de violence dans l'âme d'un professeur, celui-là avait dans sa chaire des allures d'orateur de réunion publique et, dans ses articles de revue, dans ses ouvrages de critique littéraire ou historique, bouillonnait la verve d'un polémiste de journal politique. Cette combativité fut la source de sa fortune et de sa disgrâce ; jamais un professeur ne suscita de pareils enthousiasmes chez ses élèves,

jamais non plus on n'en vit qui concentrât sur lui tant de colère et d'inimitié.

Ce fut en tout cas un homme d'un prodigieux savoir, dans la fréquentation de qui on eut toujours quelque chose à apprendre, même si l'on éprouvait à l'entendre ou à le lire quelque déplaisir ou quelque colère; le langage qu'il parlait manquait certes de grâce et de séduction : il était dur et âpre, sa phrase avait la correction sévère, l'ampleur majestueuse de ce dix-septième siècle dont il aimait tant l'esprit et sur lequel il essaya de se conformer.

La bataille est finie, les passions sans doute sont calmées, et l'on peut aujourd'hui, sans déchaîner les polémiques, apporter l'hommage qu'il mérite à ce lutteur redoutable dont l'influence intellectuelle fut si grande sur les hommes de son temps, soit qu'ils se rangeassent sous son drapeau, soit qu'ils prissent rang parmi ses adversaires.

ARTHUR CHRISTIAN

M. Arthur Christian, qui mourut le 18 septembre 1906 dans la douleur et dans le désespoir où l'avaient plongé d'injustes attaques — à la suite d'une campagne de presse il avait été révoqué de ses fonctions de directeur de l'Imprimerie Nationale — méritait bien d'être au moins nommé dans ce chapitre de souvenirs, bien que sa longue carrière administrative ait fait tort à sa carrière littéraire.

Arthur Christian, conseiller de préfecture, secrétaire général, puis préfet de cinq ou six départements, directeur de la sûreté, que sais-je encore! était en effet un fin lettré, et son *Histoire de l'Imprimerie Nationale* ainsi que l'*Histoire de l'imprimerie en France* qu'il patronna sont des œuvres d'une incontestable valeur; sous le pseudonyme de Carlo-Christi il publia aussi des *Folâtreries beaujoloises*, œuvre gracieuse et fine, recueil d'histoires légères, enjouées et savoureuses, d'un style tout à fait agréable et charmant.

ÉMILE GOUDEAU

Le lendemain de la mort d'Émile Goudeau, survenue le 18 septembre 1906, des chroniqueurs nombreux consacrèrent aux « Hydropathes », à la Bohème, à la Fantaisie, des articles émus où ils pleuraient autant sur leur propre jeunesse disparue que sur le charmant écrivain mort si tristement.

Ils dirent ces temps héroïques et joyeux où naquirent les Cabarets de Montmartre, ces temps où les Chansonniers de Salis blaguaient l'Académie avec une verve si plaisante sans se douter que quelque dix ans plus tard elle ouvrirait ses portes à quelques-uns d'entre eux...

Peut-être même, à l'occasion de la mort d'Émile Goudeau, parla-t-on un peu trop des Hydropathes et du Chat Noir et pas tout à fait assez de l'œuvre de l'écrivain, œuvre qui ne fut pas seulement d'un gentil, d'un gracieux poète, mais parfois aussi d'un poète tout court. C'est à peine si l'on fit allusion à ses *Paysages parisiens,* à ses exquises *Fleurs de bitume,* livre de la trentième année :

Le soleil avec des rayons tentants
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Élysées.

Elle fourmille, cette œuvre — prose et poésie — de choses jolies, délicates, gracieuses; elle est considérable aussi, depuis ces « Fleurs de bitume » jusqu'à ces « Fous », la dernière œuvre de Goudeau parue en 1906 et dont il est question dans ce volume.

Mais rien n'y a fait, Goudeau resta pour le public et pour ses confrères le Chansonnier de la Butte, et il aurait pu continuer bien longtemps d'écrire sans que l'Institut songeât à lui ouvrir ses portes. Sa fantaisie n'était pas de celles qui savent au bon moment dépouiller la bohème, ni se vêtir chez le bon faiseur pour faire dans les salons une correcte entrée. Peut-être, après tout, cela vaut-il mieux ainsi et le souvenir du poète n'en sera peut-être que plus fidèlement gardé... Villon n'eut jamais, que je sache, d'officielles consécrations...

AUGUSTE HIMLY

M. Auguste Himly, qui mourut le 7 octobre 1906 à l'âge de quatre-vingt-trois ans, n'était pas à proprement parler un écrivain, et la bibliothèque de ses œuvres est extrêmement restreinte, elle se borne à quelques ouvrages d'une haute valeur sur les *Carlovingiens*, notamment l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*; mais ces productions nous sont une occasion précieuse de rappeler ici le souvenir d'un homme éminent dont le nom restera dans les annales de l'Université de Paris.

On peut même à bon droit revendiquer pour lui le titre de fondateur de cette Université, car, doyen de la Faculté des Lettres au moment où fut décidée la réforme, il contribua plus que personne à l'établissement de l'Université de Paris et, suivant le mot de M. Ernest Lavisse, à la transformation de « la Sorbonne qui jusqu'alors n'était qu'une société de conférenciers et devint un corps d'éducateurs intellectuels à tâche réglée qui accepta la mission d'enseigner des méthodes aux élèves, d'initier des apprentis au travail » ; cette grande réforme apparaît aujourd'hui comme la chose la plus simple du monde ; elle fut en fait hérissée de difficultés et, pour la mener à bien, il ne fallut pas moins que la

volonté têtue, l'entrain et la bonne humeur du doyen de la Faculté des lettres.

C'est là un titre précieux à la reconnaissance des amis des Lettres. M. Auguste Himly en a un autre : il fut le maître d'histoire d'Albert Sorel dont le nom figure aussi, hélas! sur cette liste de disparus, et un élève comme celui-là fonde la gloire d'un professeur. .

JEAN LORRAIN

La presse a quelque reproche à se faire vis-à-vis de la mémoire de Jean Lorrain. Cet écrivain, qui donna le meilleur de lui-même aux journaux en des chroniques qui resteront des modèles, fut enterré par eux en quelques mots rapides comme s'il convenait de passer très vite sur cette courte carrière : Jean Lorrain, mort le 1er juillet 1906, n'avait en effet que cinquante et un ans.

L'excuse des journaux en cette affaire est dans une sorte de respect humain. La peur des réflexions malveillantes les gêna un peu pour parler de lui comme ils auraient dû, et Jean Lorrain fut jusque dans la tombe victime de sa mauvaise renommée. Ce fut pourtant un écrivain doué des plus rares qualités, dont l'œuvre, qui aurait pu être belle, contient des pages de premier ordre : souvenez-vous de *M. de Phocas*, de *Viviane*, des *Parisiens de Paris;* rappelez-vous aussi cette adaptation du *Prométhée* d'Eschyle.

Malheureusement — pour lui — Jean Lorrain fut toute sa vie en proie au désir malsain de scandaliser, d'effrayer le bourgeois; rien ne lui était plus agréable que d'entendre raconter sur son compte d'épouvantables histoires dont quelques-unes étaient tout à fait imaginaires, et cet écrivain,

qui fut souvent un fanfaron du vice, valut parfois un peu mieux que sa détestable réputation.

Il est juste en tous cas, au moment où cette verve qui fit trembler tant de gens vient de s'éteindre, de rappeler qu'elle fut parfois de qualité supérieure et de noter aussi que l'écrivain aurait eu droit, de la part de ses confrères, à une oraison funèbre un peu moins expédiée...

LE CARDINAL PERRAUD

C'est une tradition séculaire à l'Académie française d'avoir toujours chez elle un immortel revêtu de la pourpre cardinalice; elle a à un si haut point le respect de cette tradition que, plutôt que d'être privée de « son cardinal, » elle élirait un prélat sans le moindre titre littéraire. C'est une fâcheuse extrémité à laquelle elle fut parfois réduite, mais non pas le jour où elle appela le cardinal Perraud.

Le vénérable prélat, qui mourut le 10 février 1906 dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, dans la cinquante et unième année de sa prêtrise, dans la trente-deuxième année de son épiscopat, était un véritable, robuste et noble écrivain. Il avait étudié les lettres à l'École normale, dans la fameuse année d'About, de Prévost-Paradol, de Francisque Sarcey, de J.-J. Weiss et de Taine, et il avait gardé de ce séjour un culte attendri, exclusif, excessif peut-être, pour la grande école! Toujours il resta normalien, on peut dire presque qu'il le fut trop — car il ne faut pas abuser des meilleures qualités. Dans ses discours et dans ses écrits règne toujours la correction la plus absolue, c'est la perfection même — c'est trop de perfection — on voudrait parfois qu'elle se démentît un instant, mais il n'y faut pas compter : c'est la pureté, c'est la froideur, c'est l'impeccable et éternelle correction...

ÉMILE POUVILLON

Émile Pouvillon était né en l'année 1840 à Montauban ; c'était un cadet de Gascogne, mais il n'avait rien des héros de Rostand, c'était un simple qui avait horreur du tumulte, du bruit et qui, retiré dans son Quercy, semblait toujours vouloir se dérober à la gloire. Sans relâche il écrivit pendant plus d'un quart de siècle et cependant sa production totale n'atteint pas dix volumes : c'est qu'il gardait longtemps auprès de lui chacun de ses livres qu'il polissait et repolissait sans cesse avant de les livrer au public. Aussi son œuvre est-elle d'une qualité tout à fait exquise depuis les vers très beaux et très nobles qu'il cisela dans sa jeunesse, depuis *Césette*, son premier roman paru en 1881, jusqu'à *Jep*, la dernière œuvre qu'il ait produite en passant par *Jean de Jeanne*, *l'Innocent*, *Bernadette de Lourdes* et ces admirables *Antibels*.

Ces œuvres lui conquirent l'estime très profonde des délicats et des lettrés sans lui amener cette grande célébrité dont il ne se souciait guère d'ailleurs.

Il ne voulut pas pénétrer dans les salons de Paris ; il ignora toujours dans ses romans le tumulte de nos boulevards, passionné qu'il était pour son cher Quercy à la gloire duquel furent dédiés

tous ses livres et dont il sut chanter les paysages et les hommes sous mille aspects toujours les mêmes et toujours changeants, sous les lueurs roses de l'aurore ou dans l'incendie du soleil couchant, cadre mouvant dans lequel défilèrent ses imaginations, ses rêves, ses observations profondes.

EDMOND ROUSSE

Le grand avocat qui mourut le 1er août 1906 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, avait été appelé à l'Académie Française pour y représenter — avec quel éclat ! — l'éloquence judiciaire. Il fut toute sa vie et ne voulut rien être d'autre qu'un avocat et il peut sembler difficile de parler de sa carrière littéraire. C'est bien une carrière littéraire pourtant que celle de cet orateur, un des rares dont on peut relire les plaidoyers : chacun d'eux est une œuvre d'art accomplie, où les phrases étaient d'une sûreté, les mots d'une justesse incomparables. Son éloquence était, au plus noble sens du mot, « académique » ; jamais elle ne visait à l'effet oratoire et il ne cessa d'afficher son dédain « pour la phrase oratoire qui éblouit et passe », à laquelle il préférait « la phrase littéraire qui entre dans la mémoire pour n'en plus sortir ». Ses plaidoiries sont donc de véritables pages littéraires et tels de ses discours, celui notamment qu'il prononça comme bâtonnier après l'année terrible, resteront classiques. On cite de lui également les lettres délicieuses qui furent naguère publiées par le *Correspondant* et aussi une belle et forte étude sur Mirabeau.

ALBERT SOREL

Si quelque chose peut adoucir les regrets que laisse Albert Sorel, mort le 29 juin 1906 en pleine force, en plein travail, à l'âge de soixante-quatre ans, c'est qu'il aura eu le temps du moins d'achever la grande œuvre de sa vie.

Il avait, en effet, mis, il y a un an, le point final à *l'Europe et la Révolution Française*, œuvre magistrale qui figurera parmi les monuments de notre littérature.

Dans cette œuvre à laquelle il consacra vingt années, il s'était donné pour objet d'étudier les rapports de la France avec les puissances étrangères, de 1789 à 1815. C'était l'envers pour ainsi dire de la grande histoire de Taine, lequel avait étudié la Révolution à l'intérieur. Albert Sorel observa sa projection et son rayonnement au dehors (avec quelle science, avec quelle sûreté, avec quel agrément aussi !)

Son histoire, œuvre d'érudit et de spécialiste, comme on dit, c'est l'œuvre aussi d'un écrivain merveilleusement doué pour évoquer, pour faire revivre les hommes et les temps ; c'est, au plus haut degré, de l'histoire vivante, c'est aussi de haute et profonde philosophie, car Albert Sorel fut, chose rare chez un « spécialiste », doué d'idées générales.

Il avait publié à ses débuts quelques romans. On lui doit aussi une *Histoire diplomatique de la Guerre de 1870* et deux monographies de *Madame de Stael* et de *Montesquieu* qui sont des chefs-d'œuvre du genre. Il se promettait enfin, ayant terminé la grande œuvre historique de sa vie, de se divertir à la composition de quelques œuvres d'imagination ; il n'eut pas le temps de mettre à exécution ces aimables projets dont il nous parlait avec tant de bonne grâce.

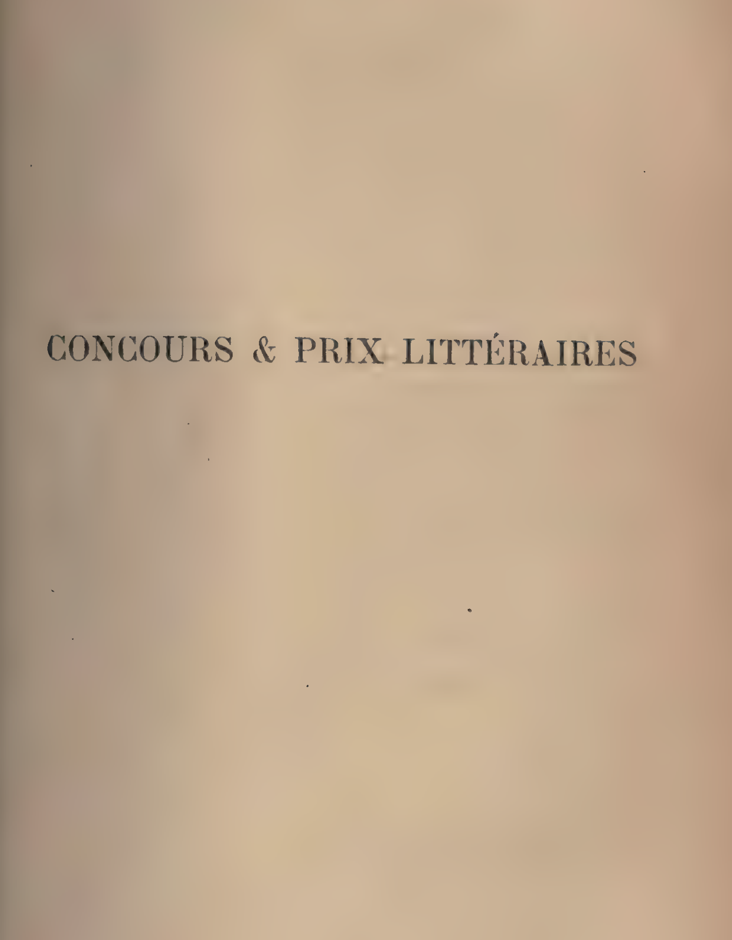
GEORGES VANOR

Le bagage littéraire de Georges Vanor est mince; il se borne à quelques plaquettes et quelques volumes de vers dont le plus connu est *les Paradis*, mais ce mince bagage est l'œuvre d'un écrivain qui fut frappé jeune encore par une mort imprévue et subite : il aurait produit des œuvres intéressantes, la qualité de celles qu'il publia en est un sûr garant. C'était un poète délicat, subtil et charmant, et ce fut aussi et surtout un conférencier disert et gracieux, l'un des créateurs et l'un des maîtres incontestés de ces causeries devant un auditoire mondain où domine l'élément féminin, causeries où les belles madames de Paris ont pris l'habitude de venir apprendre la littérature, la morale ou la psychologie...

G. VAPEREAU

Le littérateur qui est mort le 17 avril 1906 à l'âge de quatre-vingt-six ans restera dans la mémoire des hommes ; longtemps encore on parlera du « Vapereau » devenu un nom commun qui sert à désigner le dictionnaire universel des contemporains. C'est la gloire, en somme, et elle est méritée ; il est peu d'écrivains qui puissent se vanter de laisser derrière eux une œuvre aussi utile que celle-là. Sa constitution et sa tenue à jour occupèrent la plus grande partie de la vie de Vapereau qui, s'il ne s'y était pas aussi entièrement donné, aurait, tout comme un autre, produit des œuvres plus reluisantes de littérature ou de philosophie, car il fut — c'est encore un de ses titres de gloire — en l'an de grâce 1838, lauréat du premier concours général, mort avant lui d'ailleurs, et où il obtint le prix d'honneur de philosophie.

CONCOURS & PRIX LITTÉRAIRES



CONCOURS ET PRIX LITTÉRAIRES

Si le vingtième siècle manque d'écrivains de génie, ce ne sera pas faute d'efforts pour les découvrir, les encourager et les enrichir. Notre temps est vraiment d'une générosité admirable pour les « jeunes espoirs » de la littérature. Ils avaient déjà de temps immémorial une multitude de prix décernés par l'Académie Française et par la Société des Gens de Lettres, prix qui sont nombreux comme les sables de la mer et dont le palmarès constituerait un fort volume. Ce n'était point assez, et dans ces dernières années, nous avons assisté à la naissance du prix Goncourt, destiné à récompenser le meilleur roman paru dans l'année; — du prix Sully Prudhomme, qui consacre chaque année un poète lauréat; — du prix de la Vie Heureuse, sorte de concurrence féminine du prix Goncourt, destiné au même objet que lui; — et enfin, en l'an de grâce 1906, a été créé un certain prix de Rome qui sera décerné alternativement à un poète et à un prosa-

teur, lesquels n'auront désormais plus rien à envier aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes.

A quoi aboutiront tous ces méritoires efforts? il serait téméraire d'en préjuger, en tous cas ils donneront et donnent chaque année à quelques écrivains un peu d'argent, un peu de gloire, un peu d'espérance, et cela n'est pas négligeable.

LE PRIX GONCOURT

Pour la quatrième fois, en l'an 1906, l'Académie Goncourt a décerné le prix créé par son illustre fondateur, et cet aréopage, composé de MM. Huysmans, Élémir Bourges, Léon Daudet, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Hennique, Paul Margueritte, Mirbeau, J. et H. Rosny, a décrété que le meilleur ouvrage en prose paru dans l'année était *Dingley, l'illustre écrivain*, de Jérôme et Jean Tharaud. Cette décision souleva des discussions passionnées, notamment parmi les concurrents malheureux. Elle surprit un peu le public à qui le nom et l'œuvre étaient tout à fait inconnus ; c'est là un détail dont on ne saurait faire grief aux membres de l'Académie Goncourt : il serait admirable, au contraire, que chaque année ces académiciens *in partibus* découvrissent un génie totalement inconnu et le révélassent au monde.

On fit à ce choix d'autres objections, notamment celle-ci : que le livre en question n'était qu'une plaquette de cent pages à peine — portées à cent cinquante par un laborieux effort de typographie ; — l'objection avait sa valeur et il n'est pas douteux

qu'un tel prix était réservé dans son principe à un effort de plus longue haleine.

Telle quelle, l'œuvre témoigne incontestablement de très curieuses qualités d'observation et d'écriture ; en composant ce roman MM. Jérôme et Jean Tharaud ont pensé visiblement à Rudyard Kipling et ils ont prétendu nous donner tout à la fois une étude d'égoïsme et d'impérialisme britanniques en littérature. Pour cela ils ont promené leur héros dans les rues de Londres et dans le Veld pendant la guerre des Boers, et ils ne se sont pas mis en frais d'imagination : ils ont fait une sorte de reportage, d'une netteté, d'une précision impitoyables.

Pas plus que leur héros, ils ne s'émeuvent et, qu'ils soient devant le War-Office au moment où l'on expose les listes funèbres sur lesquelles une vieille femme reconnaît le nom de son fils, qu'ils soient autour du berceau du petit Archie Dingley agonisant, ou dans la ferme de Lucas du Toit, ce ne sont que procès-verbaux qui troubleront peut-être le lecteur, mais qui ne les troubleront pas, eux : ils veulent garder tout leur calme, tout leur sang-froid, tout leur flegme britannique. Et le style vient encore renforcer cette impression : il est d'une nudité et d'une sécheresse voulues, et sa rigide correction ne se permet pas le moindre écart, la moindre fantaisie, la moindre outrance.

Les deux jeunes écrivains qui ont produit cette œuvre n'ont à eux deux guère plus de soixante

ans, et après un tel début on peut concevoir pour eux de longs et vastes espoirs ; souhaitons qu'ils les réalisent d'autant plus brillamment qu'ils auront eu la bonne fortune d'une consécration peut-être un peu prématurée.

LE PRIX DE LA VIE HEUREUSE

Le prix fondé en 1904 par la *Vie Heureuse* est destiné à récompenser le meilleur ouvrage de l'année, imprimé en langue française, que l'auteur soit un homme ou une femme, qu'il soit écrit en vers ou en prose, qu'il soit roman, mémoires, drame, etc... Le champ est, on le voit, beaucoup plus vaste que celui offert au choix des membres de l'Académie Goncourt, et le comité des femmes de lettres qui compose ce jury a donné aux hommes de l'Académie Goncourt un joli exemple de désintéressement en se réservant le droit d'élire à son gré un lauréat ou une lauréate.

Pourtant les sympathies de ce Jury féminin vont plus volontiers à des femmes qu'à des hommes de lettres, et j'imagine qu'il a dû avoir quelque satisfaction à couronner cette année le jeune front de Mlle Andrée Corthis, poète, auteur d'un volume de vers intitulé *Gemmes et Moires*.

Sous ce titre, Mlle Andrée Corthis nous a donné une œuvre où se rencontrent des pièces curieuses et même quelques poèmes tout à fait beaux, ce qui n'est déjà pas mal pour une œuvre de jeune fille, pour une œuvre de début.

Comme Verlaine disait : « notre père, le feu »,

Mlle Corthis pourrait dire tendrement : « ma sœur, l'eau » ; elle se sent, en effet, avec cet élément des affinités mystérieuses qu'elle exprime délicatement et qu'elle essaie d'analyser en une pièce qui rappelle par son inspiration *l'Aquarium mental* de Rodenbach dont l'influence d'ailleurs apparaît souvent dans son œuvre.

A quoi rêve cette jeune fille? car elle doit rêver! cela ne fait pas de doute, et pourtant, non, elle ne rêve pas, ou du moins elle rêve peu dans ses vers, elle regarde et peint, elle écoute et note, et surtout elle pense ; elle pense parfois avec une netteté, une vigueur qu'on ne rencontre point d'ordinaire dans les œuvres de femmes, lesquelles valent généralement par l'incomparable acuité de sentiments, par la subtilité, l'intensité rare des sensations.

Elle cherche un sens au spectacle qu'elle a sous les yeux ou, inversement, elle cherche un groupe d'objets qui prêtent des formes à son idée. Les images qu'elle retient le plus volontiers et qu'elle fixe avec le plus de bonheur, de couleur, de perspective, sont des symboles, et ses poèmes les mieux venus ne sont que des images développées.

Quant à la forme, elle est — hormis quelques césures audacieuses, et quelques singuliers rimant avec des pluriels — régulière et traditionnelle ; le style est nerveux, saccadé, il semble parfois qu'elle ne se meuve point à l'aise dans ses alexandrins et qu'elle recherche avec quelque peine le mode

d'expression qui lui convient, mais elle y réussit souvent, et d'ensemble, on peut dire que la combinaison de ces qualités très diverses, et très réelles, fait de M[lle] Corthis une très intéressante personnalité poétique.

LE PRIX SULLY PRUDHOMME

Pour la quatrième fois depuis cinq ans, la Société des Gens de Lettres a décerné le prix Sully Prudhomme, dû à la générosité d'un grand poète ; elle a récompensé cette année *les Horizons d'Or*, poèmes du Languedoc de M. Paul-Hubert.

Ce jeune poète est un amant de la nature; ce sont ses splendeurs, ses grâces, son travail qu'il veut magnifier dans ses vers au rythme harmonieux et divers. L'homme ne l'intéresse que dans ses rapports, dans sa communion avec la nature, et c'est à elle qu'il demande d'expliquer ses joies et ses tourments, il la contemple sans cesse avec amour, avec piété.

Mais cette nature qu'il aime de tout son cœur et de toute sa ferveur, il ne se contente pas de la contempler, d'en évoquer la forme superficielle et la tranquille harmonie, il la montre en plein labeur, dans l'activité incessante d'un travail passionné, du perpétuel recommencement. Dans ses poèmes sur la taille des vignes, sur les gabeleuses, sur les fumures, sur les greffeurs, il n'est pas seulement poète ému et inspiré, il apporte cette exactitude, cette précision, cette vérité, que les travailleurs des champs admirent dans les *Géorgiques*.

Pour la forme et le rythme de ces vers, souvent pleins de grâce et d'une classique harmonie, ils sont parfois un peu audacieux et un peu rudes, mais, comme le dit M. Georges Lecomte dans l'éloquente préface qu'il a donnée au livre de M. Paul-Hubert, « à un poète d'une si vibrante sensibilité, soucieux de traduire en claires images ces merveilles de vie, quel artiste reprochera de s'être créé une forme personnelle hardiment négligente des formules, une forme qui dans ses saccades, ses halètements, sa rudesse, ses câlineries reflète si puissamment les forces agissantes du Monde?

« Ne vaut-il pas mieux s'abandonner au plaisir de les voir traduites avec tant de passion et d'amour, avec une telle exaltation lyrique du réel, en une beauté émouvante et neuve?

« C'est la joie que nous donne le poème de Paul-Hubert, tout à la gloire du travail humain dans la nature féconde, lumineuse, sonore, frémissante de la perpétuelle évolution des germes et des sèves, et pâmée sous le soleil. »

LE PRIX DE ROME

Si bien dotés qu'ils fussent par l'Académie, la Société des Gens de Lettres, Sully Prudhomme, Goncourt, la Vie Heureuse, etc... les littérateurs français ne furent point complètement heureux jusqu'en l'an de grâce 1906 : ils n'avaient point leur prix de Rome : pourquoi les peintres, les sculpteurs, les graveurs au burin, les graveurs en médailles, les architectes, les musiciens, et pourquoi pas les littérateurs? Pourquoi! mais parce qu'il en fut toujours ainsi et parce que s'il en fut toujours ainsi c'est qu'il y avait sans doute à cela de bonnes raisons. On batailla beaucoup autour de cette idée et l'on décida finalement que les littérateurs auraient leur prix de Rome, mais qu'ils n'iraient point à la Villa Médicis, c'est-à-dire que pour consoler prosateurs et poètes d'avoir été si longtemps et d'être pour si longtemps encore privés de ces lauriers romains on institua pour eux une bourse de voyage qui s'élève à la somme de 3.000 francs et sera donnée alternativement à un poète, à un prosateur français. Nulle condition d'âge ou de sexe n'est imposée, les candidatures sont inscrites jusqu'au 31 mai de chaque année, les œuvres communiquées à la commission peuvent être des œuvres

de deux ans au plus, inédites, imprimées ou manuscrites. La bourse de voyage doit être décernée à un poète ou à un prosateur nouveau et n'ayant encore reçu — autant que possible — aucun prix littéraire.

On décida que la première bourse serait attribuée à un poète. Les candidatures affluèrent, mais rapidement il n'en resta plus que trois en présence, celles de MM. Maurice Magre, Charles Derennes et Abel Bonnard ; c'est à ce dernier que fut décerné la palme. La décision fut équitable ; elle ne l'aurait pas été moins, si le prix avait été attribué à l'un des deux autres concurrents : à M. Maurice Magre, qui a prouvé dans son dernier livre, *les Lèvres et le Secret*, un admirable tempérament lyrique, ou à M. Charles Derennes, poète charmant de *l'Enivrante angoisse*, poète éloquent et sobre de *la Tempête*.

Mais parlons du vainqueur : la Commission chargée de l'attribution de ce prix, composée en 1906 de MM. Émile Blémont, président ; Catulle Mendès, Victor Margueritte, vice-présidents ; Raoul de Saint-Arroman, secrétaire général ; Jules Bois, secrétaire ; Alcanter de Brahm, secrétaire-adjoint ; Léon Riotor, trésorier ; et de MM. Maurice Barrès, Henry Bataille, Elémir Bourges, Jules Claretie, Charles Couyba, Lucien Descaves, Léon Dierx, Maurice Donnay, Auguste Dorchain, Ernest Dupuy, Maurice Faure, A. Foulon de Vaulx, Anatole France, Gustave Kahn, Maxime Lecomte, Victor-Emile Michelet, Henri de Régnier, Gustave Rivet,

J.-H. Rosny, Marcel Sembat, décerna donc la bourse de voyage à M. Abel Bonnard pour son ouvrage *les Familiers*.

Ce petit poème, œuvre d'un tout jeune homme, chantait les bêtes, les animaux paisibles et doux, pleins de malice, de grâce, d'orgueil et de sagesse avec qui l'on a toujours plaisir à causer : les coqs, les poules, les poulets, les chiens, les chats, les rats, les pucerons, les papillons de la lampe, les hirondelles, les alouettes, les grillons, les cigales, les pigeons. Jamais les bêtes n'ont été, sans doute, chantées avec plus d'enthousiasme et de grâce, ni plus d'esprit ; une merveilleuse abondance d'images neuves donne sa valeur propre au recueil qui a bien d'autres qualités encore.

L'auteur d'un tel livre est un véritable artiste, maître de sa forme et de sa pensée, ayant conçu des poèmes charmants et les ayant pleinement réalisés.

Pour donner tort sans doute aux sceptiques qui prétendaient que cette bourse de voyage irait à des écrivains casaniers, M. Abel Bonnard s'est vite mis en route, on dit même qu'il est allé à Rome ; le premier prix de Rome de poésie nous devait bien cela ; il nous doit aussi maintenant de belles œuvres, nous avons confiance qu'il nous les donnera.

INDEX ALPHABÉTIQUE

D

K

L

M

N

S

TABLE DES MATIÈRES

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20
Succursale à Paris, 28, rue Serpente (Hôtel des Sociétés Savantes).

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 16,919.



